Les Perles de la Poésie Slave

LERMONTOV — POUCHKINE — MICKIEWICZ

Transcriptions en rimes françaises
par
HENRI GRÉGOIRE

Les Perles de la Poésie Slave

LERMONTOV — POUCHKINE — MICKIEWICZ

Transcriptions en rimes françaises

par

Henri GRÉGOIRE

IMPRIMERIE BÉNARD, Soc. An.
LIÉGE

DÉDICACE

A ma Femme.

Juin 1917.

***A Celle** dont le front, comme le mien, s'incline*
sous le commun Destin et la grande rafale ;
à Celle dont le cœur fidèle s'illumine
des prochaines clartés de l'aube triomphale.

***A Celle** qui toujours, sur mon labeur penchée,*
sentit vibrer mon âme éprise du Poète,
et souriait, voyant les feuilles détachées
palpiter à son souffle, et notre tâche faite.

***A Celle** qui, disant avec sa voix de France*
ces vers où chante et meurt l'écho des rythmes slaves,
donna l'enthousiasme et la persévérance
et des ailes, peut-être, à notre Muse esclave.

***A Celle** qui connut et comprit, frémissante,*
quand le Démon du Nord surgit de ses ténèbres,
l'âme de tous ceux-là qu'en des nuits d'épouvante
la Mort couchait, sanglants, par les steppes funèbres !

AVANT-PROPOS

Le titre du présent recueil renferme une promesse que nous espérons tenir plus tard, si le public veut bien s'intéresser à une entreprise déjà suffisamment hardie dans les limites que nous lui avons tracées.

Notre ambition est d'offrir, un jour, au public français une Anthologie de toutes les littératures slaves, avec des notices biographiques, et un commentaire succinct. On peut être sûr que nous n'y omettrons ni Nekrassov, ni Vrchlicky, ni beaucoup d'autres qu'on chercherait vainement dans le livre que nous publions aujourd'hui.

Ces *Perles de la Poésie Slave* sont, avant tout, un choix des meilleurs poèmes de Lermontov. On y a joint, pour permettre de juger par comparaison le grand lyrique, quelques strophes du glorieux Pouchkine, quelques morceaux célèbres d'Adam Mickiewicz, le

Victor Hugo de la Pologne, une effusion mystique de Jules Slowacki, «le Chopin de la poésie polonaise», — une ballade d'Alexis Tolstoï, le puissant dramaturge de la *Mort d'Ivan le Terrible*, enfin quelques vers satiriques insérés par Tourgeniev dans un de ses romans.

A l'exception de la première pièce du recueil, *Je ne ne suis pas Byron*, que nous avons librement paraphrasée, nos « transcriptions en rimes françaises » sont des traductions — souvent presque littérales — et non des adaptations. Elles ont été faites directement sur les originaux russes et polonais. Le lecteur pourra juger de leur fidélité en rapprochant la version poétique du morceau intitulé *Ma Patrie* (p.221), de la traduction en prose que nous empruntons au livre de M. Duchesne sur Lermontov : «J'aime ma patrie, mais d'un étrange amour, que ma raison ne saurait vaincre! Ni sa gloire, payée avec le prix du sang, ni les mystérieuses traditions d'un passé obscur, n'éveillent en moi les rêveries qui consolent. Mais j'aime — pourquoi? je l'ignore moi-même — le silence glacé de ses champs, le frémissement de ses bois touffus, le débordement de ses fleuves, semblables à des mers. J'aime à courir en télègue par les chemins de traverse, à percer d'un lent regard les ombres de la nuit, à surprendre à mes côtés,

pendant que je cherche un gîte, les feux tremblants de mornes villages. J'aime la fumée qui s'élève du chaume enflammé, la halte des chariots dans la steppe, et sur la colline, au milieu des champs jaunissants, le blanc feuillage des bouleaux. Un charme, que beaucoup ne connaissent pas, me pénètre à la vue de l'enclos avec ses meules serrées, de l'izba couverte de paille, de la fenêtre aux contrevents sculptés. Les jours de fête aussi, le soir, quand la rosée tombe, volontiers je regarderais jusqu'à minuit, les danseurs qui trépignent et qui sifflent, j'entendrais les cris des moujiks ivres. » (Duchesne, p. 99).

C'est ici le lieu de nous excuser de quelques libertés que nous avons prises avec nos textes.

Il nous est arrivé parfois de développer une image (*Démon*, p. 51, p. 113). Les tresses de la jeune cosaque des *Présents du Térek* et d'Alyona Dimitrievna *(Le Chant du Tzar)*, rousses dans notre transposition, sont blondes dans l'original...

Mais nous n'avons point seulement tenté de rendre les idées et les images de nos modèles ; nous avons aussi imité, autant que possible, la mesure des vers, le groupement des rimes, et même les rythmes, c'est-à-dire la succession des syllabes accentuées et des syllabes atones.

Pour quelques pièces, nous nous sommes, à l'exemple d'André van Hasselt dans ses *Etudes rythmiques*, conformés strictement au schéma tonique de l'original

Ainsi, dans *Le Vœu* (p. 2) :

◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

Tu planes bien haut sur les monts et les plaines,

◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

ô corbeau de la steppe d'Ukraine!

Dans la *Feuille de Chêne* (p. 19), dans le *Vaisseau-fantôme* (p. 192) :

◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

Dans le *Chant d'Oleg-le-Prudent* :

◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

Dans les deux ballades de Mickiewicz, les *Trois Budrys* et l'*Embuscade* :

◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

(la sixième syllabe rimant avec la douzième) :

◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —

Michel Iouriévitch LERMONTOV

(1814-1841)

NOTICE SUR LERMONTOV

Ivan Tourguéniev, le Russe qui a tout à la fois le mieux aimé son pays et le plus longuement, le plus profondément souffert des maux de sa patrie, écrivit un jour ces huit lignes que les Russes aiment à réciter comme une prière :

« Dans les jours de doute, dans les jours d'oppressantes méditations sur les destinées de mon pays, toi seule fus mon appui et mon soutien et ma force, ô grande, ô puissante, ô libre langue de la Russie ! Car sans toi, comment ne pas sombrer dans le désespoir en voyant ce qui se passe chez nous ? Mais il est impossible qu'une telle langue n'ait pas été donnée à un grand peuple ! »

Oui, *grande* et *puissante* et *libre*, la langue russe est tout cela. Libre, elle l'est à la fois par son accent, plus mobile encore que l'accent grec, et par sa syntaxe, souple comme celles des très vieilles langues à flexion. Puissante, elle l'est par ses rudes consonnes pour lesquelles les moines byzantins qui transcrivirent les idiomes

slaves durent inventer des signes spéciaux. Infiniment sonore et musicale, comme un instrument littéraire tout neuf, c'est la seule dans laquelle un poète pouvait noter tour à tour les rugissements d'un torrent du Caucase et le clapotement alangui des vagues de la Caspienne, comme Lermontov l'a fait dans ces *Présents du Térek* que j'ai essayé d'imiter.

On comprend quelle volupté dut être, au printemps romantique, celle du créateur de la poésie russe, lorsqu'il trouva sous sa main un pareil instrument pour répondre aux voix harmonieuses qui lui venaient d'Occident. Alexandre Sergéïevitch Pouchkine fut ce prédestiné. Sous ses doigts, les rythmes d'or ruisselèrent soudain ; et nul critique ne pourra lui enlever la couronne de poète souverain que lui décernèrent ses compatriotes éblouis. Sans Pouchkine, Lermontov n'aurait sans doute pas existé, et peut-être n'a-t-il jamais égalé la perfection toujours égale et presque fatigante, qui fait de n'importe quelle strophe d'*Eugène Onéguine*, une merveille de fluide sonorité.

Pouchkine mourut en poète russe, c'est-à-dire tragiquement. Et la passion des nombreux écrivains inscrits à sa suite au martyrologe de la littérature russe paraît une imitation de la sienne. En janvier 1837, le grand poète, victime d'une intrigue de cour, — des lettres anonymes l'attaquant dans son honneur conjugal l'avaient amené sur le terrain, — tomba dans la neige, frappé à mort par la balle de l'émigré français Danthès, fils adoptif du ministre de Hollande. L'émotion

fut immense. Dans le poète hier encore rallié au tzarisme, mais frappé, croyait-on, par un assassin aux gages de l'absolutisme, le public voulut voir un martyr de la liberté, d'autant plus que Pouchkine avait eu naguère des velléités libérales et même révolutionnaires.

Bientôt des vers enflammés circulèrent de main en main. La Russie aujourd'hui encore les sait par cœur. L'auteur était un jeune cornette de hussards. Il s'appelait Mikhaïl Iouriévitch Lermontov. Porte-parole de toute la Russie libérale, il flétrissait le meurtrier :

Oui, le poète est mort victime de l'honneur

Les salons eux-mêmes approuvèrent. Mais un jeune noble ayant pris la défense de Danthès, qui n'avait pu, disait-il, « refuser de se battre sans transgresser les lois de l'honneur », Lermontov ajouta à sa pièce une sorte d'épilogue où il stigmatisait ces hautaines familles dont l'orgueil l'avait blessé.

C'en était trop. Un ukaze impérial envoya le lieutenant Lermontov, avec son grade, dans un régiment qui faisait en ce moment la conquête du Caucase.

Mikhaïl Iouriévitch avait déjà beaucoup écrit. Il avait, depuis 1829, commencé son fameux *Démon* dont nous possédons au moins quatre ébauches. Mais, plus que ses œuvres, pour la plupart ignorées du public, sa retentissante disgrâce le désignait à l'attention générale. Il avait jusqu'alors mené l'existence insouciante d'un viveur éperonné, comme on l'a dit.

Mais, venant de chanter, au cercueil de Pouchkine, le chant de deuil et de vengeance, il sentit palpiter en lui le cœur de sa race opprimée et souffrante. Et l'exil lui fit prendre, plus complètement encore, conscience de sa mission. Le Caucase, en ce temps-là, était pour la Russie et les Russes à la fois le Midi et l'Orient, la Suisse pittoresque et la libre Helvétie. Au soleil du Sud *solntzé Iouga*, comme disent les poètes russes, dans les gorges du Daryal où rugit le Térek irrité, au pied du Kazbek, le sultan enturbanné d'hermine — Lermontov sentit mûrir la moisson poétique dont son âme contenait les promesses. Il reprit le *Démon* et conçut la mise en scène grandiose qui devait transfigurer le vieux motif romantique. Il commença à travailler à son roman autobiographique : *le Héros de notre temps*. Il écrivait à l'un de ses amis, à cette époque : « Pars pour le Caucase, et tu en reviendras poète. » Et tel Mikhaïl Lermontov revint du Caucase.

Car ce premier exil fut court. Le poète eut la joie de revoir les deux capitales, Saint-Pétersbourg et Moscou. Il y connut enfin les succès mondains qu'il avait si longtemps désirés en vain. Car les Lermontov étaient de très petite noblesse. En revanche, ils se targuaient d'une origine écossaise, ce qui n'était pas négligeable au début du dix-neuvième siècle, à une époque où un Bernadotte montait sur le trône de Suède un peu pour avoir eu la précaution d'appeler son fils Oscar.

Une pièce de 1831, curieusement rythmée et dont j'ai tenté de reproduire le rythme en français, syllabe

par syllabe, témoigne d'une nostalgie assez sincère des cimes écossaises et des brouillards ossianiques.

> Tu planes bien haut sur les monts et les plaines,
> ô corbeau de la Steppe d'Ukraine...

Mais il est plus important de savoir que Lermontov eut une enfance malheureuse. Il perdit très tôt sa mère. Son père, qui paraît avoir été en assez mauvais termes avec sa grand'mère maternelle, le laissa élever par celle-ci à la campagne. Après des études, vite interrompues, à l'université, il entra au corps des cadets de la garde. Il y passa des années atroces. Ses fragments autobiographiques, les lettres datant de cette époque et aujourd'hui réunies au Musée Lermontov, permettent de se faire une idée de l'isolement intellectuel et de la détresse morale qui s'étaient emparés de lui.

Lermontov, comme tous les Russes cultivés de son temps, connaissait les langues occidentales. Il parlait facilement et habituellement le français, et l'écrivait, comme Pouchkine, couramment, quoique sans correction. Il savait aussi l'allemand et l'anglais. Il lut naturellement les grands romantiques de l'Occident, et lord Byron fit sur lui une impression profonde. Comme un malade qui, tombé sur un traité de médecine, y découvre avec émoi les symptômes de l'affection dont il est atteint, il diagnostiqua son mal — et l'aggrava

Sa tristesse et sa rancœur, produits d'une jeunesse malheureuse, sa rébellion intime contre un ordre

social abominable, se confondirent dans l'océan d'ombre du désenchantement byronien. Lermontov découvrit superstitieusement, dans la vie de Byron, quantité d'analogies avec la sienne; nous savons par ses papiers qu'il les nota, curieusement. Ainsi donc, il byronisa — il ironisa aussi, à la manière d'Henri Heine, dont il a traduit une pièce : *Ein Fichtenbaum steht einsam*. Il connaissait depuis longtemps Alfred de Vigny, dont il avait lu *Eloa*, et les analogies entre *Eloa* et *le Démon* ne sont point contestables.

Voilà bien des Influences, avec un grand I. L'on sait que la recherche de ces Influences passe actuellement pour le dernier mot de la critique. C'est pourquoi Lermontov est brusquement revenu à la mode dans le milieu des comparatistes. Et un érudit français, M. Duchesne, lui a consacré en 1910 une thèse savante où, je m'empresse de le dire, il a fort sagement conclu que toutes ces influences furent passagères, et n'altérèrent point la personnalité de Lermontov, un des plus beaux tempéraments de poète lyrique, et même épique, de tous les temps.

Quelques phrases me suffiront désormais pour terminer le récit de sa brève et glorieuse carrière.

Sa vie peut se résumer en trois duels. Oui, trois lueurs de pistolet. En 1837, le duel de Pouchkine fait passer Lermontov de l'obscurité à la célébrité ; en 1840, une rencontre avec le fils de l'ambassadeur de France, le baron de Barante, le renvoya aux sources de son inspiration, au Caucase, à la gloire. Enfin, en 1841,

à Piatigorsk, au milieu d'un orage terrible, à la lueur des éclairs, Lermontov, auquel son esprit caustique avait attiré une affaire d'honneur avec son camarade de régiment Martynof, tomba, *du plomb au cœur*, comme il l'avait pressenti dans une pièce saisissante et prophétique : *Le Rêve*.

Il avait vingt-sept ans ! Que serait devenu, s'il avait vécu, l'auteur du *Démon*, du *Tzar Ivan Vassiliévitch* et de *Mtzyri ?*

C'est un des problèmes les plus passionnants de l'histoire littéraire. Mais laissons-en l'examen à d'autres. Et, osons le crier, en dépit des Russes : A le juger d'après ses œuvres *achevées*, Lermontov et non Pouchkine, cet admirateur du dix-huitième siècle français, cet adorateur de Parny (!), qui a quelque part une phrase dédaigneuse sur le naufrage de la littérature française au dix-neuvième siècle (il n'y voit surnager que Mérimée), Lermontov est le grand poète du romantisme russe — l'un des plus grands du romantisme en général — et c'est beaucoup dire si, avec notre Verhaeren, on pense que le Romantisme, c'est toute la poésie...

Cf. M. E. Duchesne, *Michel Iouriévitch Lermontov, sa vie et ses œuvres*, Thèse pour le Doctorat ès lettres. Paris, Plon-Nourrit. 1910. J'y renvoie pour la bibliographie antérieure, notamment pour celle des traductions.

Je ne suis pas Byron

(1831)

Non, non, je ne suis pas Byron ; je suis un autre,
un autre élu, mais de tous ignoré ;
un pèlerin par le monde exécré :
mais mon âme profonde, ô Russes ! c'est la vôtre.

J'ai commencé plus tôt, plus tôt je finirai,
Childe Harold à l'âme slave.
Mon œuvre sera brève. Une forêt d'épaves
surnage dans cette âme, ainsi que sur la mer
des mâts et des agrès ballottés par la houle.
O mes espoirs brisés que la tempête roule !
Qui donc pénétrera ton secret, gouffre amer ?
Qui révélera donc ma pensée à la foule ?
Un poète dira mon âme et l'océan
ou leurs bruits se perdront dans l'éternel Néant !

Le Vœu

(1831)

Tu planes bien haut sur les monts et les plaines,
ô corbeau de la steppe d'Ukraine !
Pourquoi dans les airs ne pourrais-je ce soir
m'envoler comme toi, corbeau noir ?

Vers l'âpre Occident je prendrais mon essor
vers les champs des aïeux [1], aux blés d'or,
et vers ce manoir, sur la cime embrumée,
où repose une cendre innommée.

Au vent de la nuit, la claymore et la lance,
l'écu d'or au vieux mur se balancent.
Je veux d'un coup d'aile essuyer ta poussière,
héroïque écusson de mes pères !

O harpe d'Ecosse, où vibra leur génie,
je me meurs de ta tendre harmonie.
Frôlée en mon vol, douce harpe écossaise,
que ton âme soupire — et se taise.

---

[1] Les ancêtres écossais des Lermontov.

Mais vain est ce rêve, inutile est ce vœu
que repoussent le sort et les dieux.
Car entre mon corps et la terre ancestrale
la mer gronde, et les vagues fatales.

Je pleure mon clan et l'exil m'emprisonne
dans la steppe et les neiges slavonnes ;
mon âme est là-bas, dans les brumes du soir :
que ne puis-je te suivre, Oiseau noir ?

Le Rêve [1]

(1841)

Midi brûlait : et je gisais inerte,
du plomb au cœur, dans l'âpre Daghestan ;
et sur mon sein fumait la plaie ouverte,
et goutte à goutte en ruisselait mon sang.

O Daghestan ! vallée aux sables fauves !
Tes rocs abrupts emprisonnaient mon corps,
et ton soleil brûlait leurs sommets chauves,
et me brûlait, endormi dans la mort.

Et je rêvais de nuits illuminées,
d'ardents festins dans mon pays natal,
où des beautés, de roses couronnées,
mêlaient mon nom aux échos du cristal.

L'une pourtant, par la pensée absente,
ne buvait point, et se taisait, rêvant.
Et sa jeune âme était dans l'épouvante
et dans la mort plongée étrangement.

---

[1] Rêve prophétique : Lermontov fut tué en duel en 1841.



Le Rêve, de Lermontov (page 4).

Elle rêvait d'une gorge déserte,
des sables roux de l'âpre Daghestan :
un corps aimé là-bas gisait inerte,
et, noir et froid, de sa poitrine ouverte,
avec lenteur coulait, coulait mon sang.

Thamar

(1841)

Le fleuve Térek gronde et tonne
dans le val profond du Daryal.
Le roc tout noirci se couronne
des murs noirs d'un château fatal.

Là vivait Thamar la tzarine,
dans l'étroit et rude donjon :
Ange par sa beauté divine,
maléfique ainsi qu'un Démon.

Brillante à travers la nuit grise,
une flamme d'or, des créneaux,
au passant que la route épuise
promettait asile et repos.

Et la voix de Thamar l'appelle
toute passion et désir :
un charme puissant est en elle
et l'homme en frémit de plaisir.

Guerrier ou pasteur, il chemine
vers ta voix, étrange Péri :
au seuil, un eunuque s'incline,
et la porte s'ouvre sans bruit.

La soie et les gemmes scintillent :
il va vers les tendres coussins.
Deux coupes d'un vin qui pétille
rallument l'ardeur de son sein.

Brûlantes, des mains s'entrelacent ;
des baisers se pressent, fiévreux ;
une passion jamais lasse
râle jusqu'au jour en ces lieux,

comme si la haute tour vide
abritait cent couples ardents
célébrant des noces splendides
ou les funérailles d'un Khan.

Mais l'aube aux lueurs blanchissantes
éclaire la cime des monts :
silence et ténèbres pesantes
retombent sur l'âpre donjon.

Et seul, le Térek, d'un bruit vague
assourdit le profond Daryal.
Et la vague poursuit la vague,
et la vague court par le val.

Un corps fuit au fil de l'eau verte,
tout meurtri par les rochers noirs.
Blanche est la fenêtre entr'ouverte ;
Une voix murmure : « Au revoir ! »

Et l'on croit ouïr la promesse
(la voix douce paraît du ciel)
d'une éternité de caresses,
d'un festin d'amour éternel.

Sur la Mort de Pouchkine

(1837)

Oui, le poète est mort ; esclave de l'honneur,
calomnié par une vile engeance,
il est tombé, la balle au cœur,
au cœur la soif de la vengeance.
Il est tombé, penchant son front
et pour toujours courbant sa noble tête.
Elle n'a pu souffrir, l'âme du fier poète,
l'opprobre de mesquins affronts.
Il a bravé debout la fausseté du monde,
seul ainsi qu'autrefois — et vous l'avez tué !
Maintenant, à quoi bon ces sanglots à la ronde ?
Et maintenant pourquoi s'évertuer
à l'entourer d'un chœur de louanges stériles,
d'un murmure menteur d'excuses puériles,
puisque s'est accompli le décret du Destin ?
N'est-ce pas vous qui l'exiliez naguère,
le grand et libre esprit, dans un désert lointain,
et qui, par passe-temps, vous amusiez à faire
flamber encore un incendie éteint ?
Oh ! réjouissez-vous ! Au martyre suprême
il succomba ; la nuit, comme un mourant fanal,

a repris son génie ; et l'or du diadème
a pâli tout à coup sur son front triomphal.
Le meurtrier [1] sans faute avait visé sa cible ;
son cœur vide, en effet, battait d'un rythme égal,
et dans cette main insensible
n'a point tremblé le pistolet fatal !
Comme tous ces intrus dont la foule s'amasse
dans notre cour, et qu'attire la chasse,
la grande chasse aux futiles honneurs,
il méprisait, dans sa riante audace,
ce pays étranger, notre langue et nos mœurs !
Pourquoi donc aurait-il épargné notre gloire,
puisqu'au moment suprême et sanglant, l'assassin
n'entendit nulle voix crier dans sa mémoire
sur *qui*, sur *quoi* cet homme osait lever la main ?

***

C'est ainsi qu'il est mort, c'est ainsi que la tombe
nous l'a ravi, pareil à ce chantre ignoré,
mais si cher à nous tous, puisqu'il l'a célébré [2],
tourmenté de fureurs jalouses, et qui tombe
victime, ainsi que lui, d'une main sans pitié.

---

[1] Danthès de Heeckeren.
[2] Lenski.

Quittant la douce paix et la simple amitié,
pourquoi donc voulut-il vivre d'une autre vie
dans un air étouffant et saturé d'envie,
mortel aux cœurs ardents, mortel aux libres cœurs ?
Comment prit-il la main des détracteurs impies,
crut-il à leurs propos caressants et menteurs,
lui qui, tout jeune encore, pénétra l'âme humaine ?
Ils ont découronné sa tête souveraine :
et puis, sur cette tête, ils ont entrelacé
épines et lauriers ; glorieux et blessé,
son front secrètement saignait sous *leur* couronne !
Qui dira ses derniers instants, qu'envenimait
le murmure cruel d'ignorants qui bourdonnent
sournoisement à son chevet ?
Il est mort, jusqu'au bout altéré de vengeance,
torturé du dépit de tant d'espoirs déçus.
Il s'est fait parmi nous soudain un grand silence :
Le poète inspiré n'est plus ;
sa dernière demeure est étroite et farouche ;
ses chants divins pour toujours se sont tus ;
un sceau funèbre est sur sa bouche...

*
* *

Et vous, fiers descendants d'ancêtres signalés [1]
par des lâchetés historiques,
qui d'un talon servile et dédaigneux foulez
les débris de races antiques,
lignages glorieux par le sort insultés,
ô bourreaux de la gloire et de la liberté,
pressés autour du trône en foule famélique,
ô bourreaux du génie — allez, la vérité
se taisant devant vous ainsi que la justice,
allez donc vous cacher à l'ombre de la Loi !
Mais il est, favoris et confidents du vice,
un Tribunal divin, il est un autre Droit.
Il est, ô débauchés, un Juge incorruptible
qui sonde les pensers, et les cœurs, et les reins.
Devant ce justicier terrible,
aux témoignages faux vous recourrez en vain ;
en vain vous sèmerez le mensonge et la haine ;
vous ne laverez point du sang noir de vos veines
le sang pur du poète où trempèrent vos mains !

---

[1] Les deux premières parties du poème, circulant en copies manuscrites, avaient valu à Lermontov les attaques des courtisans. Il les prit à partie dans cet Epilogue qui fut la cause de son premier exil.

Le Prophète [1]
(1841)

Depuis que le Juge éternel
m'a sacré Voyant et Prophète,
je vois tous les cœurs pleins de fiel,
les yeux pleins de haine muette.

J'ai prêché l'amour et la foi,
la sainte justice à mes frères,
mais tous mes proches ont sur moi
rageusement jeté des pierres.

Et le chef de cendres couvert,
j'ai fui hors de la ville impure.
Dieu me donne, dans le désert,
comme aux oisillons la pâture.

Suivant les décrets du Très-Bon,
les créatures m'obéissent ;
les étoiles, de leurs rayons
m'environnent avec délices.

(1) Cf. dans l'Appendice *le Prophète* de Pouchkine.

Mais quand, de nouveau, je parais
dans le bruit des cités frivoles,
avec des rires satisfaits
les vieux ont de sages paroles :

« Enfants, quel exemple pour vous !
Il nous avait quittés, farouche,
et croyait, dans son orgueil fou,
que Dieu vous parlait par sa bouche.

Voyez comme il est revenu :
livide et la face hagarde.
Avec quel mépris, maigre et nu,
la Ville entière le regarde ! »

Le Poète
(1839)

Mon poignard resplendit au mur, enchâssé d'or.
Lame sans défaut, sûre et claire,
dans sa trempe magique on sent qu'une âme dort,
âme orientale et guerrière !
Il a servi sans solde un cavalier des monts
et laissé sa terrible trace
dans plus d'une poitrine, et fendu plus d'un front,
et brisé plus d'une cuirasse !
Il faisait son office en zélé serviteur
dans les joutes chevaleresques,
sonnant clair en réponse à tous les insulteurs ;
en ce temps-là, les arabesques,
les ornements dorés auraient semblé, pour lui,
parure étrangère et honteuse.
Par delà le Térek, un Cosaque, une nuit,
a conquis la lame fameuse
sur le corps refroidi de son maître sanglant,
qui gisait vaincu dans la plaine ;
et moi, je l'ai trouvée à l'étal ambulant
d'une boutique arménienne.
Maintenant, ce poignard, privé de son fourreau
jadis rompu dans la bataille,
jouet doré qui fut compagnon d'un héros,

brille sans gloire à la muraille.
Nul désormais, d'un soin familier ou fervent,
ne le fourbit, ne le caresse.
Désormais, nul ne lit, avant l'aube, en priant,
les versets du poignard tcherkesse !

***

N'as-tu point dans ce siècle, ainsi que ce poignard,
trahi ta mission, poète,
échangé pour de l'or ta puissance et ton art
vénérés des foules muettes ?
Jadis, le son rythmé de ton verbe hautain
enflammait les preux pour la guerre,
plus nécessaire aux cœurs que la coupe au festin
ou que l'encens pour la prière !
Et tel l'esprit de Dieu, sur le peuple assemblé,
il flottait ; l'écho de tes strophes
sonnait, comme la cloche au beffroi crénelé,
la victoire ou les catastrophes.
Ta langue simple et fière ennuie un siècle vieux,
épris du clinquant des mots vides ;
comme une courtisane, il veut tromper les yeux
et cacher sous le fard ses rides !
Quand donc pour la vengeance, ô Prophète raillé,
t'éveilleras-tu de ton somme,
faisant du fourreau d'or jaillir le fer rouillé,
rongé par le mépris des hommes ?



La Princesse de la Mer, de LERMONTOV (page 17).

La Princesse de la Mer
(1841)

Le prince en la mer baignait son coursier.
« Ah ! regarde-moi, mon beau cavalier ! »

Le cheval s'ébroue, écoute avec soin.
L'eau bruit, clapote : il nage plus loin.

Et la voix reprend : « Sais-tu qui je suis ?
La fille du roi te veut cette nuit. »

Une main paraît : elle attire à soi
les rênes de cuir et les glands de soie.

Une jeune tête émerge à son tour :
des tresses d'or fin, des algues autour,

et des yeux brûlants d'amour, bleus et fous,
et des perles d'eau tremblant sur son cou.

Le prince se dit : « Fille folle, attends ! » ;
par ses blonds cheveux bien vite il la prend.

Le poing du guerrier ne cédera pas :
la vierge gémit, pleure et se débat.

Vers la berge alors nage le héros ;
il aborde et crie : « A moi, mes féaux !

Holà ! regardez, braves compagnons,
quel trésor d'amour j'ai pris à rançon !

Pourquoi donc ainsi vous taire, attristés ?
vîtes-vous jamais pareille beauté ? »

Le prince se tourne, et dans cet instant,
s'assombrit son œil, son œil triomphant.

Sur le sable gît, au bord de l'eau bleue,
un monstre marin à la verte queue.

La queue serpentine aux écailles d'or
se raidit, s'agite, et tremble et se tord.

De son front dégoutte un flot écumeux ;
un mortel nuage obscurcit ses yeux.

Et ses pâles mains fouillent dans le sable...
Sur ses lèvres meurt la plainte ineffable...

Et lui, chevauchant pensif devant soi,
ne t'oublîra plus, ô fille du Roi !

La Feuille de Chêne (1)

(1841)

a feuille de chêne arrachée à sa branche natale
ournoie en la steppe au hasard des tempêtes brutales ;
étrie et gelée et brûlée, elle flotte, elle vague,
t voit à la fin la Mer noire et sa rive et ses vagues.

u bord de la Mer un tout jeune Platane se dresse ;
ans cesse la brise en ses feuilles murmure et caresse
a branche où des chœurs d'oiselets à la voix argentine
e bercent, chantant des chansons en l'honneur des Ondines.

u pied du Platane orgueilleux, cette Feuille de chêne
emande un abri passager et chuchote avec peine :
Regarde, je suis, monseigneur, une feuille flétrie
rop tôt ! car, hélas ! je naquis dans une âpre Patrie.

ans but, je m'en vais par le monde et, sans ombre, ô Platane,
e sèche et jaunis, sans repos ni sommeil je me fane ;
rends-moi, donne-moi comme sœur à tes feuilles ombreuses ;
e sais plus d'un conte, ayant vu des merveilles nombreuses. »

(1) Accentuer fortement les toniques et bien faire sentir les *e* muets » non élidés, dans la lecture.

« En vain, voyageuse, tu veux que mes filles t'accueillent ;
car jaune et poudreuse, tu n'es point semblable à mes feuilles
merci pour tes contes, merci pour tes rares merveilles ;
le chant des oiseaux m'étourdit déjà trop les oreilles.

Va donc ton chemin ; je ne sais qui tu es, vagabonde !
Aimé du soleil, je fleuris pour lui seul en ce monde.
A l'aise, j'étends mes rameaux vers la nue argentine ;
la mer, la mer froide à mes pieds vient laver mes racines. »

Berceuse Cosaque

(1840)

BAÏOUCHKI-BAÏOU

Dors, toi, l'orgueil de ta mère,
Enfant, fais dodo !
La lune tranquille et claire
joue en ton berceau.
Bercé d'histoires dorées,
des chants les plus doux,
clos ta paupière adorée,
Baïouchki-Baïou [1] !

Le Térek mugit sans cesse
sur les rochers blancs.
Je vois ramper le Tcherkesse
son poignard aux dents.
Ton père aux tribus hostiles
sait rendre les coups :
Dors, mon garçon, dors tranquille,
Baïouchki-Baïou !

---

[1] Dodo.

Tu joûras quand viendra l'âge
aux jeux des guerriers,
droit sur ton cheval sauvage,
ferme en l'étrier.
Déjà pour orner ta selle
à présent je couds :
Dors, clos ta sombre prunelle,
Baïouchki-Baïou !

Cosaque de bonne race
et héros demain,
tu pars : dans la nuit s'efface
l'adieu de ta main.
Ah ! cette nuit-là ta mère
pleurera beaucoup :
Dors, mon ange, ma lumière,
Baïouchki-Baïou !

Et l'amer souci me ronge :
A toi, mon amour,
consultant le sort, je songe
la nuit et le jour.
Je dis : l'ennui le dévore
là-bas, loin de nous !
Dors, tu ne sais rien encore !
Baïouchki-Baïou !

Pour la route je te donne
    une icône, enfant ;
place devant toi l'icône
    toujours en priant.
Ne va pas, dans ta prière,
    m'oublier surtout :
Dors, doux orgueil de ta mère,
    Baïouchki-Baïou !

Borodino [1]
(1837)

« Oncle, est-ce donc sans lutte ardue
que la ville en feu fut rendue
    aux Français — ou plutôt
s'est-on pas bien battu pour elle ?
Est-ce à tort, dis-nous, que, fidèle,
la Russie encor se rappelle
    ceux de Borodino ? »

« Oui, oui, c'était une autre race...
C'étaient — on ne suit point leurs traces —
    des héros, eux — pas vous !
Mais le Destin leur fut contraire ;
de là-bas, il n'en revint guère.
Enfants, Dieu seul a pu nous faire
    abandonner Moscou.

Tristes, nous battions en retraite ;
nous attendions en vain la fête.
    Le vétéran grognait :
« En quartiers d'hiver ? qu'est-ce à dire ?
Les chefs ont peur, laissez-moi rire,
que nos baïonnettes déchirent
    les galons des Français ! »

[1] Ecrit pour le 25e anniversaire de la bataille.

On arriva dans une plaine :
on pouvait s'y mouvoir sans peine.
Vite, la pioche au poing !
Nous travaillions, ouvrant l'oreille.
Voici luire, à l'aube vermeille,
les canons : les bois bleus s'éveillent,
les Français nous ont joints.

Je charge ma pièce et je cale ;
je me dis : « C'est moi qui régale !
attends un peu, *Moussiou* (1) !
A quoi bon ruser ? frère, approche !
nous tiendrons ferme comme roche,
nous mourrons pour Dieu, pour nos proches,
la patrie et Moscou ! »

Deux jours de sotte fusillade :
le plaisir était plutôt fade.
« Quand est-ce qu'on se bat ?
Demain ? on ne fait rien qui vaille, »
disait-on partout, « à mitraille ! »
Sur l'effrayant champ de bataille
la sombre nuit tomba.

(1) « *Moussiou* », sobriquet des Français.

Je me couchai près de ma pièce.
Du camp français montait sans cesse
  un infernal boucan ;
mais notre armée était muette ;
fourbissant shakos, baïonnettes,
on se mordait, baissant la tête,
  la moustache en grondant.

Quand s'éclaircit le ciel, la plaine
apparut fourmillante et pleine
  de bruits et de lueurs ;
le colonel savait la guerre ;
fidèle au Tzar, pour nous un père,
il repose en l'humide terre,
  un biscaïen au cœur.

Il dit, l'éclair dans ses prunelles :
« L'armée a Moscou derrière elle.
  Pour Moscou, s'il le faut,
mourons comme sont morts nos frères. »
Et l'on jura tous de bien faire,
et l'on tint sa promesse fière
  devant Borodino !

Jusqu'au soir, sur notre redoute,
comme des nuages en route
par l'infini des airs,
lanciers à flamme rouge et bleue,
dragons à la flottante queue,
tout vint, par files d'une lieue,
fondre avec des éclairs !

Quel jour ce fut ! comme des ombres
erraient les grands étendards sombres,
tout fumait et brûlait ;
le sol de mitraille se pave,
le bras mollit à plus d'un brave,
et les monceaux de morts entravent
dans leur vol les boulets.

Il fallait que ces gens-là sussent
ce qu'est un combat à la russe,
un combat corps à corps !
Le sol et nos poitrines tremblent ;
hommes, chevaux, en tas s'assemblent,
et mille canons tous ensemble
font un hurlant accord !

La nuit tombe. On aurait encore
pu recommencer à l'aurore,
jusqu'au bout tenir bon.
Le tambour bat. C'est chose sûre
qu'alors les mécréants s'en furent ;
et l'on put compter ses blessures,
compter ses compagnons !...

Oui, c'était une grande race...
Vous n'avez point suivi ses traces —
Des héros, eux — pas vous !
Mais le Destin leur fut contraire ;
peu revinrent de cette guerre.
Enfants, Dieu seul a pu nous faire
abandonner Moscou ! »

Le Rocher et la Nuée

(1841)

Je la vis, transparente et dorée,
sur le sein d'un antique rocher,
la nuée en son vol égarée
une nuit, une nuit se coucher...

. . . .

Au matin, elle partit, rapide,
se jouant, volage, dans l'air bleu :
mais on voit encor sa trace humide
sur le sein du géant sourcilleux...
Le vieillard, dont se froncent les rides,
réfléchit au bonheur d'un moment :
Solitaire en ses sables arides,
il se prend à pleurer doucement...

Nous nous sommes quittés, mais toujours ton image...

(1837)

Nous nous sommes quittés, mais je porte sans cesse
ton cher portrait serré contre mon cœur.
Spectre pâli de ma jeunesse,
mon âme garde en lui l'éclair de jours meilleurs.

D'autres amours m'ont pris; mais quand je le contemple,
je sens qu'au vieil amour je n'ai pas dit adieu.
Le temple abandonné reste toujours un temple,
et l'idole abattue à jamais reste un dieu !

Les Présents du Térek

(1839)

Le Térek hurle, sauvage,
entre les rocs de ses bords;
sa plainte est un bruit d'orage;
ses pleurs giclent avec rage;
mais quand, d'un suprême effort,
il a pu gagner la plaine,
le Térek semble apaisé;
au Vieux de la mer Caspienne
il murmure, le rusé :

« Fais place, ô Vieux! dans tes ondes
ouvre un refuge à mes flots.
J'ai tant erré par le monde :
j'ai quelque droit au repos.
Au Kazbek j'ai pris naissance :
j'ai bu le lait des nuées;
avec l'homme et sa puissance
j'ai lutté bien des journées.
Pour divertir ta lignée
j'ai brisé mon roc natal :
pour tes enfants je charrie

tous les cailloux du Daryal ;
plus d'un fera, je parie,
un ricochet sans égal. »

Sur la berge, avec paresse,
le vieillard couché sommeille ;
et de sa voix qui caresse
Térek lui chante à l'oreille :

« Vieux, je t'apporte un présent,
et pas un présent vulgaire :
un Tcherkesse au corps puissant
qui vient tout droit de la guerre,
dans son harnais scintillant,
avec ses brassards sans prix,
où le verset du Koran
en relief doré s'inscrit.
Il fronce ses noirs sourcils,
et sur ses lèvres serrées
d'un flot de sang généreux
sa moustache est empourprée.
Ouverts et fixes, ses yeux
sont pleins d'une antique haine :
et la tresse héréditaire
se tord, à la mode ancienne,
sur sa nuque volontaire. »

Mais quoi ? sur la berge molle
le vieillard couché sommeille...
Le Térek à l'onde folle
lors mugit à son oreille :

« Ecoute, ô Vieillard, et sache
que j'ai mieux encor pour toi :
à tout l'univers je cache
un présent plus beau cent fois.
A l'instant vers toi ma vague
emporte un corps féminin :
une Cosaque aux traits fins
sur qui plane, triste et vague,
comme un voile ténébreux...
Vieux, regarde : épaule blanche,
cheveux roux et lumineux...
Et quelle douceur épanche
son œil langoureux qui dort...
Et l'on voit, ouverte à peine,
la source bleue d'une veine
répandre sur son sein mort
un filet de sang vermeil.
Pour ce trésor sans pareil,
pour la Beauté que voilà,
dans toute la Stanitza

un seul Cosaque des Crêtes
n'aura point versé de pleurs...
Mais il bondit sur sa bête,
sur son moreau plein d'ardeur,
pour laisser bientôt sa tête,
désespérée, inquiète,
sur la pique d'un Tatar
ou d'un cruel montagnard ! »

Le Térek rageur se tait :
et bondissant, par secousses,
neigeuse et belle, apparaît
une tête aux tresses rousses...

Et, puissant comme l'Orage,
le Dieu se lève soudain ;
d'une passion sauvage,
son œil d'azur sombre est plein,
et ses bras, ses bras avides,
son sein qu'un frisson parcourt
accueillent les eaux rapides
dans un murmure d'amour !

Les Nuages

(1840)

Pélerins gris du ciel, ô fraternels nuages,
par la steppe d'azur vous fuyez d'un vol lent.
Exilés comme moi, votre éternel voyage
vous entraîne du Nord vers le Midi brûlant.

Qui donc vous chasse ainsi ? Répondez ; est-ce haine,
secrète jalousie, ou destins ennemis ?
Ou malédiction de quelque faute ancienne ?
Ou lâche trahison de quelques faux amis ?

Non ! Ce n'est que l'ennui des plaines infécondes...
Ni deuil, ni passion dans votre éther subtil :
éternellement froids et libres, par le monde
vous errez sans patrie et fuyez sans exil.

Le Rameau de Palestine [1]
(1837)

Dis-moi, rameau de Palestine,
où tu naquis, où tu fleuris ?
De quel vallon, quelle colline
étais-tu le joyau sans prix ?

Vis-tu le Jourdain aux eaux grises
baisé du soleil d'Orient ?
Etais-tu bercé par les brises
dans les nuits fraîches du Liban ?

Disaient-ils une humble prière
ou bien quelque ancienne chanson,
en tressant tes feuilles légères,
les pauvres enfants de Sion ?

Et l'arbre à la branche arrachée,
le voit-on sous le ciel d'airain,
penchant sa tête empanachée,
montrer la route au pèlerin ?

(1) Improvisé chez A. N. Mouravief, devant un rameau bénit, rapporté de Jérusalem, et déposé près d'une icône.

Ou ton palmier inconsolable
ainsi que toi s'est-il flétri,
sous un brûlant linceul de sable
cachant son feuillage enfoui ?

Dis encor : d'une main pieuse
qui donc t'a consacré céans ?
Un pécheur à l'âme orageuse
qui t'inondait de pleurs ardents ?

Un chrétien au front sans nuage,
soldat du Christ, homme de Dieu,
comme toi toujours pur et sage
et comme toi digne des cieux ?

Tu veilles, mystique et sublime,
devant l'icône aux reflets d'or :
salut, ô rameau de Solyme,
vierge gardien des saints trésors.

Arche, pénombre diaphane,
lampe éternelle et sainte Croix :
la paix de Dieu t'entoure et plane,
plane ineffablement sur toi.

Les Trois Vœux

(1836)

(Želanie)

I

Ouvrez-moi ma prison d'ombre,
donnez-moi l'éclat des cieux,
une vierge au regard sombre,
un coursier noir et fougueux.
Contentez ma longue envie :
bondir par la plaine bleue,
sur la liberté, la vie,
ma part de bonheur ravie,
un instant jeter les yeux !

II

Vite un esquif dont la mousse
ou l'embrun rongea les bancs,
une voile grise ou rousse,
familière à l'ouragan :
Vers le large, solitaire
que je vogue, insouciant,
car je veux, loin de la terre,
braver le sombre mystère,
les fureurs de l'Océan.

III

Qu'on me donne un palais rose,
entouré d'un vert jardin
mûrissant parmi les roses
les grains ambrés du raisin.
Qu'une eau perlante, sans trêve
chantant dans le marbre et l'or,
ruisselle en vaporeux rêves
sur mon sein qui se soulève,
m'éveille et m'endorme encor … (1).

(1) Variante pour le chant : et m'éveille, libre encor !

Le Torrent

En moi bouillonne un torrent
de passions inquiètes...
son lit est sablé d'argent ;
le ciel entier s'y reflète.
Mais d'impétueux remous
agitent le sable mou.
Et c'est un ciel noir d'orage
que réfléchit l'eau sauvage.

Avec nous naît ce torrent ;
il tarit avec nos veines ;
parfois, calme est son courant :
« bonheur », dit la langue humaine.
J'échangerais volontiers
le « bonheur » d'un siècle entier
contre trois jours de délire,
de volupté, de martyre !

Qu'il écume avec fureur
le torrent fou de ma vie,
saccageant la berge en fleurs...
Qu'une de ces fleurs ravies
suive le flot libertin
jusques au désert lointain
où mourront la fleur et l'onde,
amants oubliés du monde...



La Roussalka, de LERMONTOV
(page 41).

Une Roussalka nageait dans l'eau ble[illegible]
d'un rayon de lune hantée,
et faisait ainsi jaillir jusqu'aux cieux
des flots purs l'écume argentée.

La Roussalka [1]

(1836)

Une Roussalka nageait dans l'eau bleue
d'un rayon de lune hantée,
et faisait ainsi jaillir jusqu'aux cieux
des flots purs l'écume argentée.

Et tourbillonnant, le fleuve emmêlait
les reflets mouvants des nuages.
Et la Roussalka chantait : ses couplets
montaient jusqu'aux berges sauvages.

« Sur le sable mou, plus doux qu'un coussin,
à l'ombre des joncs qui se couchent,
sommeille un héros des pays lointains,
qu'a ravi la vague farouche. »

« Combien nous aimons, dans la sombre nuit,
démêler ses boucles soyeuses,
sur son front, sa bouche, au coup de minuit,
presser notre bouche amoureuse ! »

---

(1) Ondine.

« Mais sous nos baisers, qui dira pourquoi
si froid et muet il demeure ?
Il dort, son flanc mâle appuyé sur moi
et pas un soupir ne m'effleure... »

Ainsi dans la nuit, la Nymphe exhalait
sa plainte ineffable et sauvage,
et tourbillonnant, le fleuve emmêlait
les reflets mouvants des nuages.

Je m'en vais seul...

(Vychožu odin ja na dorogu...)

(1841)

Je m'en vais seul sur le chemin pierreux
brillant malgré la brume qui le voile.
La nuit se tait ; la plaine écoute Dieu,
l'étoile d'or converse avec l'étoile.

Le ciel est pur, sublime et triomphal :
la terre dort dans l'azur, rayonnante.
Pourtant mon âme est triste et se sent mal ;
qu'attends-je ainsi ? quel regret me tourmente ?

Je n'attends rien de l'existence brève —
et du passé, nul regret, nul désir.
La liberté, la paix sont mes seuls rêves, —
je ne voudrais qu'oublier et dormir...

Non du sommeil de la chair froide et morte...
Mais je voudrais, conscient à demi,
à tout jamais dormir de telle sorte
que dans mon sein la vie encor frémît ;

que, tendre écho de quelque voix fidèle,
un chant d'amour toujours me caressât ;
que sur mon front la fraîcheur éternelle
d'un chêne sombre et bruissant passât...

Le Poignard

(1841)

Je t'aime, ô toi, mon bon poignard d'acier !
Froid compagnon, j'aime ta lame claire
qu'un Géorgien forgea pour se venger,
et qu'un Tcherkesse aiguisa pour la guerre.

Une main blanche, un jour, t'offrit à moi
en un moment de tendre souvenance...
Au lieu de sang, ruisselèrent sur toi
larmes d'amour et perles de souffrance.

Et des yeux noirs, sur moi fixés, dolents,
de sombre ardeur contenue et funèbre,
tel ton acier près d'un feu vacillant,
brillaient et puis mouraient dans les ténèbres...

Gage muet d'amour, en toi je porte
un conseiller de gestes droits et fiers.
Et sans trahir, je garde une âme forte,
ainsi que toi, mon compagnon de fer !

Le Gladiateur mourant [1]
(1836)

I see before me the Gladiator lie...
BYRON, *Childe-Harold*.

Rome tumultueuse exulte : et triomphal
un battement de mains emplit la vaste arène...
Mais lui, mais lui, le sein percé d'un coup fatal,
ses genoux dans le sang et le sable se traînent.
En vain son regard trouble implore l'Empereur...
Le favori hautain et le Sénat flatteur
couronnent la victoire et la honte inhumaine.
Qu'est-il donc, ce vaincu, ce vil gladiateur ?
Un pauvre acteur sifflé que désormais insultent
le mépris et l'oubli de la foule en tumulte...
Son sang coule, et sa vie ; et les lueurs suprêmes
de l'âme qui s'éteint éblouissent ses yeux.
Alors, il voit soudain le Danube aux flots bleus
et sa patrie en fleurs et les êtres qu'il aime.
Il voit le sol antique où l'âpre Liberté
naguère nourrissait des héros de sa taille.
Il voit ses champs dorés comme ils les a quittés
en partant fièrement pour les grandes batailles,

---

(1) Imitation d'un passage du 4e chant de *Childe-Harold*.

et son père, qui tend vers lui ses bras muets,
implorant ardemment l'appui de sa vieillesse,
et ses enfants chéris dont la troupe jouait
sur le seuil enchanté de leur blonde allégresse...
Son père et son épouse et ses enfants mutins
l'attendent tout chargé de gloire et de butin...
Mais près du grand Danube ils l'attendront en vain..
Comme un fauve habitant des vertes solitudes,
sanglant, il est tombé dans le cirque brutal,
éphémère jouet de cette multitude :
« Adieu, Rome perverse ; adieu, doux sol natal ! »



Le Chevalier captif, de LERMONTOV (page 47).

Voici le but, j'arrache ma visière..
Et c'est la mort qui tient mon étri

Le Chevalier captif
(1841)

De ma prison, par l'étroite embrasure,
je vois le ciel, le ciel vaste et serein,
et l'oiseau libre et la libre nature,
et, les voyant, je sens honte et chagrin.

Il n'est en moi rien qui vibre ou tressaille,
point d'oraison pieuse et point d'amour.
Je pense à vous, mes anciennes batailles,
à toi mon heaume, à toi mon glaive lourd.

Ici je porte une armure de pierre,
un pesant casque — il est de pierre aussi. —
Mon bouclier ne craint rien de la guerre;
mon cheval court, et nul n'en a souci.

Le Temps ailé — c'est mon cheval rapide —
et ma visière — ah ! — ce sont mes barreaux !
Et ma cuirasse est toute en murs rigides;
mon bouclier, c'est l'huis de mon cachot.

Cours, cours plus vite, ô Temps! dans la carrière,
ce harnais neuf brise ton cavalier;
voici le but, j'arrache ma visière,
et c'est la Mort qui tient mon étrier !

Au Kazbek
(1841)

Du Midi torride arrivant
vers le Nord, l'exilé chemine :
« O sentinelle du Levant,
Kazbek, devant toi je m'incline !

Ton front ridé, Kazbek, est ceint
d'un turban blanc et séculaire ;
et l'orgueilleux murmure humain
ne trouble pas ta paix altière (1).

Mais la prière d'un cœur pur,
tes rocs la porteront, j'espère,
jusqu'aux astres, jusqu'à l'azur,
jusqu'aux pieds d'Allah notre père.

Ah ! puisse un peu d'ombre apaiser
l'ardeur de la route poudreuse ;
qu'à midi je trouve où poser
pour dormir ma tête fiévreuse.

(1) Comparez les derniers vers du *Démon*.

Dans les gorges du noir Daryal
que le neigeux tyran des cimes,
l'Ouragan — avec mon cheval
ne m'entraîne pas dans l'abîme !

Il me reste un dernier souhait,
vœu tremblant d'une âme meurtrie : —
Si le pauvre exilé n'était
qu'un oublié dans sa patrie ?

Trouverais-je l'accueil ancien ?
Fleurs d'antan, seriez-vous fanées ?
Sera-t-il reconnu des siens,
le martyr, après tant d'années ?

Ou bien, parmi de froids tombeaux
foulerai-je votre poussière,
ô compagnons ardents et beaux
de ma jeunesse douce et fière ?

Ah ! s'il en est ainsi, Géant,
que tes tourbillons en furie,
dans tes précipices béants,
sèment ma cendre sans patrie ! »

Quand je vois onduler la moisson jaunissante...

(1841)

Quand je vois onduler la moisson jaunissante,
quand au vent de la nuit le bois chante et frémit,
quand la prune mûrit, quand sa rougeur naissante
sous la feuille s'abrite et se cache à demi ;

quand sur toutes les fleurs la rosée étincelle
dans la pourpre du soir ou dans l'or du matin ;
quand, agitant pour moi leurs clochettes, m'appellent
derrière les buissons, les muguets argentins ;

quand le ruisseau qui jase et court par le ravin,
redit, plongeant mon âme en quelque rêve vague,
le chant mystérieux apporté par ses vagues
de l'éternelle paix des hauts sommets divins :

Alors s'apaise enfin ma pensée inquiète,
les rides de mon front s'effacent, mon oeil peut
voir partout le bonheur sur cette terre en fête
et dans le ciel contempler Dieu !

LE DÉMON

(1840)

Dédicace.

A toi, Caucase, âpre Tzar de la terre,
j'ai dédié ces vers insouciants :
penche sur eux l'ombre des pics d'argent
et bénis-les comme bénit un père.
Mes pensers d'homme et mes rêves d'enfant
n'ont point quitté tes neiges séculaires :
Et sous le ciel du Nord — si loin du tien —
Mon cœur partout et toujours t'appartient.

Tout jeune encor, ô Roi, je me rappelle
que j'ai gravi, timide, tes rochers ;
leurs fronts, tels ceux des musulmans fidèles,
sous un turban de brume sont cachés.
Là, le vent libre et puissant bat des ailes ;
les aigles gris la nuit vont s'y percher.
Vers eux volait mon rêve, hôte des cimes
mon cœur était leur compagnon sublime.

Parmi tes rocs, tu me revis encor,
après, hélas ! de bien sombres automnes ;
comme à l'enfant, hospitalier, tu donnes
à l'exilé lumière et réconfort.
Versant l'oubli des maux et de la mort,
ta voix comme un salut d'ami résonne...
Et maintenant du Nord, du Nord s'en vont
vers toi toujours mon rêve et ma chanson.

CHANT PREMIER [1]
(1838)

I.

Un sombre Esprit, un Exilé
sur notre Terre pécheresse
planait, quand l'essaim désolé
des souvenirs soudain se presse
devant le voyageur ailé.
Il revoit les jours d'allégresse
où, Chérubin resplendissant,
la comète ardente, en passant,
de sa crinière lumineuse
l'effleurait en le caressant ;
les temps où, dans la nuit brumeuse
de l'éternelle immensité,
du désir de savoir hanté,
avide, il suivait à la trace
les caravanes de l'espace
et les astres précipités ;
les temps où, premier-né des Êtres,

[1] Les premières ébauches du Démon (nous en possédons
ıatre) datent de 1829.

pur chef-d'œuvre du Créateur,
pour l'amour il venait de naître;
où la foi remplissait son cœur
ignorant du mal et du doute ;
où son œil ne pouvait encor
mesurer la funèbre route
qu'un passé monotone et mort
maintenant devant lui déroule.
Toujours, menaçant sa raison,
des souvenirs s'accroît la foule ;
comme un nageur avec la houle,
il lutte avec ses visions.

II

Errant sans but et sans asile
dans le désert de l'infini,
voilà longtemps que le Banni
voit s'enfuir les siècles stériles
emportés d'un essor fatal.
Sur notre monde de souffrance,
sur la Terre, il répand le mal
sans effort et sans jouissance.
Mais la servile obéissance
des humains enfin laisse en lui
l'ennui du mal, le pire Ennui.

III

Or, sur les cimes du Caucase
planait le réprouvé du Ciel.
Du Kazbek aux flancs de topaze
brillaient les glaciers éternels
à travers la flottante gaze
des brouillards bleus aux franges d'or;
sinueux comme la fissure
du rocher où le serpent dort,
le Daryal plein de sourds murmures
creusait son long défilé noir
où, bondissant par les rapides,
le lion Térek, dans le soir,
secouant sa crinière humide,
rugissait avec désespoir.
Sur ses bords, les bêtes sauvages;
tournoyant dans l'air, les oiseaux
écoutaient la voix de ses eaux.
Du midi lointain, les nuages
vers le nord escortaient son cours,
tandis que dans leur somnolence
mystérieuse, les rocs lourds
inclinaient leurs fronts en silence
sur sa rageuse turbulence.
Et les châteaux forts et les tours

inébranlables sur leurs bases
de granit, faisaient, menaçants,
en factionnaires géants,
la garde aux portes du Caucase.
Tout un monde se déroulait,
un monde sauvage et sublime,
autour des éternelles cimes.
Mais le noir Démon contemplait
avec dédain l'œuvre du Maître,
la création de son Dieu,
sans laisser sur son front haineux
nulle émotion apparaître.

IV

Mais à ses yeux d'autres splendeurs
soudain éclosent et rayonnent.
Comme un tapis semé de fleurs,
de mille replis se vallonne,
brillante de mille couleurs,
la bienheureuse, l'opulente
Géorgie au front couronné
des noires murailles branlantes
de ses vieux donjons ruinés.
Là coulent sur des galets roses
et verts, de sonores ruisseaux ;
là le rossignol, sans repos,

chante la vierge indifférente
au charme de ses chants d'amour ;
et là, le lierre épais autour
des platanes ombreux serpente.
Là sont les antres où le daim
fuit le soleil et ses tortures.
Tout brille, tout vit, tout est plein
de voix, de chants et de murmures.
Frémissements de la verdure,
respiration des grands bois,
volupté des midis torrides
et volupté des nuits humides,
tu nous donnes tout à la fois,
ô radieuse Géorgie !
Et les étoiles de tes cieux
ont le doux éclat des grands yeux
de tes filles, et leur magie...

Mais dans le cœur du Réprouvé
ta beauté ne put faire éclore
que la haine et la haine encore.
Son sein ne fut pas soulevé,
devant les splendeurs de la vie,
d'un soupir d'espoir ou d'amour.
Le mépris et la froide envie,
voilà ce qu'il ressent toujours
en voyant l'œuvre des Sept jours.

V

Haut et vaste, en sa vaste enceinte
est le palais du vieux Goudal :
esclave, sujet ou vassal,
longtemps, longtemps, malgré ses plaintes,
chacun, dans les clans d'alentour,
a porté sa pierre à ses tours,
ses murs, ses voûtes et ses arches.
Et dès l'aube, sur le versant
des monts voisins, sa masse étend
son ombre. Dans le roc, des marches.
Par cet escalier qui descend
d'une tour d'angle à la rivière.
la princesse Thamar s'en va
sous sa blanche tchadra, légère,
puiser de l'eau dans l'Aragva.

VI

Or, de sa roche désolée,
le château noir a très longtemps
regardé, muet, la vallée.
Aujourd'hui, de loin l'on entend
les zournas vibrer dans ses halles,
on entend le bruit d'un festin.

Aujourd'hui coulera le vin
en l'honneur des tribus vassales.
Car Goudal célèbre en ce jour
les noces de sa fille unique.
Au faîte d'une haute tour,
Thamar, en somptueux atours,
folle de danse et de musique,
s'ébat pour la dernière fois
avec ses rieuses compagnes.
Là-bas, derrière les montagnes,
le soleil descend. Et l'on voit,
sur de riches tapis placées,
les vierges en cercle, battant
des mains en mesure, et chantant.
Et la royale fiancée
se lève alors ; et d'une main,
elle agite son tambourin,
le fait tournoyer sur sa tête,
puis, plus légère qu'un oiseau,
elle s'élance, puis s'arrête,
puis s'incline ainsi qu'un roseau,
puis regarde : et son œil humide
brille sous les cils ombrageux...
Soudain, d'un mouvement rapide,
son pied, sur les tapis soyeux,

glisse, glisse, ou (semble-t-il) nage,
tandis qu'un plaisir enfantin
sourit en son regard mutin.
La lueur que dans l'eau sauvage
et mobile d'un lac des bois
la lune égare quelquefois,
les yeux de Thamar l'ont ravie.
Comme la jeunesse et la vie
son sourire est jeune et vivant.

VII

Et par l'étoile boréale,
par les rayons d'or du Levant,
et par la pompe impériale,
la pourpre du soleil mourant,
je jure que dans Téhéran
le Roi des rois, ni sur la terre
aucun roi jamais ne baisa
telle bouche ; qu'en son mystère
le harem jamais n'arrosa
de ses fontaines vaporeuses
tel corps ; qu'une main amoureuse
jamais encor ne se joua
sur un front aux lignes si pures ;

que nulle encor ne dénoua
une pareille chevelure !
Depuis que notre terre en larmes
resta veuve du Paradis,
jamais on ne vit pareils charmes
fleurir au soleil du Midi !

VIII

Hélas ! sa danse est achevée,
et Thamar ne dansera plus.
Car demain, la vierge enlevée
par l'époux auquel il a plu
au vieux Goudal de la soumettre,
esclave, aura suivi son maître.
Héritière d'un chef vanté,
fière enfant de la liberté,
c'est une famille étrangère,
        un nouveau foyer qui l'attend.
Une inquiétude légère
assombrit son front par instants.
Sa démarche a tant de noblesse,
ses mouvements tant de souplesse,
et tant de grâce sans apprêt
que si quelque Esprit solitaire
de son noir regard l'effleurait,

se rappelant ses anciens frères,
et se détournant de la terre,
avec un soupir il fuirait.

IX

Et le Démon la vit. Son être
frémit inexprimablement.
Harmonieux, il sentit naître
ou s'éveiller des sons dormants
dans son âme muette et vide.
Avec un doux ravissement
il sentit en son cœur aride
se rouvrir les sources limpides
de l'Amour, du Bien et du Beau.
Longtemps, le radieux tableau
l'enchanta ; tandis qu'en un rêve
des visions lui revenaient,
heureuses, et passaient sans trêve
devant ses yeux, et s'enchaînaient
comme un long cortège d'étoiles...
Une force d'en haut l'étreint.
Mêlé de joie et de chagrin,
mystérieux, un charme voile
son esprit ; d'une voix jadis
connue, un sentiment étrange

lui parle ; enfin le Paradis
renaîtrait-il ? Le mauvais Ange,
l'Ange est-il donc régénéré ?
Le Séducteur ne peut, malgré
ses efforts, trouver dans son âme
les artifices abhorrés
de la tentation infâme...
Oublier ? L'oubli, ce dictame,
Dieu l'interdit au noir Démon :
et le souhaiterait-il ? Non !

X

Or, le fiancé — l'heureux maître
bientôt — pressait son bon cheval,
dans le soir, vers le nuptial
festin, joyeux de reconnaître
les eaux vertes de l'Aragva.
Sous les présents qui s'amoncellent
en lourdes charges, les chamelles
se balancent ; leur file va
s'allongeant, tandis qu'étincellent
leurs grelots au soleil couchant.
Chef de la riche caravane,
en tête, on le voit chevauchant
sa noble jument alezane,

lui, le prince de Sinodal.
Et la garde de son kinjal [1],
et de son sabre la poignée
jettent un fulgurant éclat
comme sur son épaule, la
carabine damasquinée ;
de l'ample tchoukha [2] galonnée,
les manches bouffent sous le vent ;
la soie en dessins élégants
sur sa large selle se joue.
Sous le harnais aux rouges glands,
le coursier écumant s'ébroue ;
il dresse l'oreille et pressent
quelque danger ; et plein d'ombrage
il regarde tout frémissant
obliquement les flots sauvages.
Il hésite : un sentier étroit
longe la berge périlleuse :
rochers abrupts du côté droit ;
à gauche le torrent se creuse.
Mais il est tard. Sur les sommets
la pourpre meurt ; un brouillard plane ;
et la bruyante caravane
allonge ses pas inquiets.

---

(1) Poignard tcherkesse.
(2) Veste (du turc tchokha, « drap »).

XI

Près de la route, une chapelle
s'élevait, tombeau d'un ancien
prince, vénéré comme un saint,
qu'ici frappa la main cruelle
et traîtresse d'un assasin.
Toujours le voyageur qu'appelle
ou la fête ou bien le combat,
en cet endroit met pied à terre
afin d'y réciter tout bas
au moins une courte prière,
qui du poignard des musulmans
le garde ainsi qu'un talisman.
Hélas ! l'impatient oublie
la sainte coutume du clan.
Le démon, dans sa perfidie,
l'obsède de désirs brûlants :
rêvant d'amoureuses folies
il se voit, baisant dans la nuit
les lèvres de sa fiancée.
Ainsi s'égarait sa pensée...
Soudain, deux hommes devant lui
apparaissent... un éclair luit...
Un coup de feu,... d'autres encore,

découvrant l'ennemi nombreux.
Dressé sur l'étrier sonore,
tirant son *papakh* (1) sur les yeux,
son fusil turc dans sa main droite,
de l'autre il prend sa nagaïka (2),
et son ardent coursier qu'il fouette
bondit par la corniche étroite.
Dans l'ombre, une arme se braqua
alors vers la mouvante cible...
Un cri de fureur indicible,
un sourd gémissement, et puis
un grand silence en la vallée;
déjà finie est la mêlée :
les chameliers se sont enfuis.

XII

Trébuchant avec épouvante
sur les cadavres, les chameaux
erraient dans l'ombre ; et des grelots
résonnait la chanson dolente.
Et la caravane opulente

(1) Coiffure, sorte d'*érivanka* (bonnet d'astrakhan ?). Note de Lermontov.
(2) Fouet cosaque.

est toute aux mains des maraudeurs...
Tournoyant, les oiseaux nocturnes
planaient, attirés par l'odeur.
Au cimetière taciturne,
sous les dalles de marbre blanc,
Géorgiens, vos corps sanglants
ne reposeront point ; vos mères
ni vos jeunes sœurs ne viendront,
sur la pierre inclinant leurs fronts,
vous offrir sanglots et prières,
— blanches sous la blanche *tchadra* (1).
Mais en revanche, un jour, sans doute,
sous le rocher, près de la route,
pieuse, une main dressera
une croix sainte à la mémoire
des vaincus du combat sans gloire.
Le lierre, au printemps, étendra
sur elle un réseau d'émeraude.
Et le passant, aux heures chaudes,
épuisé, viendra dans ce lieu
dormir à l'ombre de son Dieu.

(1) Voile des femmes du Caucase.

XIII

Le bon cheval, dans la nuit grise,
s'enfuyait, plus nerveux qu'un daim.
Pour bondir reculant soudain,
il prêtait l'oreille à la brise
ou gonflait ses larges naseaux,
ou bien, frappant de ses sabots
ferrés d'argent le sol sonore,
il allait comme un météore,
secouant sa crinière au vent,
en avant, toujours en avant !
Son cavalier muet chancelle,
inerte et pâle sur la selle...
Sur l'encolure, il est penché...
Depuis longtemps, il a lâché
les rênes ; à chaque secousse
son pied s'enfonce en l'étrier.
Un flot de sang noir éclabousse
le brocart et l'or de la housse.
Du combat, vaillant destrier,
tu sus, à la nocturne fête,
emporter ton fier cavalier :
mais le plomb du perfide Ossète [1]
l'avait rejoint dans le hallier !

---

[1] Les Ossètes : peuple du Caucase.



Le Démon, de LERMONTOV (page 68).

Son cavalier muet chancelle
inerte et pâle sur sa selle.
Sur l'encolure il est penché.
Depuis longtemps il a lâché
les rênes ; à chaque secousse
son pied s'enfonce en l'étrier.
Un flot de sang noir éclabousse
le brocart et l'or de la housse —
Du combat, vaillant destrier,
tu sus à la nocturne fête
amener ton fier cavalier.

XIV

Au palais de Goudal, des plaintes
s'élèvent, et des cris de deuil...
Quel cheval a franchi l'enceinte
et vient s'abattre sur le seuil ?
Quel est ce cavalier sans vie ?
Les rides de son front hâlé
disent avec quelle furie
guerrière le prince a râlé
son dernier cri. — Sa selle est teinte
d'un long flot de sang refroidi ;
sa main, dans une folle étreinte,
s'était, quand la mort la raidit,
crispée aux poils de la crinière.
Il ne resta point en arrière,
jeune vierge, ton fiancé,
il tint sa parole princière,
il accourut au jour fixé.
Il n'a point trompé ton attente ;
il est venu, car tu l'aimais !
Hélas ! sur sa jument ardente
il ne bondira plus jamais !

XV

Ainsi donc, le malheur farouche
fondait sur le palais bruyant ;

Thamar se jette sur sa couche,
éclate en sanglots déchirants,
et son sein oppressé halète...
Tout à coup une douce voix,
voix d'enchanteur et de poète,
jaillissant de la nuit muette,
la remplit d'extase et d'effroi :
« O chère enfant, en vain tu pleures :
d'un stérile espoir tu te leurres,
si, sur un corps inerte et froid,
tu crois répandre une rosée
vivifiante, et si tu crois
que, de tes larmes arrosée,
la chair morte peut refleurir...
Tes pleurs ne feront que flétrir
et brûler la fleur de tes joues,
et qu'enténébrer tes beaux yeux.
Et cet époux auquel tu voues
tant de soins, la clarté des cieux
à présent rayonne et se joue
dans son regard transfiguré ;
il entend des chants éthérés ;
que sont donc la terre et ses songes,
ô vierge, que sont tes chagrins,
pour un hôte des cieux sereins ?

Le deuil terrestre est un mensonge.
Crois-moi, doux Ange d'ici-bas,
le sort d'un être périssable,
d'un être de chair, ne vaut pas
un de tes pleurs inestimables !

« Dans l'Océan de l'Ether,
sans gouvernail et sans voile,
voguent les vaisseaux de l'air,
les radieuses Etoiles.
On voit errer sans repos,
parmi les steppes sans bornes,
l'insaisissable troupeau
des nuages gris et mornes.
Sans chagrin et sans plaisir,
ils se quittent, se retrouvent.
Sans espoir dans l'avenir,
indifférents, ils n'éprouvent
aucun regret du passé.
Souviens-toi dans tes orages
de la froideur des nuages ;
et, malgré ton cœur blessé,
sois impassible, à l'image
des astres du ciel glacé.

« Aussitôt que des monts antiques
la nuit couvrira les sommets,
que la Terre, d'un mot magique,
s'ensevelira dans la paix,
aussitôt que la brise fraîche
bruira dans les herbes sèches,
que l'oiseau blotti dans le thym
dont les cimes soudain ondulent,
joyeux, d'un essor incertain,
vibrera par le crépuscule ;
sitôt que les nocturnes fleurs,
s'épanouissant sous les vignes,
bienheureuses, boiront les pleurs
de minuit ; et qu'en sa pâleur
surgissant, la lune maligne
et jalouse te fera signe, —
devançant son rayon doré,
vers ton lit je m'envolerai ;
auprès de toi je resterai
jusqu'à l'aurore ; et mon haleine,
Thamar, fera vers tes longs cils,
flotter, tels des flocons de laine,
les fils d'or des rêves subtils ! » —

XVI

La voix se tut. Dans un bruit d'ailes,
mourant, fuyant vers les lointains,
les sons se perdaient, incertains.
Et Thamar regarde autour d'elle :
un trouble immense est dans son sein.
Car le remords, car l'épouvante,
l'extase — tous les sentiments
s'y livraient une lutte ardente
et déchiraient son cœur aimant.
Son âme rompait ses entraves ;
un feu dans ses veines courait.
La voix surhumaine et suave
à son oreille encor vibrait.
A l'aube le sommeil vint clore
ses yeux fatigués ; mais quelqu'un,
mais l'inconnu troublait encore
sa pensée ; un rêve importun
que ne put dissiper l'aurore,
doux et coupable, soulevait
sa poitrine. Thamar rêvait
qu'un visiteur muet et sombre
était debout à son chevet.
Vêtu de splendeur, vêtu d'ombre,

il la contemplait ; son regard,
chargé d'amour et de tristesse,
semblait la plaindre en sa détresse
et souffrir du mal de Thamar.
Quel est donc cet Esprit étrange ?
Certes, ce n'est point son bon Ange,
son Protecteur incorporel,
car il n'a point parmi les boucles
de son front pur les escarboucles
ni les rayons de l'arc-en-ciel.
Ce n'est point non plus l'Adversaire,
le noir martyr du péché noir.
Pareil à la clarté des soirs,
au crépuscule funéraire
avec ses reflets de velours,
il n'était ni Nuit, ni Lumière,
ni les Ténèbres, ni le Jour !

CHANT SECOND

I

« Laisse tes menaces, mon père,
ne gronde point ainsi Thamar !
Regarde mes larmes amères :
ah ! ce ne sont pas les premières...
En vain, je vois de toutes parts
accourir vers les âpres berges
de l'Aragva les prétendants...
N'a-t-elle point assez de vierges,
la Géorgie au ciel ardent ?
Mais je ne puis être à personne,
car de jour en jour je m'éteins ;
car un sortilège empoisonne
mes veines ; un Esprit malin
d'un rêve obstiné me tourmente.
O mon père, si tu me plains,
permets à la pauvre démente
d'abriter sa raison mourante
sous la croix du couvent prochain.
Là, le Sauveur saura défendre
mon âme ; je confesserai
mon trouble à sa pitié ; la cendre

couvrira mon corps macéré ;
et dans la paix du sanctuaire,
dans la cellule solitaire,
vivante, j'ensevelirai,
avant de dormir sous la terre,
mon cœur à la Mort consacré. »

II

Voici Thamar, humble novice,
dans le monastère voisin.
Et désormais l'âpre cilice
emprisonne et meurtrit son sein.
Mais sous la bure monacale
comme sous le brocart fleuri,
la même vision fatale
hante son cœur et son esprit.
A l'autel, dans l'éclat des cierges,
à l'heure des chants triomphaux
au milieu des hymnes, la vierge
entend le murmure des mots
ouïs naguère : et sous l'abside
du temple, entre les noirs piliers,
parfois un spectre familier
glisse dans l'ombre translucide.
Parmi les vapeurs de l'encens,

ainsi qu'un astre d'or traçant
sa route à la nef qui dérive,
il l'appelle... vers quelle rive,
vers quel gouffre ou quels ouragans ?

III

Au fond d'une fraîche vallée,
entre deux coteaux, le moutier
se blottissait. Entremêlées,
les frondaisons des peupliers
d'argent et l'épaisse feuillée
des platanes verts l'entouraient
de paix et d'ombre. Et quand mouraient
les derniers feux du crépuscule,
on voyait, parmi les troncs blancs
et noirs, s'éclairer les cellules,
et filtrer des rayons tremblants
par les fenêtres ascétiques.
Plus loin, dans l'ombre balsamique
d'amandiers fleuris, vers l'enclos
où, gardiennes des mausolées,
s'alignent des croix désolées,
chantait un chœur léger d'oiseaux.
Et sur les cailloux, des ruisseaux
bondissaient avec un murmure

et confondaient leurs ondes sœurs
dans le creux de la gorge obscure,
et s'enfuyaient dans la verdure
où blanchit la neige des fleurs.

IV

Vers le Nord, émergeant des brumes,
voici les Monts. Lorsque s'allume
l'Aurore, et lorsque les vapeurs
bleuissantes, des profondeurs
montent comme un encens qui fume ;
lorsque, tourné vers le Levant,
le muezzin à la prière
appelle le peuple fervent ;
lorsqu'à son tour la cloche austère
frémit, réveillant le Couvent,
à l'heure où la terre muette
sourit au jour éblouissant ;
quand, par l'abrupt sentier, descend
la montagnarde, sur sa tête
portant la haute gargoulette, —
on voit, d'un trait soudain et pur,
la crête mauve et lumineuse
de la grande chaîne neigeuse

s'enlever sur un fond d'azur :
et, lorsque le soleil se couche,
on voit encor les monts farouches,
mais couverts d'un rouge linceul.
Perçant la Nue, auguste et seul,
le puissant Kazbek les domine
de son chef altier, lui le Tzar
du Caucase, au turban d'hermine,
à la chasuble de brocart...

V

Mais, hantés de rêves coupables,
les yeux de Thamar se sont clos
à ces spectacles ineffables.
Pour elle, à jamais, dans les flots
grisâtres d'un océan d'ombre,
le monde s'est évanoui.
Le matin clair et la nuit sombre
la tourmentent d'un même ennui.
Et, dans la fraîcheur de minuit,
souvent, devant l'icône sainte,
avec des transports délirants,
elle pleure et crie, et sa plainte
trouble le cavalier errant.
Il s'arrête un instant, écoute,

se dit : « C'est quelque Esprit sans doute,
dans un antre obscur enchaîné,
qui gémit ces cris forcenés ! »,
et frissonnant, poursuit sa route...
Son cheval épuisé bondit
loin des terreurs du lieu maudit.

VI

Thamar, à sa fenêtre assise,
souvent, solitaire, indécise,
haletante, regarde au loin,
attend, et quelqu'un lui murmure :
« Espère ! il ne tardera point ;
Espère ! dans la nuit obscure,
ô Thamar ! ce n'est pas en vain
que des songes t'ont caressée,
et que des yeux, des yeux divins,
t'ont regardée, et t'ont blessée ;
que chante encor dans ta pensée
la douceur d'une triste voix. »
Voilà bien des jours qu'elle espère
et souffre, sans savoir pourquoi...
Elle veut dire une prière.
Ce n'est pas au céleste Père,
mais à l'Etre entrevu naguère



Le Démon, de LERMONTOV (page 81).

que vont sa prière et sa foi.
Sa lutte éternelle l'épuise.
Elle s'étend sur ses coussins ;
mais son lit qui la brûle attise
encor les flammes de son sein.
Sa gorge palpite, et, la fièvre
dans le sang, la nuit dans les yeux,
la vierge sent fondre ses lèvres
de la soif de baisers de feu.

VII

Déjà le voile de la brume
couvrait les monts Géorgiens ;
fidèle à sa douce coutume,
le Démon vers l'asile saint
s'envole. Mais longtemps il n'ose
troubler sa paix. — Quelqu'un s'oppose,
lui semble-t-il, à son dessein
sombre et cruel. — Pensif, il erre
près des hauts murs du monastère,
et chaque feuille sous ses pas
— ses pas qui ne touchent point terre —
tremble dans le bois solitaire,
bien que le vent n'y souffle pas.
Il voit, il voit un rayon jaune

luire à la fenêtre là-haut :
c'est la lampe de son icône...
Elle attend... « Viendra-t-il bientôt ? »
Soudain frémit une guitare
dans le silence universel.
Des notes dans la nuit s'égarent,
les mots d'un chant ruissellent, tels
des pleurs : on eût dit l'harmonie
que créa quelque pur génie
pour la terre — mais dans le ciel.
Est-ce un ange, qui, doux mystère,
d'un vol furtif vient visiter
un frère oublié sur la terre
et qui s'attarde à lui chanter,
pour apaiser sa nostalgie,
un chant céleste d'autrefois ?
Alors, pour la première fois,
le Démon connut la magie
de l'Amour cruel. Plein d'effroi,
il veut s'enfuir du chaste asile.
Mais son aile reste immobile...
miracle !... et soudain, de son œil
qui s'assombrit, lourde et brûlante,
tombe une larme sur le seuil.
Et l'on peut, écartant les plantes,

la mousse qui l'ont tapissé,
voir aujourd'hui le seuil de pierre,
le seuil qu'une larme a percé.
Car ce n'est pas le séculaire
et lent effort des eaux du ciel :
c'est une larme surhumaine
qui creusa sans travail ni peine
ce marbre, et qui marqua sa veine
de ce sillon surnaturel.

VIII

Il entre, l'âme préparée
à l'amour, l'âme ouverte au bien :
il la croit arrivée enfin
l'heure si longtemps désirée...
L'existence régénérée
dont il rêvait sans le savoir
va commencer... Timide espoir,
peur de la minute incertaine,
muet frisson de l'inconnu,
jamais rien de tel n'est venu
agiter son âme hautaine.
Il entre... et se voit prévenu.
Un Envoyé du Ciel se dresse
devant lui : c'est le Chérubin

protecteur de la pécheresse,
son incorruptible gardien.
Abritant Thamar de son aile,
le front couronné de rayons,
souriant, il écarte d'elle
invinciblement le Démon...
La splendeur de l'aube éternelle
aveugle son regard impur...
Et l'ordre de l'Ange fidèle
résonne impérieux et dur :

IX

« Esprit du trouble et de la faute,
qui donc t'a de l'ombre évoqué?
Ce lieu sacré, parmi ses hôtes,
n'en compte aucun qui soit marqué
de ton signe. O démon, arrière!
Vers mon amour, mon sanctuaire,
ne porte point tes pas maudits.
Qui t'appela?»

Mais un sourire
perfide et noir lui répondit.
La jalousie et son martyre
brûlaient le regard du Démon,
et dans son cœur la haine ancienne

renaissait, l'infernale haine,
et mêlait au sang de ses veines,
comme naguère, son poison.
« Elle est à moi, dit-il, terrible,
laisse cette âme, elle est à moi.
Renonce à ta tâche impossible ;
tu viens trop tard, retire-toi !
Es-tu son juge ? es-tu mon roi ?
Sur ce cœur, sur cette âme altière,
j'ai posé mon sceau pour toujours.
Elle n'est plus *ton* sanctuaire,
mais le temple de mon amour ! »

Et l'Ange, ayant sur la victime
abaissé son œil triste et pur,
d'un vol lent, vers les cieux sublimes,
s'élève, et se perd dans l'azur.

X

THAMAR. Ton nom ? Car ta voix m'épouvante...
Est-ce donc l'Enfer qui me tente
ou viendrais-tu du Paradis ?
Qui donc es-tu ? Réponds-moi, dis,
Que veux-tu ?

E DÉMON. Ta beauté m'enchante.

THAMAR. Ton nom, ou d'ici je m'enfuis !
LE DÉMON. Ecoute-moi, Thamar ; je suis
Celui dont, dans la nuit obscure,
souvent, tu pus ouïr la voix,
dont l'âme à la tienne murmure,
dont tu devinas les tortures,
Celui qu'en tes rêves tu vois,
Celui dont l'œil sombre empoisonne
l'espoir, lorsque l'espoir fleurit,
Celui-là qui n'aime personne,
que tout être vivant maudit.
Espace, durée éternelle,
infini, ne sont rien pour moi ;
fléau de la foule mortelle,
de la Liberté je suis roi ;
je suis roi de la Connaissance ;
l'ennemi de la Providence,
je suis le crime inexpié,
je suis le mal de l'Existence,
Thamar — et je suis à tes pieds,
t'apportant mon humble prière,
avec mes larmes, — les premières,
avec ma première douleur,
pareille aux douleurs de la terre.
Ecoute, exauce-moi, ma sœur !

Tu peux, tu peux d'une parole
regagner mon cœur ténébreux
à la joie, au bonheur, aux cieux.
Ton amour sera l'auréole,
sera la robe de splendeur
dont l'éclat, voilant la noirceur
de mon crime et de mon blasphème,
entourera comme jadis,
régénéré de l'anathème,
le prince des Anges maudits !
Je suis ton esclave et je t'aime !
Je t'aperçus : à l'instant même
je haïs l'immortalité,
et je détestai ma puissance,
et j'enviai les jouissances
de votre triste humanité ;
et ce me fut une souffrance
que de vivre autrement que toi.
Vivre sans toi — d'un sombre effroi
ces seuls mots glacèrent ma langue ;
et voici qu'en mon cœur exsangue,
la vie afflue, et la chaleur ;
et dans mon ancienne blessure,
ô vipère de la douleur,
je sens à nouveau ta morsure.

Sans toi, que m'est l'éternité,
qu'est l'infini de mon domaine ?
Des mots vides, une ombre vaine,
un temple sans divinité.

THAMAR. O laisse-moi, Démon perfide,
tais-toi ! tu n'es qu'un ennemi.
O Créateur !... Ah ! je frémis !
Point de prière en mon cœur vide,
paralysé par le Malin ;
Dieu se retire de mon sein.
Car les mots que ta langue sème
ne sont que flamme et que venin !
Dis-moi, dis-moi pourquoi tu m'aimes !

LE DÉMON. Pourquoi ? pourquoi ? Le sais-je, moi ?
Le sais-je, hélas ! Sais-je pourquoi
je suis debout sur des ruines ?
Pourquoi j'ai jeté, dispersé
au vent ma couronne d'épines,
dans la poussière mon passé ?
Je vois, ô ma beauté divine,
mon enfer, mon ciel dans tes yeux.
D'un amour surhumain je t'aime
comme tu ne sais ni ne peux,
ô ma Thamar, aimer toi-même.
Je t'aime de l'élan suprême,

de la foi d'un rêve immortel.
Toujours ton image en mon âme
fut imprimée en traits de flamme
ainsi qu'un sceau surnaturel.
Je l'ai vue, à l'aube du monde,
planer dans la brume profonde
et dans l'éther originel.
Longtemps ma pensée inquiète
répéta ton nom invoqué.
Seule, dans la céleste fête
du paradis, tu m'as manqué.
Si tu savais l'horreur sauvage
de mon séculaire tourment :
souffrir et jouir sans partage,
et sans pouvoir, un seul moment,
espérer ni la récompense
du bien, ni la gloire du mal !
Toujours je vis, toujours je pense,
je me meus dans la brume immense
d'un ennui funèbre et fatal ;
et dans mon éternelle lutte,
je n'eus jamais une minute
ni de victoire, ni de paix —
nul désir, mais d'âpres regrets.
Ah ! l'épouvantable misère !

tout savoir — tout sentir — tout voir,
toujours haïr sans le vouloir,
tout haïr jusqu'à la lumière
et tout mépriser sur la terre !
A peine Dieu m'eut-il maudit
que la maternelle Nature
me ferma ses bras refroidis.
Je voyais l'immensité pure
et la nuptiale parure
des astres longtemps familiers.
Ceints de rayonnants diadèmes,
ornés de lumineux colliers,
ils voguaient ; mais aucun n'a même
reconnu son frère déchu.
J'évoquai d'un appel suprême
ceux auxquels mon destin échut,
les noirs compagnons qui partagent
et ma faute et mon châtiment...
Mais leurs voix, leurs sombres visages,
hélas ! je ne pus, au passage,
les reconnaître seulement !
Epouvanté, d'un grand coup d'aile,
je m'envolai ; mais où ? pourquoi ?
Comme l'Eden, pour l'infidèle,
le monde était muet et froid.
Aux caprices des flots livrée

telle une nef désemparée,
erre sans mâts, sans aviron,
et sans pilote et sans timon,
sur les vagues tumultueuses.
Tel, brûlé du céleste feu,
un lambeau de nue orageuse,
au matin, noir sur le ciel bleu,
n'osant se poser en nul lieu,
flotte sans but comme sans trace...
D'où vient-il? où donc, par l'espace,
fuit-il? C'est le secret de Dieu...
Mais je n'ai point longtemps, aux hommes,
appris le mal et le péché;
je ne me suis point attaché
longtemps à leur enseigner comme
il sied de ravaler le Beau,
comme on déshonore et diffame;
j'eus tôt fait d'éteindre en leur âme,
de la Foi le chaste flambeau.
Les niais et les hypocrites,
imbécile et lâche troupeau,
sont-ce donc les seuls qui méritent
d'occuper mon cruel ennui
et le souci qui me dévore!
Dans les couloirs des monts, la nuit,

je m'embusquais jusqu'à l'aurore,
et j'errais comme un météore
dans les ténèbres de minuit.
Les attirant, par l'artifice
d'un feu follet, au bord fatal,
j'entraînais dans les précipices
le voyageur et son cheval.
Un cri de mort et d'épouvante,
dans l'abîme, un instant, vibrait...
D'une longue trace sanglante,
le versant abrupt s'empourprait.
Mais ces embûches sanguinaires
ne m'ont pas diverti longtemps;
vêtu de brume et de tonnerres,
je n'ai voulu pour adversaires
que les furieux ouragans;
et, soulevant jusqu'aux nuages
la poussière, j'ai bien souvent,
parmi les éléments sauvages,
tenté d'apaiser mon tourment,
tenté de fuir l'inévitable
et d'oublier l'inoubliable,
d'assourdir enfin la rumeur
de ma pensée et de mon cœur!
Que sont donc, de la race humaine,

les plus dures privations,
les maux, les travaux et les peines
de mille générations?
Que sont les souffrances du monde
au prix d'une seule seconde
de mon martyre inavoué?
Que sont les hommes? Qu'est leur vie?
Leur rôle est si vite joué,
leur misère si tôt finie!
Leurs maux passent — ou passeront;
que leur importent les supplices?
Ils ont l'espoir et la justice :
et, coupables, ils trouveront
parfois au Tribunal suprême,
avec la peine, le pardon.
Ma peine est l'éternité même.
Elle ne s'endormira pas
dans le grand sommeil du trépas.
Ma peine tantôt flatte et lèche
mon cœur ainsi qu'un serpent froid;
et, tel le feu dans l'herbe sèche,
tantôt brûle et crépite en moi;
ou, sur mon âme désolée,
ainsi qu'une roche éboulée
broyant les fleurs aux doux parfums,
pèse, immuable mausolée
de désirs et d'espoirs défunts.

THAMAR. O Démon ! à quoi bon ces plaintes?
Contempteur de Dieu, de sa loi,
violateur des choses saintes,
tu péchas !

LE DÉMON. Serait-ce envers toi?

THAMAR. On peut nous entendre... silence !

LE DÉMON. Nous sommes seuls.

THAMAR. Mais Dieu nous voit !

LE DÉMON. Occupé de son ciel immense,
Dieu n'abaisse pas son œil fier
sur nous...

THAMAR. Le châtiment?... L'Enfer?

LE DÉMON. Eh bien ! nous y serons ensemble !

THAMAR. Sombre ami que le Destin semble
m'envoyer pour anéantir
la paix dans mon âme inquiète,
c'est avec une ardeur secrète,
une jouissance muette
que j'entendis ta voix, Martyr !
Mais si ta parole est trompeuse,
si quelque fraude est dans ton cœur,
épargne-moi..., peu glorieuse
serait ta victoire, ô vainqueur !
De mon âme que veux-tu faire?
Serais-je donc au ciel plus chère
que toutes mes sœurs aux yeux noirs,
sur qui plana ton vol farouche

sans que tu daignasses les voir?
Sont-elles moins belles? leur couche,
est aussi chaste que mon lit;
aucune main mortelle encore
ne la souilla, ne l'avilit.
Sombre ami, qu'humblement j'implore,
je veux un solennel serment.
Tu vois, tu vois trembler mon âme,
tu sais mes chimères de femme,
tu sais ma crainte et mon tourment;
tu sais tout, tu sais mon angoisse,
et tu sauras avoir pitié.
Si tu veux que dans mon sein croisse,
pour toi, la fleur de l'amitié,
jure-moi qu'aux sombres prouesses
des séductions pécheresses
tu renonceras désormais.
N'est-il plus de saintes promesses,
inviolables à jamais?

LE DÉMON. Oui, par le premier jour du Monde,
par l'effroi de son dernier jour,
par la honte du crime immonde,
par le victorieux retour
de la Justice et de l'Amour;
par l'épouvante de la chute,
par l'immense orgueil de la lutte,
et par ma brève ambition

et mes espoirs d'une minute ;
par l'immortelle vision
que j'eus au temps de l'innocence,
et qu'évoque en moi ta présence ;
par la redoutable imminence
de notre séparation ;
par le sort de mes anciens frères,
par tous les Esprits conjurés ;
par mes vigilants Adversaires,
les Archanges, par leurs bannières,
et par leurs glaives acérés ;
par le Ciel, par l'Enfer, je jure,
et par ce que vous adorez,
vous, les tremblantes Créatures ;
ô Thamar, je jure par toi,
par ta sainteté, par ta foi,
l'haleine de ta bouche pure,
les vagues de ta chevelure,
tes premières larmes, et par
l'éclair de ton dernier regard ;
par mon bonheur, par ta souffrance,
je jure enfin par mon amour
que j'ai renoncé pour toujours
à mon orgueil, à ma vengeance.
Je ne sèmerai plus jamais
le venin de la flatterie.
J'apprendrai comme on aime et prie ;

avec le Ciel je veux la paix !
Je veux croire au Bien ; vois, j'efface
d'une larme de repentir
sur mon front foudroyé, la trace
du feu céleste. — Il va fleurir
dans une paisible ignorance,
le monde que par ma science
je troublais ! — Crois-moi, seul je sais
te comprendre ; je t'ai choisie
entre toutes ; de toi je fais
le sanctuaire de ma vie.
Donne-moi ton amour et prends
l'éternité ; comme ma haine,
mon amour est magique et grand ;
et fils de l'éther transparent,
je puis jusqu'aux voûtes sereines
t'élever ; tu seras la reine
des astres roulant sous tes pieds.
Sans intérêt et sans pitié
ton œil contemplera la terre,
ce monde où ni bonheur sincère
ne vit, ni durable beauté,
où tout est péché, pénitence ;
où ne remplissent l'existence
que passions sans vérité,
voluptés mesquines et feintes ;
où l'on ne peut aimer sans crainte,

ni haïr avec liberté.
Ne sais-tu pas ce que l'on nomme
ici-bas du nom de l'amour,
ce que c'est que l'amour des hommes,
des hommes qui vivent un jour?
Certes, leur jeune sang bouillonne
un bref instant; mais l'heure fuit,
et le sang se glace; et personne
ne résiste au temps, à l'ennui,
aux séparations cruelles,
aux charmes de beautés nouvelles,
à la fantaisie, au plaisir...
Non! tu ne dois point te flétrir,
serve de jalouses rudesses,
dans le silence et la tristesse,
parmi de vains et lourds travaux,
au milieu de l'indifférence,
dans de stériles espérances
et la crainte de périls faux.
Dans cette enceinte emprisonnée,
loin de la lumière et des feux
de la passion, tu ne peux
t'éteindre en priant — éloignée
et des hommes, et de ton Dieu.
Pour des ravissements sublimes,
abandonne le cercle infime
de ton désir, de ton vouloir,

je te donnerai les abîmes,
l'océan sans bords du Savoir!
Je t'amènerai pour esclaves
les noirs Esprits, mes serviteurs,
les féeriques et suaves
Sylphides aux yeux enchanteurs.
Pour toi, je prendrai sa couronne
à l'étoile de l'Orient,
et j'y sertirai dans l'or jaune
les perles du matin brillant.
D'un rayon du soir écarlate
je ceindrai ton corps souple et fier;
de l'haleine des aromates,
pour toi je parfumerai l'air;
de merveilleuses harmonies
en des extases infinies,
ô ma Thamar, te plongeront...
Et je te bâtirai des chambres
aux parois de turquoise et d'ambre;
je sonderai la mer sans fond
pour toi; pour toi, Thamar, d'un bond
bien loin derrière les nuées
je m'égarerai, dépouillant
l'univers entier pour ma fée.
Aime-moi!»

XI

Sous un souffle ardent,
les lèvres de Thamar tremblèrent ;
les mots de la Tentation
répondaient seuls à ses prières ;
et d'un incandescent rayon
qui paraissait dans la nuit sombre,
un poignard au cruel reflet,
un regard puissant la brûlait...
Il triomphait, l'Esprit de l'Ombre
et du Mal : le mortel venin
que versaient des baisers sans nombre
déjà circulait dans son sein.
Un cri d'angoisse et de martyre
troubla la solennelle nuit ;
un cri qui portait tout en lui,
volupté, remords et délire,
un cri de reproche acéré,
un cri plaintif qui semblait dire
un bref adieu désespéré
au monde, à la vie, à l'ivresse
de l'amour et de la jeunesse !

. . . .

XII

En cet instant, le vieux portier
faisait sa ronde accoutumée
à l'entour des murs du moutier ;
il s'arrêta, l'âme alarmée,
près de ta cellule, ô Thamar !
Et sur la sonore simandre (1)
la main tremblante du vieillard
se posa : car il crut entendre,
un baiser violent et tendre
mêlant deux bouches et deux cœurs,
le cri d'un être qu'on torture,
puis un gémissement qui meurt...
Tout se tut. — Seule, en la ramure,
la brise errait en soupirant,
tandis qu'avec la berge obscure
causait à mi-voix le torrent.
Plein d'épouvante, le bon père,
en se signant poitrine et front,
psalmodia quelques tropaires (2)

---

(1) Simandre, du grec σήμαντρον : plaque de métal résonnante servant, dans les monastères orientaux, à réveiller les religieux et à annoncer les offices nocturnes.

(2) Τροπάριον, strophe d'une prose liturgique.

de l'office de son Patron,
pour écarter l'esprit immonde
qui l'avait un instant surpris...
puis il continua sa ronde
dans le temps et l'ordre prescrits.

. . . .

XIII

Ainsi qu'une Péri songeuse,
elle gisait dans son cercueil ;
et sa joue était plus neigeuse,
son front plus pur que son linceul.
Elle reposait, les paupières
mi-closes, pour l'éternité...
Et l'on dirait, malgré la bière,
la croix, les psaumes récités,
que ce doux regard qui sommeille
n'attend, pour palpiter encor,
qu'un rayon de l'aube vermeille
ou qu'un baiser... Mais les flots d'or
du jour glissent en vain sur elle ;
en vain ses sœurs, ses sœurs fidèles,
ont baisé sa bouche que scelle
à jamais le sceau de la Mort.

XIV

Jamais encore, aux jours de fête,
tant de joyaux de luxe et d'art
n'avaient rayonné sur la tête
ni sur le corps blanc de Thamar.
Les fleurs du val et de la plaine
— ainsi le veut le rite ancien —
la caressaient de leur haleine
ou bien se mouraient dans sa main
rigide, et semblaient à la terre,
comme la vierge, dire adieu...
Rien ne trahissait le mystère
d'une âme envolée au milieu
des flammes d'une folle ivresse...
Sur ses traits flottait la beauté
froide des marbres de la Grèce.
Un sourire étrange, arrêté
au seuil de ses lèvres muettes,
et je ne sais quoi d'attristé
que ses yeux attentifs reflètent,
avec un suprême dédain,
le mépris d'une âme plus forte
et plus haute que son destin :
tout cela rendait cette morte

plus navrante, et plus morte enfin
que les morts aux regards éteints.
Ainsi, quand au Couchant flamboie
l'Océan d'or où le Soleil
triomphal tout entier se noie,
un diamant neigeux chatoie
un instant d'un reflet vermeil ;
on voit s'empourprer le Caucase
et luire ses lointains sommets…
Mais ce dernier rayon, jamais,
ne perce plus la sombre gaze
de la nuit qui monte — et, lueur
de la cime glacée et claire,
flamme stérile et funéraire,
jamais plus ce reflet n'éclaire
le sentier d'aucun voyageur…

XV

Voisins, vassaux, ceux du lignage
de Goudal, tous sont donc venus
pour le triste et dernier voyage…
Et dépouillant son front chenu,
pâle, et meurtrissant son sein nu,
Goudal monte une fois encore
son cheval aux longs crins d'argent.

Le cortège part. Trois aurores
l'éclaireront, et trois couchants.
Car dans un lointain ossuaire,
parmi les tombeaux de ses pères,
Goudal veut déposer Thamar.
Or, jadis, un de ses ancêtres,
terreur des pèlerins, pillard
sans merci, soudain sentant naître
en lui la terreur de la mort
et le repentir de ses crimes,
monument de griefs remords,
fit vœu d'ériger sur la cime
granitique des monts neigeux
la coupole d'or d'une église...
Et dans ce désert que la bise,
et les tourbillons orageux,
et le vautour aux ailes grises
hantaient seuls, s'éleva bientôt
le sanctuaire expiatoire.
Et l'inscription du linteau
vanta la pieuse mémoire
du vieux chef féroce et dévot.
Et le roc noyé dans la brume
devint un cimetière où dort
celui qui, dans son lit posthume,
voulut reposer où s'allument
d'abord les feux du soleil d'or,

et qui crut qu'éloigné des hommes,
nul ne viendrait troubler son somme...
Vanité ! car ni songe heureux
n'effleure jamais les paupières
des morts, ni le fardeau de pierre
de nos maux ne pèse sur eux !

XVI

Un Ange, un des Anges fidèles
traversait l'Ether azuré —
et les reflets d'or de ses ailes
se jouaient sur ses bras serrés
étreignant une âme coupable
qu'avec un amour ineffable
il emportait du monde au ciel.
D'une parole d'espérance
il calmait ses mortelles transes,
il calmait son effroi mortel.
Il lui disait comment la trace
des erreurs humaines s'efface
avec les pleurs du repentir.
Déjà les célestes zéphirs
venaient enchanter leur ouïe
de l'écho des divins concerts,
quand, coupant la route des airs,
un Esprit surgit des Enfers

avec la vitesse inouïe,
éblouissante de l'éclair !
L'orgueil transfigurait sa face :
Pareil au cyclone qui passe,
son vol jetait au loin l'effroi.
Et dans sa triomphante audace,
il cria : « Cette âme est à moi ! »

Et la pauvre âme pécheresse,
et l'âme de Thamar se presse
sur le sein de son protecteur ;
elle apaise son épouvante
avec les mots consolateurs
d'une oraison brève et fervente.
Son destin, son éternité
— d'horreur ou de félicité —
vont se décider. — Devant elle,
ah ! le voilà donc revenu.
Mais Dieu ! qui l'aurait reconnu ?
Pleine d'une haine mortelle
sans borne et sans fin, sa prunelle
luit comme un infernal flambeau,
et le souffle froid qui s'exhale
des lèvres inertes et pâles
semble l'haleine du tombeau !...

« Va-t'en, ô sombre Esprit du Doute !
répondit l'Ange au Réprouvé :
poursuis ta ténébreuse route,
ton court triomphe est achevé.
La bonté suprême l'emporte :
les jours d'épreuve et de tourment
sont révolus ; la chair est morte,
tombée, ainsi qu'un vêtement.
Tes fers sont tombés avec elle.
Sache-le donc, depuis longtemps
nous l'attendions, l'âme immortelle
de Thamar : elle était de celles
pour qui la vie est un instant
et d'intolérable supplice,
et d'inconnaissables délices...
Avec le plus subtil Ether
le Créateur tissa leurs fibres :
ces âmes ardentes et libres
ne sont pas faites pour la chair ;
Dieu n'a point voulu que le monde
périssable fût leur séjour.
Sa faute fut d'une seconde,
ses doutes furent ceux d'un jour.
Elle aima, souffrit tour à tour
et s'est en sacrifice offerte :
la porte du Ciel s'est ouverte,
Démon, à son céleste amour ! »

Et l'Ange, d'un regard sévère
foudroya l'impur Séducteur.
L'essor de ses ailes légères,
d'un bond l'éleva vers les sphères
sereines, et dans la lumière,
l'azur des célestes hauteurs,
il disparut. — Le Négateur,
vaincu, maudit alors sa brève
victoire, et l'orgueil de ses rêves ;
de nouveau, les siècles, les jours,
pour lui d'un flux pareil coulèrent.
Il resta seul comme naguère,
sans espérance et sans amour !

***

ÉPILOGUE

Au flanc des rochers qui dominent
le val profond du Kaïschaour,
se dresse un castel en ruines
dont la légende fait toujours
frémir les enfants d'alentour.
Ainsi qu'un fantôme de marbre,
ce témoin d'un brillant passé
estompe, muet et lassé,

sa sombre masse entre les arbres.
La terre verdoie et fleurit.
L'aoul [1] plein d'abois et de cris
dissémine ses toits qui fument.
Jaillissant soudain de la brume,
la rivière écume et sourit,
tandis qu'au loin la caravane
passe dans le chant des grelots...
Et la Nature, avec ses eaux,
avec son printemps, ses oiseaux
— comme un enfant qui joue et flâne —
joue, et suit d'un plaisir pareil
les jeux de l'ombre et du soleil.

Mais le manoir est morne, comme
un survivant des jours anciens,
ayant vu fuir trois races d'hommes,
et ses amis, et tous les siens.

Et ses habitants invisibles
attendent le pâle fanal
des nuits ; et tous, à ce signal,
bruissent dans les cours paisibles...
Fous de fraîcheur, de liberté,

[1] Village tcherkesse.

ils vont, voltigent et bourdonnent,
et courent de tous les côtés...
L'araignée a bientôt jeté
son filet d'argent qui rayonne,
tremblant, de colonne en colonne ;
et les lézards verts, sur les toits
s'ébattent ; lente, la vipère
glisse sa tête entre deux pierres,
puis s'enroule en trois anneaux froids,
se pose un instant sur les dalles
du perron, puis se tend, s'étale
et brille, ainsi qu'un glaive droit,
gisant, sur un champ de bataille,
auprès d'un héros qui défaille...
Tout est sauvage... Nulle part
n'apparaît le moindre vestige
des jours passés. Goudal, Thamar, —
ni la guerrière et forte tige,
ni le tendre et doux rejeton,
ici n'ont laissé de mémoire...
Rien ici ne redit vos noms,
votre beauté ni votre gloire.

Mais sur l'abrupt et froid sommet
où leurs os dorment sous la terre,
on voit l'église solitaire
avec les gardiens séculaires

qu'à sa défense Dieu commet.
Ce sont, debout devant la porte,
des blocs de granit sourcilleux
érigeant leurs heaumes neigeux :
noirs chevaliers qui toujours portent,
au lieu d'acier étincelant,
de prodigieuses cuirasses
faites de miroitantes glaces
et de plaques de givre blanc.
Et pensifs, suspendus aux cimes,
d'autres blocs géants, éboulés,
paraissent des torrents, gelés
comme ils bondissaient dans l'abîme.
Et l'Ouragan, tyran des Monts,
fait le guet sur la crête nue :
soufflant sur la neige menue,
il la soulève en tourbillons —
ou chante une longue chanson
plaintive... ou bien tout à coup hèle
rageusement les sentinelles...

Et de l'Orient, apprenant
le prodige de cette église
que, des siècles et de la bise,
Dieu garda jusqu'à maintenant,
de l'Orient tous les nuages
arrivent en pèlerinage...

Mais ce sont les seuls pèlerins
qui visitent ces lieux sauvages ;
le Kazbek défend son butin
que la glace et la tombe scellent ;
et l'éternel murmure humain
respecte leur paix éternelle...

FIN DU *DÉMON*

Seconde dédicace du poème Le Démon.

J'ai fini...

(1838)

J'ai fini ; malgré moi, le Doute en moi s'élève ;
que te diront à toi ces rythmes familiers,
et ces vers inconnus et leur chant plein de rêve,
Amie inoubliable [1], et qui m'as oublié ?

Les pensers d'autrefois en toi vont-ils revivre ?
Parcourant ces feuillets d'un regard lourd d'ennui,
ne vas-tu point plutôt fermer, fermer mon livre,
et mettre un froid éloge, ainsi qu'un sceau, sur lui ?

Sans avoir reconnu la souffrance qui ronge
depuis l'enfance, hélas ! mon misérable esprit,
tu prendras pour un jeu, tu prendras pour un songe
le délire où mon âme amère s'engloutit !

(1) V. A. Lopoukhina.

La Dispute
(1841)

Devant la grave assistance
 des Monts, leurs cousins,
Elbrouz tançait d'importance
 Kazbek son voisin.
« Prends donc garde, mon vieux frère,
 disait-il, grondant :
tu t'es à l'homme naguère
 soumis, imprudent !
Déjà ses huttes s'attachent
 au flanc des coteaux,
et dans tes vallons la hache
 tonnera bientôt ;
et dans ton sein que tu livres,
 la pioche demain
fera vers l'or et le cuivre
 un sombre chemin.
Vois-tu point les caravanes
 gravir sans effroi
les rocs où les brouillards planent
 et les Aigles-Rois ?
Ton calme est absurde, en somme ;
 vieil insouciant,
prends garde, il est riche en hommes,
 et grand, l'Orient ! »

Mais le Kazbek, géant sombre,
répond en riant :
« Je n'ai pas peur de mon ombre
ni de l'Orient.
Là-bas, la race des hommes
caducs, impuissants,
dort d'un insensible somme
depuis neuf cents ans.
Vois : à l'ombre des platanes,
l'Ibérien songeur,
bercé des chansons persanes,
boit parmi les fleurs ;
et, de la coupe qui penche
dans sa molle main,
le vin écumant s'épanche,
tachant les coussins.
Auprès des eaux jaillissantes
sur les longs divans,
le doux narguilé qui chante
endort Téhéran.
Le sol maudit et sublime,
foudroyé par Dieu,
sommeille aux pieds de Solyme
sous un ciel de feu.
Plus loin, dort la pyramide

aux degrés brûlants
caressés des flots torrides
du Nil jaune et lent.
Et le Bédouin sous son voile,
las des saints exploits,
chante en comptant les étoiles,
les cheikhs d'autrefois...
Tout ce qu'ici l'œil embrasse
dort et rêve en paix.
Je suis, malgré tes menaces,
tranquille à jamais ! »

« De toi point trop ne présume,
dit l'Elbrouz chenu :
Vois dans le Nord et la brume
ces nouveaux-venus ! »

Le géant Kazbek tressaille
et ne répond point ;
dressé de toute sa taille
il regarde au loin.
Il voit avec méfiance
fourmiller la nuit.
Et soudain, dans le silence
éclatent des bruits.
De l'Oural jusqu'au grand fleuve

au Danube bleu,
avec des éclairs se meuvent
des guerriers nombreux.
Les blancs panaches ondoient
tels les blés tremblants.
Voici dans l'air qui poudroie
les rouges uhlans.
Et les colonnes d'attaque
marchent d'un seul pas ;
au vent les étendards claquent,
et le tambour bat.
Et, les mèches allumées,
les canons d'airain,
bondissant dans la fumée,
passent à grand train.
Derrière eux, la mine altière,
l'éclair dans les yeux,
blanchi par trente ans de guerre,
un chef glorieux...(1)
Et les régiments — sauvages
ainsi qu'un torrent,
lents et noirs tels des nuages,
vont vers l'Orient...

(1) Le général Yermolof, conquérant du Caucase.

Le Kazbek, l'âme alarmée,
voit le flot monter...
Il veut dénombrer l'armée...
mais comment compter?

Lors, d'un regard d'épouvante
ayant dit adieu
à sa famille géante,
aux sommets neigeux,
pour ne pas voir l'avalanche,
le vieillard têtu,
enfonçant sa toque blanche,
pour toujours se tut!

Chanson du Tzar

Ivan Vassiliévitch, du jeune opritchnik (1) et du hardi marchand Kalaschnikov

(1837)

PRÉLUDE

De toi, Tzar Ivan Vassiliévitch,
de toi parlera cette chanson-ci,
et de ton fidèle opritchnik aussi,
et du bon marchand Paramonovitch.
Nous l'avons conçue en ce rythme vieux
Nous l'accompagnons de notre guzla.
Nous l'avons chantée, et de notre mieux,
au peuple chrétien, de Tver à Toula.
Le peuple orthodoxe en fut réjoui.
Le boïar Matvéï Romodanovsky
(que son noble nom soit béni des cieux!)
nous offrit un bol d'hydromel mousseux...

---

(1) *Opritchina* : garde du corps d'Ivan le Terrible.

Les *opritchniks*, membres de l'*Opritchina*, étaient les compagnons de plaisir du prince. L'aristocratie et les marchands tremblaient devant eux.

D'après Brückner et Waliszewski, ce poème est le chef-d'œuvre de Lermontov.

Et sa boïarine un riche présent :
un fichu tout neuf sur un plat d'argent ;
un fichu tout neuf et cousu de soie.
Ils nous ont fêtés et tenus en joie.
Trois jours et trois nuits, au son des guzlas,
nous leur avons dit cette chanson-là,
et de l'écouter, ils n'étaient point las.

I

Le rouge soleil a quitté les cieux ;
il ne brûle plus les nuages bleus.
La couronne en tête, est assis à table,
Ivan le Cruel, le Tzar redoutable.
Et derrière lui, tremblant troupeau, sont
tous ses écuyers et ses échansons.
En face de lui, les kniazs (1) et boïars ;
et les opritchniks sont à ses côtés.
Il festoie ainsi, le terrible Tzar,
en l'honneur du Christ, en joie et santé.

Il sourit, le Tzar, il veut que l'ivresse
de ses opritchniks brûle les cœurs forts :
« Qu'on verse, dit-il, du muscat de Grèce

(1) Kniaz, « prince » territorial « médiatisé » sous Ivan ou ses prédécesseurs, et devenu courtisan.

pour mes bons guerriers, dans ma coupe d'or. »
Et tous, exaltant leur maître, d'abord
boivent à longs traits, comme il l'ordonna.

Seul, l'un des féaux de l'Opritchina
ne veut point tremper sa longue moustache
dans la coupe d'or ; mais, pensif, attache
au sol ses regards noirs comme la nuit.
Il penche son chef sur son sein velu ;
son cœur héroïque est rongé d'ennui.

Mais au Tzar Ivan la chose a déplu.

Il fixe sur lui ses fauves prunelles
dans un froncement de ses sourcils noirs.
Tel l'autour fascine, en planant sur elle
dans la steppe en fleurs, une tourterelle.
Le guerrier s'obstine en son nonchaloir.

Voici que le Tzar a de son épieu [1]
percé le plancher de chêne, aux trois quarts.
Les kniazs ont frémi, tremblé les boïars ;
lui reste immobile et silencieux.

---

[1] Historique ou légendaire. Le Tzar, de cet épieu, cloua sur une marche de l'Escalier rouge le pied de l'écuyer Schibanov.

Voici que le Tzar-Terrible a parlé :
l'opritchnik l'entend, mais n'a pas tremblé.

« Hé toi, mon féal, Kiribjéjévitch (1) —
dit le Tzar Ivan Vassiliévitch —
médites-tu donc quelque trahison ?
ou jalouses-tu ma gloire royale ?
Est-ce par dépit ou par déraison
que ton âme ainsi devient déloyale ?
Ou si ton service, esclave, t'ennuie ?
Quand l'astre d'argent monte dans la nuit,
rit à sa clarté le chœur des étoiles :
envieuse, si quelqu'une se voile,
Dieu par les champs bleus sème sa poussière.
N'as-tu point vergogne, ô jeune homme austère,
d'assombrir ainsi ton front soucieux
en face du Tzar terrible et joyeux ?
N'es-tu point de race un Skouratovitch
et de la maison de Malyoutina (2) ? »

Jusqu'au sol alors, l'homme s'inclina,
puis il répondit, Kiribjéjévitch,
le meilleur guerrier de l'Opritchina :
« O grand Tzar Ivan Vassiliévitch,

(1) Prononcez Kiribiéiévitch, en cinq syllabes.

(2) Un favori historique d'Ivan appartenait à cette famille.

assez ! ne prodigue à ton vil esclave
ni cruels propos, ni vin d'outre-mer.
Ton vin ne saurait éteindre la lave
qui brûle mon cœur : mes pensers amers,
ton festin ne peut en tirer mon âme.
Si de l'ire en toi j'excitai la flamme,
ne serais-tu plus mon Tzar ? qui t'arrête ?
Fais-moi châtier ! fais tomber ma tête
qui me pèse et meurt comme un fruit flétri,
et glisse déjà vers la terre humide [1]. »

Au féal guerrier le grand Tzar sourit,
rassurant ainsi jusqu'aux plus timides.
Puis il dit, Ivan Vassiliévitch :

« Quel est ton chagrin, Kiribjéjévitch ?
Qu'as-tu donc perdu ? kaftan de brocart
ou plein coffre d'or, d'un coup de hasard ?
Ta lame d'acier bien trempée et fine
l'as-tu par mégarde ébréchée ? Au moins,
ton fougueux coursier boite et s'est blessé ?
Ou près la Rivière, au combat des poings,
un fils de marchand t'a-t-il renversé ? »

[1] « La terre humide », expression fréquente dans les bylines.

Kiribjéjévitch lors répond au Tzar,
inclinant très bas sa tête bouclée :
« Ni d'aucun marchand, ni d'aucun boïar,
la main, sache-le, n'est ensorcelée
d'un enchantement d'assez noire sorte
pour me vaincre ainsi. Mon cheval se porte
fort bien ; et jamais argamak(1) tatar
n'eut, ni pied plus sûr, ni cœur plus ardent.
Mon sabre a l'éclat du pur diamant.
Grâce à tes faveurs, je figure, ô Tzar,
aux fêtes de cour très splendidement.
Quand sur mon cheval à sombre crinière
je vais par-delà Moskwa-la-Rivière,
argamak tatar, ceinture de soie,
schapka de velours et de zibeline
et mon œil perçant et ma noble mine,
partout font qu'au seuil des izbas de bois,
filles de marchands, tout émerveillées
chuchotent gaîment, amoureusement.
Hélas ! la plus belle en use autrement,
et se voile avec sa *fata* (2) rayée...
O sainte Russie immense, ma mère,

(1) Coursier.
(2) Voile des femmes russes.

de Tver au Térek, au fleuve irrité,
tu ne verras point deux fois sa beauté.
Sa rivale, ô Tzar, n'est pas en tes terres !
Sa démarche, c'est la grâce flottante
d'un cygne neigeux dans notre rivière ;
sa voix — c'est le doux rossignol qui chante.
Seule la colombe a ses tendres yeux.
Et telle l'aurore en le ciel de Dieu,
telle la pudeur rayonne en sa joue ;
et ses cheveux roux, lumineux, dorés
parmi les rubans sur son col se jouent,
et vont serpentant sur son sein marbré.
Alyona[1] : voilà son nom adoré.
Son père en la gilde était honoré.
Lorsque je la vois, aussitôt je sens,
Tzar, une langueur en mes bras puissants ;
un nuage passe en mes yeux perçants ;
mon cheval léger m'ennuie à présent ;
je prends en dégoût mes coffres pleins d'or.
Qui partagera mes riches trésors ?
A quels yeux, ô Tzar, montrer mes prouesses
ou de mes atours la noble richesse ?
Laisse-moi gagner la libre Volga

[1] A-lyo-na (Hélène), trisyllabique.

et la libre steppe où, je le souhaite,
tombera bientôt ma tête inquiète.
Oui, sur une pique, un féroce aga
devant son sérail a planté ma tête...
Les Tatars ont pris mon coursier fameux.
Les Tatars mauvais partagent entre eux
mon sabre brillant, tout l'or de mes caisses,
ma selle de guerre aux dessins tcherkesses.
Mes pauvres yeux morts — le vautour les fouille ;
mes ossements gris — l'averse les mouille ;
puis aux quatre vents ma cendre s'envole. »

Tzar Ivan, riant, ainsi le console :

« O bon serviteur, ton mal, ton tourment,
je les veux calmer, je les vais guérir.
Prends mon anneau d'or où brille un saphir,
mon riche collier prends pareillement.
Va voir quelque habile et sage courtière ;
dis-lui de porter ces cadeaux sans prix
à cette beauté dont ton cœur s'éprit,
à ton Alyona très douce et très fière.
Et mariez-vous, si tu sais lui plaire ;
si tu lui déplais — point trop ne te fâche. »

« Ton esclave vil, et menteur, et lâche,
Tzar, ne t'a point fait un rapport sincère,
ne t'ayant pas dit qu'auprès des icônes
ma belle échangea jadis les couronnes
avec un marchand de famille ancienne,
suivant notre loi, notre loi chrétienne... »

REFRAIN

Allez, garçons, chantez — votre guzla,
d'un doigt rapide et léger, frôlez-la.
Allez, garçons, buvez — mais pensez à votre art
Divertissez bien le noble boïar ;
et la boïarine, ô joueurs de guzla,
égayez-la bien, réjouissez-la.

II

Dans la Halle aux Draps, siège à son échoppe
Paramonovitch le jeune marchand.
Il expose aux yeux, lisse et développe
et velours et soie et tapis pesants,
aux clients s'adresse en mots caressants...
Il compte et soupèse et l'or et l'argent.

Ce soir son négoce est sans grand bonheur.
Passant devant lui, les riches seigneurs
n'ont pas un regard pour sa marchandise.
La cloche a tinté dans la sainte église,
et le couchant brûle et soudain s'éteint
dans un grand brouillard sur le vieux Kremlin.
Les nuages fuient dans le ciel du soir,
l'ouragan neigeux les chasse en sifflant.
La Halle se vide. — Alors, à pas lents,
le jeune Stépan quitte son comptoir
et d'une serrure au souple ressort
il clôt avec soin la porte de chêne.
Il attache ensuite à sa lourde chaîne
— fidèle gardien, vigilant et fort —
son dogue grondeur à la dent aiguë,
puis s'en va pensif et prompt par les rues
vers son Alyona, vers sa ménagère,
il va par-delà Moskwa-la-Rivière.

Ayant regagné sa haute demeure,
Paramonovitch très fort s'étonna
que n'accourût point vers lui tout à l'heure
sa douce Alyòna Dimitrievna.
Puis il voit l'icône éclairée à peine
d'un cierge tremblant presque consumé

et sans linge blanc la table de chêne.
Paramonovitch appelle, alarmé,
la vieille servante Yérémievna.
« Dis-moi, dis-moi donc, Yérémievna,
où s'en est allée au déclin du jour,
dans la nuit glacée et sombre, Alyona ?
Et mes chers enfants ? D'où vient que l'on a
mis dans leurs berceaux les pauvres amours,
eux qui chaque soir fêtaient mon retour ? »

« Paramonovitch, ô mon bon seigneur,
je vais te parler sans feinte et sans peur.
Je vais te causer merveille et surprise :
Ta douce Alyona s'en fut à l'église.
Mais depuis, le pope et la popadyà
des vêpres tous deux sont rentrés déjà.
J'ai vu s'éclairer le vieux presbytère,
le pope attablé, le souper fumant.
Or, notre maîtresse et ta ménagère,
ô mon bon seigneur, tarde étrangement.
Tes petits enfants attendent leur mère.
Ils ne veulent point jouer ni dormir.
Nous voyons couler leurs larmes amères
sans qu'aucun de nous les puisse tarir. »

D'une vision soudain apparue
il se trouble alors, le jeune marchand,
et par la fenêtre il voit dans la rue
s'épaissir la nuit ; et la neige drue
tourbillonnant tombe, et tombe, effaçant
de son linceul blanc les pas des passants.

Voici qu'il entend s'ouvrir et se clore
l'huis du vestibule avec un grand bruit ;
puis, des pas pressés : il écoute encore.
Force de la Croix ! elle est devant lui.
Oui, sa femme est là, blême et palpitante.
Ses longs cheveux roux, défaits, détressés,
inondent son sein, son sein oppressé.
Ils sont tout poudrés de neige éclatante,
ils sont alourdis de cristaux glacés.
Son œil trouble dit son âme éperdue...
Et sa bouche dit des mots sans raison.

« O femme, ô ma femme ! où t'es-tu perdue ?
Dis, dans quelle cour ? ou dans quelle rue ?
Qui donc te troubla de cette façon ?
Pourquoi tes cheveux sont-ils dénoués ?
Et d'où vient ta robe ainsi déchirée ?
De toi des boïars se seront joués ?

Dans quelque palais ils t'ont attirée,
tu t'es oubliée en quelque festin !
C'est donc pour cela que nous échangeâmes
près des saints autels des anneaux d'or fin !
Je vais, il le faut, t'enfermer, infâme,
sous un huis de chêne, au verrou de fer,
sous un huis scellé, pour sauver ton âme,
pour sauver mon nom, honorable et fier. »

Entendant ces mots, la triste Alyona,
la douce colombe, en frissonne et tremble
comme au vent frémit la feuille du tremble ;
puis un grand torrent de pleurs la baigna :
« O mon beau soleil, ô mon bon seigneur,
ou fais-moi périr, ou daigne un moment
m'ouïr : je ne crains ni mort ni tourments,
mais ta défaveur, Stépan, seulement.

De notre paroisse en rentrant ce soir,
j'entendis craquer la neige soudain ;
et, me retournant, je frémis de voir
un homme qui court, me suit et m'atteint...
Je mis sur mes yeux mon châle rayé...
Mais lui, fortement, me saisit la main.
« Ma belle, pourquoi cet air effrayé ?

Je rêve d'amour, non d'assassinat.
Je suis un guerrier du Tzar redoutable,
Connais ma maison, mon nom honorable,
Kiribjéjévitch de Malyoutina. »
De honte et d'effroi, ma tête tourna.
Mais l'homme, riant de voir ma détresse,
me prend dans ses bras, me baise et caresse,
et, me caressant, murmure ces mots :
« Dis-moi, ma beauté, ce que tu souhaites ?
Dis, veux-tu de l'or, ou bien des émaux ?
des perles ou bien des habits de fête,
veux-tu de la soie ou bien du brocart ?
Car plus richement qu'épouse de Tzar
je te vêtirai : tu feras envie
aux femmes des Kniazs et des fiers boïars.
Ma douce beauté, laisse-moi la vie :
je trépasserai dans l'impénitence,
ma tendre Alyona, si je ne reçois
au moins un baiser, un baiser de toi. »

Et de ses baisers croissait la démence —
si bien que toujours je sens de leur flamme
mes lèvres brûler et ma joue en feu.
Et, par les guichets nous guettant, les femmes
riaient, nous montrant du doigt tous les deux.

Je dégage enfin mes poignets meurtris,
et m'enfuis alors vers notre demeure ;
mais entre ses mains mon fichu demeure,
mon fichu de soie aux dessins fleuris,
mon châle rayé que de Boukhara
tu fis envoyer à ta fiancée
et dont pour l'autel ta main me para.
Par cet homme ainsi je fus offensée.
Innocente et pure, après cet affront,
la honte toujours rougira mon front.
« Ah ! ne livre point ta femme fidèle
aux propos railleurs des gens médisants ;
en toi seul, Stépan, j'espère à présent ;
de toi seul j'attends soutien et tutelle.
Je suis orpheline en ce monde-ci.
Car mon père gît dans la terre humide ;
à côté de lui gît ma mère aussi ;
et mon frère aîné sur sa nef rapide
jadis est parti pour des bords lointains.
Nous n'avons de lui nul avis certain.
Mon frère cadet, tu le sais toi-même,
n'est encor, hélas ! qu'un petit enfant,
un petit enfant sans entendement. »

Et, laissant pleurer sa femme qu'il aime,
Paramonovitch aussitôt de faire
mander devers lui ses deux jeunes frères :
« Notre frère aîné, de quelle aventure
soudaine ton âme est-elle oppressée,
que tu nous mandas dans la nuit obscure,
et nous fis quérir dans la nuit glacée ? »

« Eh bien, sachez-le, frères par le sang,
Kiribjéjévitch, l'opritchnik méchant,
a déshonoré notre race pure.
Je ne puis souffrir une telle injure.
Et mon cœur vaillant, que l'outrage point
réclame, altéré, vengeance et justice.
Demain aura lieu la joute des poings.
Cet homme sera dans la vaste lice.
Je l'y combattrai devant le grand Tzar
et ceux de Moscou, près de la rivière,
jusqu'au dernier souffle, aux forces dernières.
Si je dois périr, vous deux, sans retard
pour la vérité, notre sainte mère,
et pour la justice, et pour notre droit,
combattez aussi, luttez sans effroi.
Vous êtes plus forts, plus jeunes que moi ;
de péchés moins lourds votre âme est coupable,
et vous trouverez Dieu plus pitoyable. »

Ses frères alors répondent ainsi :
« Où soufle le vent, les légers nuages,
les flocons légers s'en iront aussi.
Quand l'aigle volant au lieu du carnage
avec de grands cris a pris son essor,
conviant son clan au festin de guerre,
on voit les aiglons, vers le champ des morts,
dociles et prompts s'envoler de l'aire.
Notre frère aîné, notre second père,
écoute ton cœur et suis ta raison,
et ne crains de nous nulle trahison.»

REFRAIN

Allez, garçons, chantez — votre guzla,
d'un doigt rapide et léger, frôlez-la;
Allez, garçons, buvez, mais pensez à votre art,
divertissez bien le noble boïar ;
et la boïarine, ô joueurs de guzla,
égayez-la bien, divertissez-la.

III

Moscou d'or mitrée, aux dômes hautains,
Kremlin sourcilleux, murs de pierres blanches,
et vous, les pignons et les toits de planches,
sur vous, des monts bleus et des bois lointains,

l'Aurore soudain se lève, et sourit
entre ses rideaux de nuages gris.
Elle a secoué ses boucles dorées,
et de neige fine à frimas poudrée,
sourit, la coquette, au ciel pur et bleu ;
telle une beauté, joyeuse, s'éveille
et dans son miroir contemple ses yeux.
Pourquoi ce sourire, Aurore vermeille,
pourquoi ton visage est-il radieux ?

Par tous les sentiers, par toutes les routes,
les jeunes lutteurs de Moscou l'altière
se sont rassemblés près de la rivière
pour la grande fête et la noble joute.

Le Tzar est présent, et la Droujina
et tous les boïars, et l'Opritchina.
Et le Tzar Cruel fait tendre une chaîne
aux chaînons d'argent, de fils d'or liés
autour d'un champ clos de vingt-cinq sagènes ;
car nobles assauts, combats singuliers,
sont du Tzar Ivan le preux passe-temps.

Voici du héraut l'appel éclatant :

« Holà ! venez çà ; venez, jeunes gens,
venez divertir le Tzar notre père.
Entrez, bons lutteurs, dans le vaste champ.

Quiconque fera choir son adversaire,
le Tzar lui promet honneur et guerdon (1).
Celui qu'un grand coup étendra par terre,
Dieu de ses péchés lui fera pardon. »

Kiribjéjévitch entre dans la lice,
s'incline très bas devant le grand Tzar.
Il dégrafe alors sa lourde pelisse,
sa lourde pelisse au riche brocart.
Le poing gauche au flanc, il a, de sa droite,
fièrement planté son rouge bonnet.
Or, la foule hésite, et se tient bien coite,
car ses poings de fer, chacun les connaît.
Trois fois du héraut sonne la voix claire,
et les gars entre eux se parlent tout bas :
mais nul n'ose encor franchir la barrière.
Kiribjéjévitch, marchant à grands pas,
raille amèrement les jouteurs craintifs :
« Comme vous voilà calmes et pensifs !
Rassurez-vous donc ! c'est fête aujourd'hui.
Au Tzar notre père, il faut son déduit.
Divertissons-le ; pour cette fois-ci,
je jure de faire au vaincu merci. »

(1) Récompense (v. fr.).

La foule soudain s'écarte en deux parts.
Et Kalaschnikov, le jeune marchand,
entre sans trembler dans le vaste champ.
Son premier salut est pour le grand Tzar,
son second salut pour le blanc Kremlin.
Il salue aussi les saintes églises,
et finalement le peuple chrétien.
On voit s'enflammer ses prunelles grises,
luire étrangement son œil de milan.
Fixant l'opritchnik d'un regard brûlant,
il enfile et tend ses gants de cuir raide,
sans que nul second ne l'assiste ou l'aide ;
et l'effort durcit l'épaule musclée...
Il lisse avec soin sa barbe bouclée.

Kiribjéjévitch lui dit : « Bon jeune homme,
dis-moi sans tarder comment l'on te nomme,
quelle est ta famille ou bien ta tribu.
De quel père illustre es-tu donc issu ?
Je veux de leur gloire et de leur renom
parer ma victoire, orner ma prouesse,
et je veux aussi savoir à quel nom
le pope demain chantera la messe... »

Paramonovitch lors lui répondit :
« Mon nom est Stépan, le marchand hardi.
Les Kalaschnikov sont ceux de ma race ;
Paramon mon père a laissé sa trace

au grand livre d'or de la gilde altière.
J'ai toujours vécu, l'âme droite et fière,
selon la justice et la loi de Dieu.
Jamais, évitant la clarté des cieux,
je n'ai, d'un rapt vil, profané la nuit,
et j'ai respecté la femme d'autrui...
Mais tes mots railleurs sont vérité pure.
Le pope, pour l'un de nous, je le jure,
chantera la messe au jour de demain,
au coup de midi, dans la sainte église.
Et l'autre pourra, dans un gai festin,
lors s'enorgueillir de sa vaillantise.
Car je ne viens pas égayer les gens
ni me divertir en de preux ébats,
mais te provoquer, fils de musulman,
au combat terrible, au dernier combat ! »

Kiribjéjévitch à ces mots s'étonne ;
il devient plus blanc que neige d'automne ;
le défi plaisant sur ses lèvres meurt ;
d'un brouillard épais son œil s'enténèbre,
et sur son dos court un frisson funèbre :
son cœur intrépide a connu la peur.

Alors chacun d'eux s'écarte en silence.
La lutte suprême, épique, commence.
Kiribjéjévitch le premier s'élance.



Chanson du Tzar Ivan Vassiliévitch, du jeune opritchnik et du hardi marchand Kalaschnikov, de Lermontov (p. 141).

Au sein il frappa le marchand hardi
d'un poing foudroyant ; et l'on entendit
tous ses os craquer ; et de ce coup-là
un instant (un seul), Stépan chancela.
Une croix de cuivre avec des reliques
— reliques de Kiev, talisman puissant —
protégeait son sein, son sein héroïque...
La croix dans la chair alors s'enfonçant,
comme une rosée y perla du sang.
Paramonovitch se dit sans faiblesse :
« Laissons entre nous juger le Destin.
Je tiens pour le Droit, et jusqu'à la fin. »
Et se recueillant, le héros se baisse,
puis d'un fier élan soudain se redresse,
et prodigieux de force et d'adresse
à la tempe droite atteint le perfide.
Kiribjéjévitch, gémissant tout bas,
sur la neige froide aussitôt tomba,
ainsi qu'un sapin dans le bois humide,
un jeune sapin que la hache abat.

Or, le Tzar Ivan ayant vu ceci,
sentit dans son cœur flamber la colère.
L'on voit se froncer ses sombres sourcils ;
et de son épieu le Tzar fend la terre.
Terrible, il se lève, ordonnant qu'on fasse
comparoir Stépan par-devant sa face.

Le tzar orthodoxe ainsi l'interpelle :

« Sur ceci, marchand, dis la vérité :
Est-ce le hasard, ou ta volonté
qui m'enlève ainsi mon guerrier fidèle,
mon bon cavalier, Kiribjéjévitch ? »

« O grand Tzar, répond Paramonovitch,
ce que je vais dire est la vérité.
Je l'ai mis à mal de ma volonté.
Te dire pourquoi, mon cœur ne le veut :
le Seigneur Dieu seul en aura l'aveu.
Fais-moi châtier, ô Tzar redoutable :
Fais tomber bientôt ma tête coupable.
Mais ne comprends point dans mon châtiment
mes frères cadets ; protège et défends
ma femme éplorée et mes chers enfants. »

« Sois loué, jeune homme, ô fils de marchand,
guerrier valeureux et lutteur hardi :
car d'un très grand cœur tu me répondis.
Pour ta jeune veuve et tes orphelins,
j'ouvre mon trésor et mes coffres pleins.
Et, dès aujourd'hui, je veux que tes frères
dans l'empire russe immense, en tous lieux,
commercent sans crainte, exempts de tonlieux.

Mais toi, mon enfant, le lieu sanguinaire
demain verra choir ta tête enfiévrée.
Que notre bourreau vête sa livrée.
Et j'ordonne aussi d'affiler la hache,
de sonner la cloche, afin que l'on sache
que notre faveur ne t'est retirée. »

Et le peuple entier sur la place attend.
La grand'cloche sonne un glas gémissant.
Le deuil assombrit le peuple chrétien,
entendant gémir la tour du Kremlin,
oyant proclamer la triste nouvelle.
Et sur l'échafaud, le bourreau s'affaire.
En chemise rouge il va, sanguinaire,
tâter le billot, la hache cruelle ;
et revient joyeux, frottant ses mains nues :
ferme est le billot, la hache est aiguë.
Sur l'échafaud noir le bourreau s'affaire.
Stepan prend congé de ses jeunes frères.

« Adieu, leur dit-il, baisez-moi, de grâce.
Qu'une fois encor Stepan vous embrasse.
Saluez ce soir notre ménagère,
saluez pour moi ma douce Alyona.
Surtout qu'elle n'ait de notre trépas

que très court chagrin et peine légère ;
recommandez-lui que de feu leur père
à nos chers enfants l'on ne parle pas !
Mon salut aussi, maison paternelle !
Saluez enfin nos bons compagnons.
Allez à l'église et dans les chapelles
de mes lourds péchés demander pardon ! »

Alors il gravit le noir échafaud,
mourut d'une mort cruelle, infamante ;
et le peuple vit, sur le dur billot,
trois fois rebondir sa tête sanglante.

***

Fort loin par-delà Moskwa-la-Rivière,
on creusa sa tombe au milieu d'un champ,
à la place même où vont se croisant
trois routes du Tzar, menant, la première,
devers Vladimir, une autre à Ryazan,
la troisième, enfin, tout droit vers Toula.
On l'enterra donc à cet endroit-là.
On y voit encor, monument timide,
près du carrefour, sur un tertre bas,
une croix fichée en la terre humide,
une croix d'érable étendant ses bras.

Et, tumultueux, les grands vents font rage
sur ce lieu désert, ce tombeau sans nom.
Et les bonnes gens hantant ces parages
ont le cœur ému de maintes façons.
Quand passe un vieillard — bien vite il se signe...
Le gars se redresse — et prend un air digne.
La vierge — passant — s'attriste et s'indigne ;
quand passe un guzlar — il dit sa chanson.

REFRAIN

Holà ! hardis garçons !
Chanteurs harmonieux — bons joueurs de guzla —
voix vibrantes, holà !
Holà ! bien commencé — finissez bien aussi !
Rendez bien à chacun honneur, grâce et merci !
Holà ! hardis guzlars (1) !
Gloire au noble boïar,
Gloire à la boïarine aux traits charmants et fins,
au peuple orthodoxe, au peuple chrétien !

(1) Joueurs de guzla.

Elégie « Douma »

(1838)

Ma génération ! je vois ta morne route
s'enfoncer tristement dans le sombre avenir,
tandis que sous le faix du savoir et du doute,
ma génération ! tu vieillis sans agir.
Riches, hélas ! riches dès la naissance
des fautes des parents, de leurs remords sans fruit,
nous maudissons, lassés, l'ennuyeuse existence
comme un chemin sans but par les steppes immenses
comme un festin donné pour la fête d'autrui.
Indifférents au bien, indifférents au crime,
nous fléchissons sans lutte au début du combat,
n'opposant au danger qu'un cœur pusillanime,
ne montrant au Pouvoir qu'un front servile et bas.
Ainsi, sans réjouir ni le goût, ni la vue,
se penche un triste fruit, vide et trop tôt mûri,
sur la rose enfermée en sa gaine moussue ;
il tombera demain, avant qu'elle ait fleuri !
Desséchant notre esprit de science stérile,
nous cachons aux amis, nous cachons aux parents
nos pensers les meilleurs, nos espoirs juvéniles,
nos battements de cœur qu'on railla trop souvent.

A peine nous avons, de nos lèvres prudentes,
ın instant effleuré le vin des voluptés,
nais sans garder la soif de la jeunesse ardente!
Car, n'ayant jamais craint que la satiété,
ıous avons pour toujours, de chaque jouissance,
extrait le meilleur suc et la plus pure essence...
L'artiste et le poète, en nos yeux éblouis,
ıe font point palpiter de visions célestes;
ıon, non; mais nous gardons jalousement les restes
le nos sentiments morts, dans nos cœurs enfouis,
comme un thésauriseur une richesse vaine.
Haïssant au hasard et n'aimant que par jeu,
sans rien sacrifier à l'amour, à la haine,
ıous nous sentons dans l'âme un froid mystérieux,
nême quand notre sang bouillonne dans nos veines.
Dégoûtés des plaisirs des aïeux, et lassés
le leur franche débauche enfantine et féroce,
ans gloire et sans bonheur nous courons vers la fosse,
t nous tournons la tête en raillant le passé.
Foule morose, ombres que l'on oublie
éjà, nous passerons sans vestige et sans bruit,
t sans jeter au monde une œuvre de génie,
ıne ébauche, une fleur, une pensée, un fruit.
'entends déjà demain condamner aujourd'hui (1) :

(1) Allusion aux critiques de Biélinski.

Avec le citoyen le poète se ligue ;
et son vers flétrira ceux dont il est issu
avec le rire amer de l'héritier déçu
au cercueil d'un père prodigue !

MTZYRI [1]

(1839)

J'ai goûté... un peu de miel,
et voici, je mourrai.
Ier Livre des Rois (2).

I

Jadis — ou bien plutôt naguère —
(il n'est pas si loin, ce temps-là),
à l'endroit où les deux rivières,
les deux sœurs Aragve et Koura
mêlent leurs flots et leurs murmures,
s'élevait un très vieux couvent.
Le voyageur qui s'aventure
dans ces lieux déserts, en rêvant,

---

(1) Mtzyri : « En langue géorgienne, ce mot signifie moine irrégulier, non définitivement entré dans les ordres, quelque chose dans le genre d'un novice ou d'un convers. » (Les éditions russes.)

(2) D'après le canon oriental ; pour nous, I Samuel, XIV, 43.

y voit encor des hautes portes
les encadrements ouvragés,
des tours, des murs désagrégés,
les voûtes d'une église morte.
Mais la vapeur des encensoirs
ne bleuit plus le temple vide.
Jamais plus l'on n'entend, le soir,
les psaumes monter dans l'abside.
Solitaire, un vieillard chenu
que la mort et le monde oublient,
veille sur l'église abolie,
et fait, au passant survenu,
sur une dalle funéraire
dont il écarte la poussière,
lire une inscription disant
comment, craignant un destin pire,
certain Roi (1) jadis fit présent
de son royaume à notre Empire.

Et le sceptre du Tzar-Gardien
opéra d'heureuses magies ;
à l'ombre de ses verts jardins
on vit fleurir la Géorgie :

(1) En 1801, le dernier roi de Géorgie (de la dynastie des Bagratides, vieille de mille ans) renonça à sa couronne en faveur du Tzar. (N. D. T.)

nos baïonnettes, à jamais
protègent sa grâce et sa paix.

II

Un jour, un de nos chefs de guerre,
se rendant des Monts à Tiflis,
passa par le vieux monastère,
emmenant avec lui le fils
d'un chef Tcherkesse. — Mais la route
pénible et longue avait sans doute
épuisé le jeune captif.
Six ans : tel paraissait son âge.
Il était farouche et craintif
comme un chamois des Monts sauvages,
et courbé, débile et chétif
ainsi que le roseau flexible.
Mais en lui, son destin terrible
avait réveillé le puissant
esprit des aïeux. Languissant,
mais sans plaintes, malgré sa fièvre,
il ne laissait point de ses lèvres
sortir un seul gémissement.
Il refusait tout aliment
d'un geste ; et dans un froid silence,

il mourait orgueilleusement.
Un vieux moine, avec patience,
à lui se voua par pitié ;
l'enfant, sauvé par sa science,
resta dans les murs du moutier.
D'abord, sans cesser de se taire,
il évitait les jeux bruyants,
les regards tristes ou riants,
et toujours errait solitaire,
les yeux fixés vers l'Orient.
Un obscur regret de sa terre,
de ses monts et de sa forêt,
incessamment le torturait.
Mais ensuite, à la Règle ancienne,
il parut soudain se plier ;
et la langue géorgienne
pour lui prit un son familier.
Il reçut alors le baptême
des mains du moine, son sauveur ;
et bientôt il désira même,
ignorant du siècle, à la fleur
de ses ans, à l'âge où l'on aime,
prononcer les vœux éternels.
Soudain, par une nuit d'automne,
il disparut. — D'une couronne
épaisse les bois environnent
les bâtiments conventuels.

Trois jours on y chercha sa trace,
et l'on chercha trois jours en vain.
Enfin, on le trouva, la face
contre terre, au pied d'un sapin.
On le porta dans sa chambrette,
exsangue, mais vivant encor.
Car quelque torture secrète,
ou bien de surhumains efforts,
avaient brisé son pauvre corps.
Spectre de livide faiblesse,
il gisait, inerte et muet ;
et la vie, hélas ! s'enfuyait
de ses yeux noirs. Mais les promesses,
les larmes, la prière aussi,
du moine penché sur sa couche
avec un paternel souci,
ranimèrent l'enfant farouche.
Se descellant enfin, sa bouche
dit les paroles que voici :

III

Tu veux qu'à toi je me confesse ?
et c'est pourquoi tu vins ici.
Eh bien, soit, je te dis merci.
De ce lourd fardeau qui l'oppresse,

devant toi je soulagerai
ma poitrine, et je parlerai.
Un autre ou toi, Vieillard, qu'importe ?
Pourtant, je n'ai point fait le mal.
Et pour des gens de votre sorte,
mon récit sans doute est banal.
A quoi donc te sert de connaître
mes actions ? crois-tu peut-être
qu'une âme peut se raconter ?
A peine eus-je le temps de naître
que j'étais déjà prisonnier.
J'aurais donné sans hésiter,
ô Vieillard, deux pareilles vies
pour une vie ardente. Envie,
désir, idée ou passion,
je n'ai jusqu'ici dans mon âme
nourri qu'une vivante flamme,
et je n'eus qu'une vision...
Ce feu, voilà longtemps qu'il brûle
mon être, et voilà bien longtemps
que, de l'étouffante cellule,
et du chœur saturé d'encens,
et de l'ombre de vos chapelles,
ma douce vision m'appelle
vers ce glorieux univers

plein de tumulte et de bataille
où les rochers couleur de fer
se dressent de toute leur taille
pour joindre les passants de l'air,
les nuages gris et les aigles.
Dans les ténèbres de vos nuits,
courbé sous le joug de vos règles,
de larmes de rage et d'ennui
j'abreuvais ma passion folle...
Et je la confesse aujourd'hui.
Mais ma pensée et ma parole
n'implorent nul pardon de toi !

IV

Vieillard, on m'a dit bien des fois
que tu me sauvas autrefois.
Pourquoi ? Morose et solitaire,
rameau brisé par l'ouragan,
j'ai grandi dans vos murs austères,
pauvre moine à l'âme d'enfant.
Jamais je n'ai dit à personne
« père » et « mère », ces mots sacrés.
Vieillard, mes reproches t'étonnent ?
C'est pourtant toi qui m'as sevré

de ces doux noms ; eh bien, ta peine,
ô Vieillard sans pitié, fut vaine.
En moi, ces sons étaient innés.
Le Ciel, me disais-je, a donné
aux autres maison et patrie,
amis et parents ! et moi, pourquoi
n'ai-je pas un tombeau qui soit
hanté de mes âmes chéries ?
Alors, sans pleurs, je fis serment —
un jour, ne fût-ce qu'un moment —
de presser ma poitrine ardente,
avec amour, avec douleur,
sur une poitrine parente !
Hélas ! ce rêve, dans sa fleur
s'est flétri. J'ai vécu, je meurs
sans avoir rompu mes entraves
de captif, d'orphelin, d'esclave !

V

La tombe ne me fait point peur.
Là, dit-on, s'endort la souffrance
dans l'éternel et froid silence.
Mais je regrette l'existence...

Je suis jeune, *jeune* ; sais-tu
les rêves fous de la jeunesse ?
Vieillard, ou tu n'as jamais su, —
ou bien ces souvenirs d'ivresse
sont morts dans ton vieux cœur déçu.
Oubliant l'amour et la haine,
tu n'as plus un frémissement
devant le soleil et la plaine.
Tu ne te souviens plus comment
le cœur bat plus fort et plus vite
lorsqu'on découvre l'horizon
des créneaux de notre donjon,
où l'air est si frais, où palpite
quelquefois un jeune pigeon,
fils d'une forêt étrangère,
effarouché par l'ouragan,
qui cherche un abri d'un instant
dans la lézarde de la pierre ?
Te souviens-tu ? Non ; à tes yeux,
l'univers n'est rien ; faible et vieux
tu n'as plus ni regrets ni vœux.
Qu'importe ! tu lus dans ce livre
du monde ; il te fut familier ;
quiconque a su, peut oublier ;
tu *vécus* : j'aurais voulu *vivre* !

VI

Tu veux savoir ce que je vis
quand je fus libre? — Eh bien, la plaine
bigarrée ainsi qu'un tapis,
les épis tremblants, par l'haleine
des brises du ciel caressés.
J'ai vu les collines couvertes
d'arbres bruissants et pressés :
on eût dit, en guirlandes vertes
autant de frères enlacés
pour une ronde montagnarde...
et les masses sombres des rocs,
muets et tristes, qui regardent
le torrent séparer leurs blocs.
Et j'ai lu leur pensée amère :
car ce don, je le tiens du ciel.
Depuis longtemps, leurs bras de pierre
sont tendus en signe d'appel,
tendus d'un effort mutuel
vers la rencontre qu'ils espèrent.
Les jours, les ans passent ; les bras
des rocs noirs ne s'étreignent pas.
J'ai vu les monts, j'ai vu les crêtes
et leurs contours capricieux,

lorsqu'à l'aube, de chaque arête,
les vapeurs fument vers les cieux
comme l'encens monte vers Dieux.
Un à un, lorsque les nuages
de leur gîte mystérieux
(comme un vol d'oiseaux de passage
s'assemblant pour le grand voyage)
prennent l'essor vers l'orient,
j'ai vu leurs blanches caravanes ;
j'ai, perçant le brouillard qui plane
sur son front éternellement,
vu l'immobile et blanc Caucase
rayonner du faîte à la base
dans sa splendeur de diamant.
Mon cœur se sentit à sa vue
plus léger — je ne sais pourquoi...
Une voix jadis entendue
me disait : Ces monts sont à toi !

VII

Et tout à coup je me rappelle
la maison même où je suis né,
et la ravine paternelle
et notre aoul (1) disséminé

(1) Village tcherkesse.

dans l'ombre : et voici qu'il me semble
entendre tous les bruits du soir...
Oui, j'entendis le sol qui tremble
sous le trot des étalons noirs
rentrant au gîte tous ensemble,
et l'aboîment lointain des chiens
familiers ; et je me souvins
des grands vieillards aux faces brunes
siégeant aux rayons de la lune
devant la demeure des miens,
devant le perron de mon père.
Je les vis, graves et sévères,
je vis scintiller des poignards,
flamboyer les rubis des gaines...
Et ces choses, dans un brouillard
de rêve, devant mes regards
défilaient en confuse chaîne...
Mais mon père, lui, surgissait
comme un vivant dans ma mémoire ;
son harnais de guerre et de gloire
comme autrefois m'éblouissait.
L'acier de sa cotte de mailles
sonnait toujours terrible et clair.
Oui, je reconnaissais sa taille
et son œil inflexible et fier...

Et je me rappelais encore
la grâce de mes jeunes sœurs,
leurs yeux d'amour et de douceur,
leur voix qui chantait chaque aurore
et chaque soir à mon berceau...
Dans la gorge, un torrent sonore
et rageur écumait ; mais l'eau
est peu profonde ; et sur la plage
de sable doré, je jouais
tous les midis, et je suivais
d'un œil attentif le sillage
du martinet qui rase et fuit
l'onde et le sol avant l'orage!
Et je me souvins que la nuit,
souvent, près du foyer, avides,
nous écoutions de longs récits
du temps où, bien plus qu'aujourd'hui
encor, le monde était splendide !

VIII

Tu veux savoir ce que je fis
quand je fus libre ? Je te dis
que j'ai *vécu, vécu* : ma vie
sans ces trois jours, ces jours bénis,
n'aurait été qu'une agonie

plus triste et plus sombre cent fois
que n'est ta vieillesse impuissante...
Depuis longtemps, vers les grands bois
et vers les plaines bleuissantes,
et vers l'Automne et vers l'Eté
je voulais fuir, voir si la Terre
est belle, savoir si mes frères
et moi nous y fûmes jetés
pour la geôle ou la liberté ;
Durant cette nuit où la foudre
vous avait tous épouvantés,
où vous gisiez, baisant la poudre
des dalles noires, dans le chœur,
j'allai, plein d'une ardeur sauvage,
à la rencontre de l'orage,
voulant le presser sur mon cœur
fraternel, suivant les nuages
des yeux, et tendant mes deux mains
afin de saisir en chemin
les éclairs qui passaient trop vite !
Dans vos trésors et dans vos rites,
qu'aviez-vous de doux et de grand,
moine, à me donner en échange
de la communion étrange
d'un cœur âpre avec l'ouragan ?

IX

Je courus longtemps. — Où ? le sais-je ?
Aucune étoile n'éclairait
le sentier rocheux. — Mais l'air frais
de la nuit maternelle allège
mon corps ; respirant la forêt
je vais, je fuis le monastère.
Et je m'étendis à la fin
fatigué, face contre terre
dans l'herbe haute, écoutant. Rien
dans les ténèbres solitaires,
rien ne s'agite et ne bruit.
Aucun moine ne me poursuit.
La tempête s'était calmée.
Du ciel sombre au sol, un ruban
se déroulait, long, mince et blanc,
pâle tenture parsemée
de dessins où je reconnus
la dentelle des sommets nus.
Et je restai couché des heures...
Parfois un chacal gémissait ;
son lugubre appel paraissait
la plainte d'un enfant qui pleure.
Tout à coup un corps froid m'effleure.
Une vipère au col rayé

entre deux cailloux gris se glisse
et fait miroiter sa peau lisse.
Mais je n'en fus pas effrayé,
car j'étais comme la vipère
étranger aux hommes ; rampant
parmi les herbes et les pierres,
je me cachais comme un serpent.

X

Et sous moi grondait avec rage
un torrent gonflé par l'orage ;
et son grondement sourd, parfois
éclatait comme un bruit de voix.
Et sans distinguer de paroles,
je comprenais la vague folle
qui semblait soudain se fâcher...
C'était la dispute éternelle
du torrent et des vieux rochers.
Tantôt s'apaisait la querelle
et tantôt dans la calme nuit
se réveillait l'âpre dispute
en cris que l'écho répercute.
Mais soudain, à l'orient luit
un rayonnement d'or ; s'irise
le brouillard plein de chants d'oiseaux ;

la feuille humide sous la brise
frissonne — ; sous les arbrisseaux
respirent les fleurs endormies.
Et comme elles, je relevai
la tête vers l'aurore amie.
Et je frémis d'être sauvé :
je gisais au bord d'un abîme,
où hurlaient les flots courroucés
du torrent follement lancé
dans le vide du haut des cimes.
Au flanc du roc, quelques degrés
étaient taillés ; mais seul sans doute
dans sa vertigineuse route
Satan les avait effleurés,
quand, à travers les blocs de grès,
il croula des sublimes sphères
dans les profondeurs de la terre.

XI

Les splendeurs d'un divin jardin
m'environnaient : sur l'opulente
parure d'innombrables plantes,
scintillaient des pleurs argentins ;
on voyait s'enrouler les vrilles
des vignes rousses, à travers

l'ombrage diaphane et vert ;
on voyait les grappes qui brillent
comme de précieux pendants
d'oreille, avec l'essaim gourmand
des oiseaux craintifs qui les pillent.
Et de nouveau je me couchai
sur le sol ; et là je tâchai
de comprendre le sens caché
des cris, des chants et des murmures.
Tout répétait dans la verdure
les secrets du monde et du ciel.
Toutes les voix de la nature
se fondaient dans un solennel
concert ; seule, la voix humaine,
la voix du mal et de la peine,
orgueilleuse, en l'universel
chant d'amour manquait. Mais que dis-je ?
Puisque, ce que je sentis là,
ce que je pensai, tout cela
a fui sans laisser de vestige.
Et pourtant je voudrais tenter,
ô vieillard, de la raconter
pour revivre le doux prestige
qui fut si prompt à me quitter.
Ce matin, la céleste voûte

était si sereine, et si pur,
si transparent était l'azur,
que l'œil eût pu suivre en sa route
aérienne un ange blanc
vers l'éther profond s'envolant.
Avec mes yeux, avec mon âme,
je me perdis dans ce ciel bleu,
jusqu'au moment où, de sa flamme,
Midi vint me brûler les yeux,
où je sentis la soif de feu.

XII

Alors je me laissai descendre
vers le lit du torrent, glissant
de roc en roc, et fléchissant
les arbustes, pour m'y suspendre.
Sous mes pieds, parfois, un caillou
se détachait, creusant un trou ;
et sur l'empreinte de la pierre
fumait un instant la poussière ;
et le caillou rebondissait,
bruissait et s'engloutissait
en clapotant là-bas dans l'onde.
Moi, sur la ravine profonde,
j'étais suspendu, mais sans peur ;

jamais un libre et jeune cœur
ne redoute la mort. A peine
fus-je à mi-pente, la fraîcheur
des eaux, comme une humide haleine,
vint me baiser au front. Je cours,
je roule au torrent Des pas sourds
résonnent, une voix s'élève.
Je me jetai dans les buissons,
agité d'un subit frisson,
et j'écoutai. Ma peur fut brève,
mais long mon bonheur, long mon rêve.
Toujours plus près, toujours plus près,
montait ta chanson, jeune vierge,
ô Géorgienne, et si frais
étaient les sons que sur la berge
du frais torrent tu murmurais !
Ta voix était si vive et libre,
et si douce ! jamais ne vibrent,
me disais-je, dans cette voix
que noms amis ou que mots tendres.
Simple chanson ! mais à l'entendre,
ô vieillard, une seule fois,
on la garde toujours en soi.
Pour moi, quand vient le crépuscule,
un souffle inconnu la module.

XIII

La Géorgienne descend
tenant des deux mains sur sa tête,
droite, la haute gargoulette,
vers le ruisseau, par le glissant
sentier des monts. Et sur les pierres
elle trébuche en souriant...
Et sa démarche était légère,
et ses vêtements étaient blancs ;
elle rejetait en arrière
les plis de la souple *tchadra* ;
l'été, de son ombre dorée
a bruni sa gorge adorée ;
la grande ardeur de ce jour a
voilé ses lèvres et sa joue
d'une vapeur qui tremble et joue.
Ses yeux d'amour, ses yeux profonds,
ses yeux profonds et sombres sont
si pleins de secrètes promesses
que mon âme en brûle soudain,
que mon regard se noie, et cesse
de la voir... Je ne me souviens
que du lent glou-glou que fait l'onde
emplissant la cruche profonde,
puis d'un frôlement... puis, plus rien...

Lorsque le sang enfin reflue
de mon cœur enflammé, — très loin
et déjà presque disparue
— car son pas ne s'entendait point —
elle s'efface, confondue
avec son fardeau, droite encor
et légère ; et son svelte corps
semble un peuplier de ses plaines,
de ses plaines géorgiennes...
Là-bas, je découvris alors
deux isbas, jumelles chaumines,
s'adossant au même rocher.
Et d'un des vieux toits en ruines
on voyait, bleuâtre et léger,
monter un filet de fumée.
Je vis — je vois encor, vieillard,
s'entrebâiller dans le brouillard
la porte aussitôt refermée.
Tu ne comprends point, je le sais,
mon chagrin, ma mélancolie ;
Vieillard, cela me plaît assez ;
que ma vision, ma folie,
avec moi soient ensevelies.

XIV

Epuisé par mon âpre nuit
de pensée et de passion
je me couchai dans l'ombre. Un long
sommeil délicieux me prit ;
et la jeune Géorgienne
m'apparut en songe, à nouveau,
et de nouveau l'étrange peine
m'oppressa jusqu'en mon repos.
Je voulus soupirer : le songe
avec le sommeil s'envola ;
et déjà la nuit était là,
et la lune. — Un nuage allonge
ses bras noirs vers le disque clair,
et tout s'assombrit dans les airs,
et le silence est sur la terre.
D'une frange aux tons argentins
les sommets neigeux et lointains
ourlent encor leurs lignes fières,
et seul tout bas va murmurant
dans son lit obscur le torrent.
Vers la chaumine familière,
tremblante ainsi qu'un feu follet,
une flammèche vacillait.
Ainsi vers minuit une étoile

scintille et tout à coup se voile...
J'aurais voulu... mais je n'osai...
Je n'avais qu'un but : ma patrie.
Dominant mon corps épuisé
par la faim, l'âme endolorie,
j'allai, muet et seul, tout droit
vers le seul rêve de ma vie.
Mais bientôt le sentier étroit
s'enfonça dans l'ombre des bois ;
je cessai de voir les montagnes
et je m'égarai tout à fait.

XV

Alors, j'eus pour sombre compagne
la fureur. L'ombre m'étouffait,
et la forêt. Désespérée,
ma main s'ensanglante, arrachant
la branche à l'épine acérée
du prunellier, ou va fauchant
les hautes herbes, ou le lierre
qui s'enroule autour des buissons.
Toujours la forêt séculaire
s'épaississait ; des millions
d'yeux noirs me regardaient dans l'ombre
à travers fourrés et taillis.

Pour un instant, je défaillis.
Puis, m'accrochant aux sapins sombres,
je les escaladai : sans nombre,
sans borne, jusqu'à l'horizon,
les hauts piliers de ma prison,
les arbres succédaient aux arbres.
Alors, parmi les blocs de marbre,
je me jetai contre le sol,
et je sanglotai, dans un fol
émoi ; même — pourquoi le taire ? —
grattant le sable humide, j'ai
senti sous mes lourdes paupières
jaillir une rosée amère...
Mais malgré tout, le cœur rongé,
je n'invoquai point d'aide humaine ;
comme les fauves de la plaine,
j'étais aux hommes étranger,
et pour toujours. — Crois-moi, si j'eusse
été trahi par un cri — fût-ce
un cri d'insensé, de mourant, —
je t'en fais le serment farouche,
j'aurais arraché de ma bouche
ma faible langue au même instant.

XVI

Tu t'en souviens : dans mon enfance,
je n'ai jamais connu les pleurs.
Pourtant sans honte, en ma souffrance,
j'ai pleuré là. — Mais nul railleur
n'en fut témoin ; les bois immenses,
leur obscur et profond désert,
la lune nageant dans les airs,
seuls ont vu ma désespérance.
Une clairière où d'un rayon
s'argentaient la mousse et le sable,
close d'un mur impénétrable
était devant moi. — D'un seul bond,
une forme sombre, éclairée
de deux étincelles, du fond
d'un taillis aux tiges serrées
jaillit soudain — et sur le dos
retomba, s'agitant, joyeuse,
dans le sable frais qui se creuse, —
une panthère rousse. Un os
grisâtre grinçait sous ses crocs.
Elle siffle à présent, la bête
puissante des forêts muettes
et fixe de son œil sanglant
la pleine lune ; et frétillante,

sa queue énorme bat ses flancs,
et son poil luit d'un reflet blanc.
Je m'étais armé, dans l'attente
du combat, d'un rameau noueux.
La soif du sang et de la lutte
m'avait pris à cette minute.
Le sort, du sentier des aïeux
m'a détourné — mais là, peut-être,
au pays des rudes guerriers,
ne m'eût-on pas vu le dernier
à venger l'honneur des ancêtres.

XVII

J'attendais. La bête flairait
un ennemi. — Dans la forêt,
un long hurlement, comparable
à de plaintifs gémissements,
frémit ; avec emportement
la panthère fouillait le sable.
Puis elle se dressa debout,
et puis bondit d'un élan fou.
Mais je prévins l'assaut féroce.
Rapide j'assène un coup sûr
au fauve agresseur, de la crosse
noueuse de mon rameau dur,

et son front se fend. Comme un homme
qu'un grand coup de massue assomme,
il gémit, et puis de côté
se rejeta. Car, indompté,
malgré la largeur de l'entaille
et le sang rouge qui giclait,
il restait prêt pour la bataille
et son œil vert étincelait.

XVIII

Il se jeta sur ma poitrine ;
mais j'enfonçai dans son gosier
mon arme, et l'y fis tournoyer
deux fois. Alors, souple et féline,
la bête en hurlant ramassa
toute sa force et m'enlaça ;
et comme un couple de vipères,
comme deux amants éperdus,
nous nous étreignions, étendus,
luttant dans le sable et les pierres.
J'étais terrible en ce moment,
terrible ainsi que la panthère ;
comme elle sifflant, rugissant,
ivre de lutte, ivre de sang,
on m'eût cru fils d'une famille

de loups, né sous le rideau frais
et sauvage des bois épais,
élevé dans l'ombre où fourmillent
toutes les bêtes des forêts.
On eût dit qu'à la langue humaine
étranger, je n'avais appris
que les épouvantables cris
de la panthère ou de l'hyène.
Au rythme lent de son haleine,
je sentis que mon ennemi,
au milieu de ses fureurs mêmes,
s'épuisait : râlant à demi,
il voulut, d'un spasme suprême,
m'étouffer. L'éclair menaçant
de ses immobiles prunelles
s'éteignit soudain dans le sang
et les ténèbres éternelles.
Face à face avec son vainqueur,
le fauve a trouvé la mort fière
qui convient aux âmes guerrières,
la mort du brave au champ d'honneur.

XIX

Tu vois ici, sur ma poitrine,
la marque d'ongles aiguisés ;

le temps n'a pu cicatriser
l'ulcère profond qui dessine
une griffe sur la peau fine.
La terre humide du tombeau
rafraîchira ma plaie affreuse ;
et la suprême guérisseuse,
la Mort, la pansera bientôt.
Indifférent à ma blessure,
rassemblant mes forces, j'errais
de nouveau parmi cette obscure
et désespérante forêt.
Mais mon énergie était vaine.
Le destin de moi se riait.

XX

Je sortis des bois, et la pleine
lumière du jour éteignit
du coup les astres. Nébuleuse
encore, la forêt jaseuse
s'emplit du murmure des nids ;
l'aoul lointain s'éveille et fume ;
un bruit confus avec le vent
court par la vallée où la brume
traîne encor ; j'écoute en rêvant :
le bruit se tait avec la brise ;

mon regard parcourt l'horizon…
je connais ces lieux… un frisson
de terreur m'étreint… Vers ma grise,
vers mon étouffante prison,
j'étais revenu de moi-même ;
je ne pus comprendre, longtemps,
que j'eusse caressé pendant
tant de jours, cet espoir suprême,
que j'eusse tant souffert, lutté,
pour voir d'un coup tout emporté…
pour qu'à la fleur de mes années
n'ayant vécu que deux journées,
n'ayant jeté qu'un seul coup d'œil
sur l'univers de Dieu — du seuil
des grandes forêts frémissantes
ayant vu l'âpre liberté,
j'enferme en ma tombe, vivante,
ma nostalgique anxiété, —
qu'avec moi je n'ensevelisse
qu'une illusion tentatrice
et l'opprobre de vos pitiés !…
Ah ! je voulais douter encore…
Je pensais : c'est un rêve affreux.
Mais l'écho lointain et sonore,
vibrant plus clair, m'ouvrit les yeux.

Je te reconnus tout de suite,
lugubre voix du vieux Couvent,
voix d'airain, toi qui si souvent
impitoyable, mis en fuite
les songes de mes nuits d'enfant,
et fis s'évanouir, ô cloche,
mes parents, mes sœurs aux yeux doux,
la steppe d'or, les galops fous,
les grands combats parmi les roches
où j'étais seul vainqueur de tous !
Et j'écoutais, sans pleurs, sãns forces ;
le son, à présent avait l'air
de jaillir de mon cœur, le fer
d'un bourreau martelant mon torse.
Je compris enfin que là-bas,
hélas ! je ne sentirais pas
frémir *notre* sol sous mes pas.

XXI

J'ai mérité mon infortune !
Dans la plaine, un fougueux coursier
rejetant de ses reins d'acier
le cavalier qui l'importune,
sait retrouver le court sentier
qui, loin de la steppe étrangère,



Mtzyri, de Lermontov (page 180).

La steppe d'or, les galops fous...

le ramène au pays natal.
Et moi, que puis-je ? En vain ma fière
poitrine, d'un désir fatal
bouillonne : une ardeur impuissante
me brûle : et je souffre d'un mal
inguérissable ; un rêve enchante
mon âme, et me quitte épuisé.
La captivité m'a brisé
et m'a marqué d'un sceau morbide.
Ainsi croît la fleur des prisons,
blême, entre les dalles humides ;
longtemps, elle attend les rayons
vivifiants, et longtemps n'ose
développer ses feuilles closes.
Enfin, délicate, une main
la cueille, et dans un vert jardin
la transplante au milieu des roses.
Et la vie et la volupté
baisent la plante délivrée ;
mais à peine un rayon d'été
l'a-t-il de sa flamme effleurée,
qu'on voit, dans un mortel frisson,
se flétrir la fleur des prisons

XXII

Comme elle, le soleil acerbe
consumait mon corps, sans pitié ;
en vain je cachais à moitié
ma tête lasse entre les herbes ;
leurs feuilles sèches à mon front
faisaient un âpre diadème
d'épines, et la terre même
soufflait la flamme. En tourbillons
montaient de rouges étincelles,
et des vapeurs, d'un flot plus lent,
se dégageaient des rochers blancs.
Dans une torpeur solennelle
sommeillait l'univers de Dieu,
sommeillait la nature en feu,
d'un lourd sommeil sans espérance.
Et seul le Râle-des-genêts
lançait son cri dans le silence,
où parfois encor résonnait
le vol strident des libellules
ou bien la chanson que module
le ruisseau... Quelquefois aussi
brillait, frôlant les graminées,
la vipère au dos jaune ; ainsi
qu'une dague damasquinée,

dont la lame serait ornée
du relief d'or d'un saint verset,
elle étincelait et glissait
prudemment, sillonnant le sable,
et sur la couche délectable
s'ébattait; puis, en trois anneaux
s'enroulait ; puis,sous la brûlure
du soleil, vers un arbrisseau
soudain fuyait à toute allure
et se perdait sous ses rameaux.

XXIII

Tout était silence et lumière
dans les cieux. Entre les vapeurs
on voyait deux montagnes sœurs ;
Un peu plus loin le monastère
dressait ses tours et ses créneaux,
et, plus bas, miroitaient les eaux
jumelles de nos deux rivières,
Aragve et Koura, qui, frangeant
la verte fraîcheur de leurs îles
d'un mince liséré d'argent,
couraient, et dans leur course agile,
caressaient les roseaux penchés.
Mais leur douceur était lointaine,

inaccessible, hélas!... couché
toujours, je tentais à grand'peine
de me lever, et de marcher...
Tout tournoyait devant ma vue;
je voulus crier, mais, muet,
sentis une force inconnue
qui m'étouffait et qui clouait
à mon palais ma langue sèche.
Je me mourais. — Je délirais...
Je me vis, un instant après,
plongé dans la profondeur fraîche
d'un fleuve argenté; tout autour,
l'ombre épaisse cachait le jour.
Et, calmant ma soif éternelle,
le flot glacé lavait mon sein,
et ma jouissance était telle
qu'en ce moment je n'aurais craint
que le sommeil. — Les grandes vagues
se succédaient; et le soleil
luisait à présent, mais très vagues
ses rayons m'arrivaient, pareils
à la douce clarté lunaire
à travers le cristal bleuté.
Les poissons au dos tacheté
venaient jouer dans la lumière,

et je me souviens que l'un d'eux,
me voyant couché dans la mousse,
vint me frôler d'une plus douce
caresse encor que les flots bleus.
Il effleura souvent ma tête,
étincelant d'écailles d'or ;
ses yeux verts aux douceurs muettes
étaient plus tristes que la mort ;
j'admirais la beauté divine
et la tendresse de ces yeux,
quand soudain sa voix argentine
me dit des mots mystérieux.
Il chantait, et puis en silence,
il me contemplait, soucieux...
« Enfant, reste avec confiance,
oh ! reste auprès de moi,
libre dans mon royaume immense
dans les flots bleus et froids.

J'appellerai mes sœurs (1) sans nombre,
notre chœur enlacé
saura réjouir ton œil sombre
et ton esprit lassé.

Dors, enfant, sur ta couche molle,
ton fluide oreiller —

(1) Le Poisson est une Roussalka.

Le temps fuit d'une course folle,
rêve sans t'éveiller !...

O mon amour !... enfant, je t'aime
comme un rayon d'été,
autant que la Vague elle-même,
plus que la Liberté ! »

Dans ma retraite cristalline
j'écoutai la chanson câline
longtemps : et j'écoutais encor
quand il me sembla que les ondes
avaient mêlé leur voix profonde
avec le chant du poisson d'or !...
Alors je défaillis. Le monde
dans mon regard s'évanouit :
et ma pensée et mon délire
à l'instant même se fondirent
dans l'impuissance et dans la nuit.

XXIV

Et c'est ainsi que par tes frères,
inconscient, je fus trouvé ;
et mon récit est achevé ;
le crois-tu faux ou bien sincère ?
ceci, vieillard, m'importe peu.
Mais un penser, un seul, me navre :

car je sais bien que mon cadavre
muet et froid, demain ne peut
reposer là-bas, dans ma terre
natale, et que mes durs tourments,
dans les murs sourds du monastère,
ne feront pleurer doucement
aucune âme vierge et pensive
sur mon âme obscure et captive.

XXV

Père, adieu : donne-moi la main.
Prends dans ta main ma main brûlante.
Cette flamme, jusqu'à la fin,
m'a dévoré, funèbre et lente.
Mais elle n'a plus d'aliment ;
elle a brûlé sa sombre geôle,
et va remonter vers le grand
Roi du monde et du firmament,
qui donne à tous, à tour de rôle,
la douleur — la vie — et la paix !
Mais que ferai-je en son royaume ?
Même si mon âme à jamais
parmi la splendeur, les aromes
du paradis, devait fleurir,
crois-moi : contre quelques minutes

dont vit en moi le souvenir,
contre mes jeux d'enfant, mes luttes
à l'ombre des rocs irrités,
j'échangerais l'Eternité !

XXVI

Quand commencera l'agonie
— tu ne l'attendras plus longtemps —
fais-moi transporter, je t'en prie,
au jardin de notre couvent.
Fais-moi porter à l'endroit même
où deux bosquets d'acacias blancs
fleurissent : car tu sais que j'aime
l'herbe épaisse qui croît auprès,
et ce lourd parfum dans l'air frais,
et les jeux du soleil qui dore
le clair feuillage transparent.
Je veux boire une fois encore
tout l'azur du ciel ; et, mourant,
je verrai de là le Caucase...
Qui sait ? peut-être enverra-t-il
dans la brise qui chante et jase
un salut au fils de l'exil !
Et la langue de ma patrie
à mes oreilles vibrera,

et peut-être il me semblera
qu'un frère, de sa main chérie,
délivre mon front pâle et froid
de la sueur de l'agonie,
et, penché, me chante à mi-voix
toutes nos chansons d'autrefois...
Pourvu qu'en mon âme résonne
la voix du Caucase adoré,
Vieillard, sans maudire personne,
calmement, je m'endormirai.

FIN DE *MTZYRI*

Les deux Géants [1]

(1836)

Le vieux géant moscovite,
mitré d'or massif, attend,
immobile, la visite
d'un étranger fort puissant.

Le renom de ses batailles
franchissait montagne et val.
« Mesurons un peu nos tailles »,
dit le vieux à son rival.

Paraît le foudre de guerre,
à peine âgé de vingt jours ;
il tend vers la mitre altière
un bras hardi, mais trop court.

Le Russe, avec un sourire,
le toisa de haut en bas,
branla le chef sans mot dire...
L'autre gémit — et tomba...

tomba dans la mer lointaine
sur un écueil de granit,
où l'ouragan se déchaîne
mugissant dans l'infini...

---

[1] Napoléon et la Russie en 1812.

Au doux enfant qui vient au monde

BILLET

(1839)

Au doux enfant qui vient au monde
mon vers murmure un salut fraternel ;
que le bénissent à la ronde
les anges blonds de la terre et du ciel ;
qu'il soit vaillant comme son père,
comme sa mère, aimé, charmant et fin ;
que son âme soit calme et claire,
ferme en la foi, comme les Chérubins ;
et qu'avant le terme il ignore
et l'âpre gloire et le cruel amour ;
que nul mépris ne le dévore ;
qu'au monde faux il soit aveugle et sourd.
Qu'il ne cherche jamais les causes
de son bonheur, des passions d'autrui ;
et que les hommes et les choses
le laissent pur comme il est aujourd'hui !

Le Vaisseau-fantôme

1840 (1)

D'après un motif de Zedlitz, dans son Geisterschiff.

Tandis que les seules étoiles
éclairent le gouffre effrayant,
couverte de toutes ses voiles
la nef court l'immense océan.

Ni hune à ses mâts ne vacille,
ni flamme ne claque dans l'air ;
à chaque béante écoutille
se tait la bombarde de fer.

Nul mousse ou marin qui paraisse,
et nul capitaine à son bord :
ni brume, ni roches traîtresses
n'arrêtent la nef de la mort !

Il est dans la mer désolée
une île, un granit plein d'horreur ;
dans l'île est un blanc mausolée :
et c'est un tombeau d'Empereur !

(1) Année de la translation des cendres de Napoléon.

C'est là, sans honneurs militaires,
qu'il fut dans le sable enfoui :
par crainte de l'ombre guerrière
on mit cette pierre sur lui !

A l'heure où son âme captive
jadis s'exhala tristement,
la nef vient toucher cette rive,
dit-on, une fois tous les ans.

Alors, l'Empereur gris et morne
surgit de sa tombe soudain,
portant redingote et tricorne,
croisant ses deux bras sur son sein.

Il va s'installer à la barre,
et sombre, il incline le chef ;
et, prompte à larguer ses amarres,
repart vers le large la nef.

Il va vers sa France : il regarde
vers l'Est qu'une brume voila.
Son fils, son cher fils et sa garde,
son trône et sa gloire sont là.

Là-bas quand les noires falaises
émergent des bleus horizons,
son cœur palpitant frémit d'aise,
son œil luit d'un fauve rayon.

Il marche à grands pas sur la côte,
il marche d'un pas ferme et droit,
tandis qu'il appelle à voix haute,
soldats, maréchaux d'autrefois.

Les vieux grenadiers à moustaches
sommeillent dans l'Elbe aux flots gris,
la neige et la steppe les cachent,
le sable brûlant les a pris.

Des chefs de la grande épopée,
les uns sont aux champs de l'honneur ;
les autres, vendant leur épée,
ô honte, ont trahi l'Empereur !

Il marche, le maître irascible,
il frappe le sol du talon,
va, vient sur la berge paisible,
appelle, — mais nul ne répond...

Et l'homme à son fils de souffrance,
son roi, son orgueil, son appui,
promet l'univers : mais la France,
sa France, il la garde pour lui.

Ton fils, dans sa fleur et sa force,
repose en son pâle linceul.
En vain tu l'attends, géant Corse,
debout sur la rive, et tout seul !

Avec un soupir ineffable
il voit s'éclairer l'Orient :
amers, sur la mousse et le sable
s'épanchent ses pleurs longuement.

A bord de l'étrange navire
il monte, — il incline le chef ;
d'un geste, il commande qu'on vire :
et prompte, appareille la nef.

Le Rendez-vous

(1840)

Sur les cimes qui s'assoupissent
le jour pâlit et fuit ;
des sources chaudes qui bruissent
à peine l'onde luit ;
les jardins soudain se parfument
de puissantes senteurs.
Sur Tiflis s'épaissit la brume
et flotte une vapeur.
Et l'essaim des rêves étranges
tourmente les méchants ;
et les gardiens ailés, les Anges,
endorment les enfants.

Derrière le vieux fort qui plane
sur Tiflis assombri,
je suis couché sous un platane
sur un tapis fleuri.
Je pense : « Etait-ce un songe rose,
songe perfide et doux ?

Ou m'as-tu dans la nuit morose
promis un rendez-vous ?
A l'heure de tendre mystère
si propice aux baisers,
mon cœur t'appelle solitaire,
vers toi vont mes pensers.

Là-bas, seules quelques lumières
veillent sur le vieux pont.
Les clochers, noirs factionnaires,
dressent leurs sombres fronts.
Et voici que du bain, par couples
sortent, sous les longs plis
de leurs robes blanches et souples,
les femmes de Tiflis.
Leur pas timide par les rues
glisse — déjà lointain ;
mais je ne t'ai point reconnue
sous la *tchadra* de lin !

Je vois ta maison, ta terrasse,
et je vois l'escalier
aux marches branlantes et basses
que le flot vient mouiller.
De son souffle frais, la rivière
Koura la baise au front ;

le lierre verdoyant l'enserre
du toit jusqu'au perron.
Et je vois ta fenêtre sombre
sous le haut peuplier —
hélas ! et je n'y vois dans l'ombre
point de lampe veiller.

J'attends. Et dans l'espace immense
erre en vain mon regard.
Ma main avec impatience
s'agite, et mon poignard
déchire le tapis de soie.
Je sens un lourd chagrin.
Voici que l'Orient m'envoie
la fraîcheur du matin,
et dans la brume diaphane
les créneaux blancs des monts
rougissent, et les caravanes
et les marchands s'en vont.

Larme honteuse, arrière, arrière !
Mon âme, enflamme-toi !
Ta noire traîtrise, ô vipère,
à présent, je la vois !
Je sais, sur le pavé sonore
pourquoi caracolait

ce jeune Tatar hier encore
    et ce qui l'affolait.
Je comprends que sous ta fenêtre
    il paradât souvent,
que ton père aimât voir paraître
    son étalon persan !

Prenant ma longue carabine
    près des portes, demain
j'irai vers ce roc qui domine,
    sombre, l'étroit chemin.
Et là, derrière la chapelle
    funéraire embusqué,
je tiendrai mon arme fidèle,
    mon bon fusil braqué.
Je suis couché parmi les roches,
    mon cœur bat... ce n'est rien !
Voici qu'un bruit de pas approche...
    Te voilà, fils de chien !... »

Le Valérik [1]

(1840)

Lettre à V. Lopoukhina.

Je me suis mis à vous écrire,
je ne sais comment, ni pourquoi.
D'abord, je n'en ai plus le droit ;
et puis, qu'ai-je donc à vous dire ?
Rien du tout. — Que je me souviens
de vous, toujours ? — Cela, que diable !
vous ne le savez que trop bien,
et depuis des temps fort anciens.
Partant, la chose est incapable
de vous intéresser beaucoup.
Pareillement, vous n'êtes guère
curieuse de savoir où
je suis, ni ce que je puis faire ?
Nos deux âmes sont étrangères
l'une à l'autre. — En est-il, d'ailleurs,
est-il des âmes d'autre sorte ?

---

(1) Lermontov assista, le 11 juillet 1840, à un engagement meurtrier avec les Tchetchentzes, sur les bords du Valérik (affluent de la Sounja).

En relisant des pages mortes,
que je classais avec froideur —
dans ma sérénité morose,
j'ai douté de beaucoup de choses...
C'est un risible jeu d'esprit
que de faire le bon apôtre,
de mentir à son cœur meurtri —
passe encore de tromper les autres!...
Puis, il est vraiment superflu
de croire à l'amour qui n'est plus.
A notre époque, on hait, on aime
à terme, et rien qu'à terme ; mais...
je me souviens, pourtant ; et même
je ne vous oubliai jamais :
pour la raison, *primo*, — je pense —
que j'aimai longtemps et bien fort ;
secundo, que par la souffrance
j'expiai mon trop heureux sort ;
que dans un désespoir stérile
je traînai mes tristes printemps,
et que le froid raisonnement
dessécha ma fleur juvénile.
Je devins sombre et méfiant
dans mes rapports avec les hommes ;
j'oubliai tout, frasques de fou,

poésie, amour ; oui, mais vous...
il me fut impossible, en somme,
de vous oublier. Toutefois
je me suis à cette pensée
accoutumé, portant ma croix
sans rébellion insensée.
C'est un châtiment. Je l'ai pris
ainsi qu'une autre pénitence.
Chacun la sienne. — J'ai compris
la vie ; avec reconnaissance,
comme un Turc ou comme un Tatar,
j'accepte du Destin ma part,
prenant mon mal en patience.
Peut-être le ciel d'Orient
a-t-il rendu mon âme prête
à recevoir en souriant
la doctrine de son prophète.
Et d'ailleurs : bivouac errant,
jours de combat, nuits inquiètes,
alertes, campagnes, travaux :
voilà qui calme le cerveau,
refrène l'imaginative,
et vous donne la bonne paix,
la paix des âmes primitives...
En revanche, on hume l'air frais,

et dans l'herbe épaisse on sommeille
sous un platane ou sous des treilles.
Les tentes blanches sont tout près.
Les chevaux des Cosaques baissent,
maigres, vers le sol leurs naseaux ;
les servants dorment près des pièces :
la batterie est au repos,
et les mèches fument à peine.
Les tirailleurs en longue chaîne
s'alignent au loin, deux par deux.
Aux fusils de nos sentinelles,
les baïonnettes étincellent,
là-bas, sous le soleil de feu.
Les soldats jasent sous la tente
voisine ; et, réveillé, j'entends
des histoires du bon vieux temps :
comment jadis l'on fit campagne
sous Yermolof, dans les montagnes
des Tchétchentz, comme on les battit,
mais aussi comment l'on pâtit
dans ces parages difficiles.
Je regarde — et je vois, docile
aux saints préceptes musulmans,
un Tatar qui fait sa prière
sur la berge de la rivière

sans lever les yeux un moment.
D'autres l'entourent : je les aime,
j'aime leur face jaune ainsi
que la fleur du jaune souci,
j'adore leurs guenilles mêmes ;
oui, vraiment, j'aime tout en eux,
leurs schapkas et leurs manches sales,
leurs yeux sournois et langoureux,
et leurs syllabes gutturales.

Paf ! on tire ! C'est une balle
perdue. Ah ! qu'il est glorieux
ce sifflement. — Tous bruits se taisent :
et le camp somnole à nouveau.
Mais la grande chaleur s'apaise ;
et l'on abreuve les chevaux ;
et les fantassins se démènent.
L'un accourt, puis l'autre. Jurons,
rumeur. « Le second peloton ? »
« On part ? » — « Que dit le capitaine ? »
« Que l'on attelle, et vivement ! »
« Savélitch ! mon briquet, brigand ! »
Le tambour bat. — Déjà résonne
la musique du régiment ;
les canons entre les colonnes

défilent — fracas infernal.
En avant, notre général
avec l'état-major galope.
Dans la plaine se développent
avec des clameurs, des appels —
tel un vol de mouches à miel —
les escadrons de nos Cosaques.
Leurs fanions sans nombre claquent
au vent : et déjà deux ou trois
caracolent tout près du bois.
En turban, en rouge casaque,
chevauchant un cheval gris clair,
un Muride apparaît, très grave ;
il gesticule et crie : Un brave
pour croiser avec lui le fer !
Voyez ! un Cosaque des Crètes
déjà s'élance : il a saisi
d'un bras nerveux son long fusil,
et bien enfoncé sur sa tête
sa schapka noire avec son poing.
Il part : le voilà déjà loin...
L'autre tire : un léger nuage...
« A lui, gens de la Stanitza ! »
« Es-tu blessé ? » — « Mais non, pas *ça* ! »
Et la fusillade s'engage...

Mais peu sérieuses, vraiment,
sont de pareilles escarmouches.
Un beau soir, par désœuvrement,
on s'en divertit un moment,
sans nulle émotion farouche,
comme d'un tragique ballet.
Mais j'ai vu quelquefois des drames
à grand spectacle, s'il vous plaît,
comme on n'en monte point, madame,
sur vos scènes de Pétersbourg...

Non loin de Gékhi [1] —, certain jour,
nous marchions par la ténébreuse
forêt, tandis que, lumineuse
par-dessus, la voûte des cieux
brûlait d'un implacable feu.
On nous avait promis tûrie
ardente et sans merci : car ceux
de Tchetchnie avaient d'Itchkérie
reçu maint renfort valeureux.
Sur l'immense forêt sans âge
leurs signaux jetaient des éclairs —
et tantôt leur fumée en l'air

[1] *Pod Gekhami.* Gekhi, village près du Valérik. Lermontov fut, à la suite de cette affaire, décoré de l'ordre de St-Vladimir.

montait droite, et tantôt, nuage
pesant, flottait. Et les grands bois
fourmillèrent. Partout, sauvages
et rauques, éclataient des voix
comme en un camp aux tentes vertes.
Or, lorsqu'en plaine découverte
eut débouché notre convoi,
commença tout à coup l'affaire.
On fait demander à l'arrière
du canon ; on sort les fusils
en grande hâte, des taillis.
Des hommes tombent, on les traîne
par les pieds, hélant les docteurs.
Du haut des arbres se déchaîne
leur rage sur nos artilleurs.
Le plomb de fusils invisibles
grêle sur le détachement.
Devant nous, tout semblait paisible...
Dans les buissons court un torrent.
On y lance quelques grenades...
Nous nous approchons : tout se tait.
Mais sur la basse palissade
un fusil brille — et disparaît...
Puis deux schapkas, comme en un songe,
émergent — et puis se replongent

tout à coup dans l'herbage épais.
Ah ! le redoutable silence !
Il ne dura point très longtemps ;
mais dans l'attente et dans les transes,
plus d'un cœur allait palpitant.
Un feu de salve... en longues files
on *les* voit couchés, menaçants...
Mais nos hommes — soyez tranquilles,
nos hommes savent leur métier.
« De l'ensemble ! à la baïonnette ! »
Les yeux brillaient comme l'acier,
le sang bouillait. Les officiers
se jetèrent à notre tête ;
quiconque n'avait pu, d'un saut,
mettre à ce signal pied à terre,
au galop s'élance à l'assaut.
Bref *hourra !* Silence... Et puis, claires
lueurs de poignards ; « au couteau » !
Nous répondons à coups de crosse...
On s'égorgeait dans le torrent ;
et ce fut deux heures durant
un combat de bêtes féroces,
un taciturne corps à corps.
Bientôt, d'un bord à l'autre bord,
le torrent fut barré de morts.

Epuisé par cette mêlée,
sous le grand soleil m'affaissant,
je voulus boire : l'eau troublée
était chaude et rouge de sang...

Auprès des premières tranchées,
dans leur uniforme souillé,
des soldats, la tête penchée,
tous muets, l'un agenouillé,
faisaient cercle. Sombres, grossières
étaient leurs faces ; mais des pleurs
coulaient sous toutes ces paupières
noires de poudre et de poussière.
Un officier est là qui meurt,
le dos appuyé contre un chêne.
Sur sa poitrine, deux trous noirs,
tout petits : le sang coule à peine ;
mais il râle ; effrayants à voir,
ses yeux roulent.
« Les gueux m'entraînent
dans la montagne ; est-ce qu'il vient,
le général ? je n'entends rien... »,
murmure-t-il ; mais il s'épuise :
son gémissement peu à peu

s'éteint ; il rend son âme à Dieu.
Les braves à moustache grise
pleuraient silencieusement.
On recouvrit pieusement
les restes du soldat fidèle :
enveloppé dans son manteau,
on l'emporta... Tourné vers elle,
mon œil suit jusqu'en son tombeau,
triste, la dépouille mortelle...
Tout se tait. — On fait un monceau
des cadavres ; et sur les pierres
le sang chaud coule ; une âcre odeur
flotte en la brûlante atmosphère.
Le général, sur un tambour,
recevait les rapports du jour.
Des vapeurs de poudre s'amassent
bleuissant les bois d'alentour.
Au loin, rude et confuse masse,
sur qui plane un calme orgueilleux,
se dressent les cimes vêtues
d'un éternel manteau neigeux ;
érigeant sa tête pointue,
le Kazbek brille dans l'azur...
Et, les yeux perdus dans l'espace,
je me disais : « Le ciel est pur ;

sous le ciel n'est-il point de place
pour tous ? que veulent les humains ?
Pourquoi donc seuls, avec furie,
combattre ainsi, combattre en vain ? »
Interrompant ma rêverie,
Galoub, — mon hôte — de la main
m'effleure l'épaule. « Dis, frère,
comment nomme-t-on cet endroit ?
lui dis-je. — Valérik, je crois ;
en votre langue, *la rivière*
ou bien *le torrent de la Mort.*
Ceux d'autrefois, on peut le dire,
ne le nommèrent point à tort
de ce nom. — Combien se battirent,
de leur côté ? — Mais à peu près...
sept mille. — Et dis : combien périrent ?
— Comment est-ce que je saurais ?
N'avez-vous pas compté vous-mêmes ?
— Oui, oui, dit alors quelqu'un ; j'aime
à croire que ce jour sanglant
leur restera dans la mémoire
à ces montagnards. » — Mais, branlant
sa tête brune aux boucles noires,
Galoub louche sournoisement...

*
* *

Mais — j'en ai peur — je vous ennuie...
Très ridicules — je parie —
vous semblent, dans vos jeux mondains,
la guerre et ses émois sauvages.
Vous méditez peu sur la fin...
Et sur votre jeune visage
nul pli ne parle de chagrin...
Et vous n'avez jamais, peut-être,
vu de près un homme mourir.
Que le Seigneur, à l'avenir,
toujours vous garde de connaître
ces choses-là ; n'avons-nous pas
assez d'ennuis et de tracas ?
Ne vaut-il pas mieux qu'ici-bas,
s'oubliant soi-même, on achève
le bref voyage, et que demain
on s'endorme, bercé du rêve
éternel du réveil prochain,
pour la nuit sans rêve et sans fin !

Maintenant, adieu ! Si ma lettre,
si mon simple récit, sans art,
pour un seul instant pouvaient mettre

un éclair dans votre regard,
je serais bien heureux ; vous ai-je
déplu par ce ton familier ?
ou même en écrivant — que sais-je ?
pardonnez ; dites, sans railler :
« Ah ! que cet homme est singulier ! »

La Nef

(1832)

O nef qui blanchis solitaire
sur la mer au brouillard bleuté,
que cherches-tu loin de la terre,
au bord natal qu'as-tu quitté ?

Le flot joue et ton mât se penche,
le vent siffle et ton mât gémit.
Ce n'est pas le bonheur, nef blanche,
que tu cherches, ni que tu fuis !

D'azur limpide est ton sillage,
le soleil dore tes agrès.
Mais, rebelle ! tu veux l'orage,
dans l'ouragan cherchant la paix !

A la mémoire d'Alexandre Ivanovitch Odoïevski

Je l'ai connu ; nous avons voyagé
parmi les monts d'Orient ; sa souffrance
et son exil, je les ai partagés.
Mais je revins aux lieux de mon enfance ;
le temps d'épreuve est révolu pour moi ;
stérile, hélas ! fut sa trop longue attente ;
le mal l'a pris au camp ; et sous la tente
il s'est éteint ; il emporte avec soi,
et dans la tombe il enferme à la fois
ses visions, flottantes dans la brume
encore, ses espoirs déçus, ses amertumes !

Il était né pour ces espoirs ardents,
pour le bonheur, et pour la poésie ;
mais il quitta trop tôt ses jeux d'enfants,
plongeant son cœur dans la mer de la vie !
Et sans pitié furent le monde et Dieu...
Mais jusqu'au bout, dans l'océan des peines,
dans le désert des hommes et des plaines,
il se sentit dans l'âme un noble feu ;
il conserva l'éclat de ses yeux bleus,
son rire clair d'enfant, sa voix sonore,
sa fière foi dans l'homme et l'éternelle aurore.

Mais il est mort loin de ceux qu'il aimait...
Paix à ton cœur, mon Sacha ! Qu'en la terre
de ton exil ton cœur sommeille en paix ;
notre amitié, comme en un cimetière,
dans ma mémoire ainsi dort à jamais.
Ta mort fut ferme et fut silencieuse ;
une pensée, hélas ! mystérieuse,
quand tu fermas les yeux, errait, dit-on,
inexprimée, ô Sacha, sur ton front.
Que disais-tu quand la mort vint te prendre ?
De ceux qui t'écoutaient, nul n'a pu le comprendre.

Qu'était-ce ? Adieu peut-être au sol natal ?
Nom d'un ami ? Terreur de la jeunesse
soudain frappée au cœur d'un coup brutal ?
Ou simple cri de suprême détresse ?
Ah ! qui nous le dira ? Le sens profond,
amer, des mots qui flottaient sur tes lèvres
est perdu. Tout — tes actions, tes fièvres,
tes pensers, tout s'en va, tels des flocons
de vapeur blanche errant sur l'horizon —
le soir les dore un moment, mais la brise
soudain les chasse... où donc ? Pourquoi ? Que
[Dieu le dise !

Leur trace meurt dans les sentiers du ciel...
Et son amour d'enfant, sans espérance,
s'évanouit, et son rêve éternel
qu'à l'amitié dérobait son silence...
Mais que t'importe, à toi : sois oublié
du monde, toi qui n'avais rien du monde ;
vaine louange ou calomnie immonde,
épine ou fleur, rien d'*eux* ne t'a souillé.
Tu n'as jamais au joug mondain plié
ton front ; enfant, tu secouas *leurs* chaînes,
épris du bruit des mers, du silence des plaines...

La mer sonore et les plaines d'azur,
et les créneaux des cimes ténébreuses :
tout ce qu'ici chérissait ton cœur pur,
veille ta tombe ; autour d'elle, pieuse,
la steppe bleue, immense et somptueuse,
se tait, et d'un diadème d'argent
l'altier Caucase à présent l'auréole,
et vers la mer penché (comme un géant
appuyé sur son bouclier) somnole,
par la chanson des vagues endormi,
tandis que la mer Noire incessamment gémit.

Lorsque j'entends ta voix...

Musique de Rubinstein.

Lorsque j'entends ta voix sonore et caressante,
comme un oiseau captif mon cœur tressaille et chante.

Lorsque je vois tes yeux, tes yeux d'azur profond,
mon âme au-devant d'eux veut s'élancer d'un bond.

Et je veux rire et veux sangloter tour à tour —
mes bras à ton cou blanc font un collier d'amour !

Il est des paroles...

Il est des paroles
subtiles, obscures :
nul sans transes folles
n'ouït leur murmure !

Ce sont mots magiques,
pleins d'ardeurs démentes,
de pleurs nostalgiques,
de frissons d'attente.

Dans les bruits du monde,
sourdes sont les âmes.
Nul qui vous réponde,
mots d'aube et de flamme !

Au temple, à la guerre,
moi seul, ces mots tendres,
partout sur la terre
je sais les entendre !

Laissant les prières,
l'église et le ciel,
bataille et bannières,
je suis leur appel !

A la Comtesse Rostoptchine

Je crois que sous la même étoile
nous étions nés, et vous, et moi ;
de conserve nous faisions voile,
n'ayant qu'un songe et qu'une foi.
Hélas ! loin des gloires rêvées,
poussé par l'ouragan du mal,
j'ai dans ma lutte sans trophées
oublié mon jeune idéal.
Pour jamais, tout de toi m'isole,
et mon cœur se ferme, et je crains
à la trahison des paroles
de confier mes rêves vains.

Ainsi, d'un libre amour éprises,
s'en vont deux vagues, au milieu
du désert mouvant des flots bleus,
couple uni par la jeune brise.
Mais le sein rocheux d'un récif
brise leur lien fugitif :
et chacune, froide et sauvage,
emporte vers une autre plage
son chant, sa rumeur tour à tour
dolente, alanguie, irritée,
ses lueurs au ciel empruntées,
et sa caresse sans amour !

Ma Patrie

(1840)

Oui, j'aime ma patrie : étrangement je l'aime,
d'un amour que ne peut étouffer ma raison :
ni sa gloire achetée au prix du sang, ni même
son orgueil immobile et serein, ses chansons,
ses légendes, écho d'un passé de mystère,
ne peuplent mon esprit d'images familières.

Mais j'aime — pourquoi donc? pourquoi, je ne le sais ! —
j'aime sa steppe au glacial silence,
et ses bois endormis, par les grands vents bercés ;
ses fleuves débordés, pareils aux mers immenses.
Et lorsque ma télègue aux rudes soubresauts
le soir bondit par les traverses,
tandis que mon regard, cherchant un gîte, perce
la brume, j'aime à voir de tremblotants falots
éclairer tout à coup de lugubres hameaux.

J'aime à voir lentement fumer les tas de chaumes
et dans la steppe au loin passer les chariots ;
et j'aime aussi les blancs fantômes
d'un couple de bouleaux dans les guérets jaunis.
Et j'éprouve un charme infini,
une inexplicable allégresse
— que bien peu d'hommes ont goûtés —
devant l'enclos où les meules se pressent,
devant un toit de paille, un contrevent sculpté.
Au village, les jours de fête, je peux suivre
des yeux, dans la fraîcheur du soir, jusqu'à minuit,
les danseurs sifflotant, trépignant à grand bruit,
sous les clameurs des moujiks ivres !

APPENDICE I

Poètes russes autres que Lermontov

Alexandre S. POUCHKINE
(1799-1837)

Le Prophète [1]

Brûlé de soifs spirituelles,
j'errais au désert sombre et sourd,
quand un Séraphin aux six ailes
m'apparut dans un carrefour.
De ses doigts légers comme un songe,
touchant mes yeux, il fit s'ouvrir
ma prunelle ardente qui plonge
au plus profond de l'avenir,
dilatée, et claire, et pareille
à la pupille de l'aiglon
qu'un effroi nocturne réveille.
Et puis, il toucha mon oreille
qui s'emplit de bruits et de sons.
Et j'entendis alors l'étrange
frémissement du firmament,
et j'entendis le vol des Anges ;
et j'entends, depuis ce moment,

[1] Cf. le *Prophète* de Lermontov, p. 13.

Léviathan frôler la mousse
dans les abîmes sous-marins,
la croissance des jeunes pousses,
dans les taillis du val voisin.
Penché sur ma bouche frivole,
il prit ma langue qui pécha
par blasphème et vaines paroles,
et de sa droite, il l'arracha ;
puis l'Ange, d'un geste farouche
descella de nouveau mes dents ;
sa main sanglante dans ma bouche
mit le dard d'un serpent prudent.
Et puis il fendit de son glaive
ma poitrine, et je sens soudain
que sa dextre cruelle enlève
mon cœur palpitant de mon sein,
et place, dans la plaie ouverte,
un bloc de charbon embrasé...
Dans la plaine, cadavre inerte,
gisait mon corps martyrisé...
Tout à coup retentit le Verbe,
le Verbe irrité du Très-Haut :
« O toi qui gis là-bas dans l'herbe,
lève-toi, mortel, il le faut.
Réveille-toi donc de ton somme :
debout, Prophète, entends et vois !
Obéis ! parcours à la fois
terres et mers, et que ta voix
brûle partout le cœur des hommes ! »

Stances

Errant parmi la foule aux flots pressés,
— ou dans le temple où les fidèles prient,
comme au milieu de jeunes insensés,
partout — je suis ma triste rêverie.

« Le temps s'enfuit d'une fuite fatale,
pensé-je, et ceux qu'ici groupa le sort,
descendront tous sous l'éternelle dalle.
Sur l'un de nous déjà plane la mort. »

Lorsque je vois un chêne solitaire :
« De nos forêts patriarche et géant,
lui dis-je, ô toi qui survis à mes pères,
tu survivras encore à mon néant. »

Que de ses bras un doux enfant m'enlace,
le caressant, je sens faiblir mon cœur :
« Enfant, adieu ! je te cède la place ;
Croîs et fleuris : je me flétris et meurs. »

Chaque journée et chaque heure nouvelles
ont leur énigme où s'abîme mon front.
Je fais effort pour deviner en elles
l'heure et le jour qui m'anéantiront.

Et cette mort qu'ainsi je sais attendre,
où donc dois-tu me l'envoyer, Destin ?
Dans le combat ? en mer ? ou bien ma cendre
dormira-t-elle au creux du val voisin ?

Et, bien qu'au corps insensible il n'importe,
que mon repos partout doive être égal,
j'ai souhaité toujours que l'on me porte
plus près, plus près de mon pays natal !

J'ai souhaité que sur ma sépulture
se joue encore la jeune vie en fleurs ;
que l'éternelle et prodigue Nature,
indifférente, y règne en sa splendeur !

Aux Calomniateurs de la Russie

(1831)

Pourquoi tempêtez-vous, orateurs populaires,
t pourquoi l'anathème enfle-t-il votre voix ?
e sort de Varsovie allume ces colères ?
'émeute polonaise excite votre émoi ?
aissez, laissez entre eux se quereller les Slaves,
aissez-les donc vider leurs antiques débats.
eur conflit domestique est séculaire et grave ;
os clameurs d'aujourd'hui ne l'apaiseront pas.
Voilà longtemps que sont en guerre
les deux voisins, les deux tribus.
Tantôt, c'est nous qui touchons terre ;
tantôt, ce sont eux les vaincus.
Qui donc l'emportera dans la lutte sans trêve,
a force du vrai Russe ou l'orgueil polonais ?
a mer russe doit-elle absorber à jamais
ous les ruisseaux slavons qui coulent sur sa grève,
OU SONT-CE LES RUISSEAUX QUI TARIRONT [LA MER ?
oilà la question, que tranchera le fer.

Laissez-nous : les sanglantes pages
de nos annales, ô rhéteurs,
ne sauraient parler à vos cœurs ;
étranger vous est leur langage
et muets sont pour vous le Kremlin et Praga.
Contre nous, ô rhéteurs, qui donc vous instigua ?
C'est l'insurrection et sa fureur sauvage
qui vous séduisent, je le sais :
et surtout, vous nous haïssez !
Nous haïr? et pourquoi? Serait-ce point, peut-être,
parce que dans l'horreur des flammes de Moscou
nous n'avons point voulu, nous Russes, nous soumettre
au joug déshonorant qui ployait votre cou?
Parce que nous avons fait rouler dans l'abîme
l'idole qu'adoraient vos lâches potentats,
parce que nous avons affranchi vos Etats,
vaincu la tyrannie et châtié le crime ?
parce que notre sang, Europe, a racheté
ta paix et ton honneur avec ta liberté ?

Vous menacez, rhéteurs : agissez donc, de grâce.
Mais agir est douteux ; plus sûre est la menace.
Car nous sommes nombreux ; ne le savez-vous plus?
Car nos héros d'hier ne sont pas tous perclus.

Plus d'un pourrait encor visser la baïonnette
au fusil d'Ismaïlia.
Ou pensiez-vous que l'art de faire place nette,
le soldat russe l'oubliât ?
La parole du Tzar serait-elle impuissante ?
Lutter contre l'Europe, est-ce chose effrayante,
est-ce chose inouïe et nouvelle pour nous ?
Sachez qu'un peuple entier — si l'épreuve vous tente
et si chez vous les sots suivent toujours les fous —
demain de Perm à la Colchide,
des froids rochers finnois à l'ardente Tauride,
de la Chine immobile au Kremlin chancelant,
surgira hérissé d'acier étincelant !
Envoyez-nous, rhéteurs, vos belliqueuses races !
Pour vos guerriers, ne craignez rien,
dans nos steppes encore il reste assez de place
entre certains tombeaux qu'ils reconnaîtront bien !

Route d'Hiver

(1826)

Dans les brumeuses ténèbres
la lune agonise et meurt,
et sur la plaine funèbre
verse sa triste lueur.

Sur la neige qui moutonne
la troïka rapide court,
et le grelot monotone
m'étourdit de son bruit sourd.

O cocher, dans ta voix chante
l'âme du pays natal :
airs d'ivresse pétulante,
longues plaintes qui font mal.

Ni lumière, ni chaumière :
désert blanc, peu varié
par les verstes régulières
dressant leurs poteaux rayés.

Triste nuit, triste voyage !
Mais, Nina, chez toi, demain,
dans tes yeux, tes yeux sauvages,
mon œil se perdra sans fin...

Au mur frémit la pendule...
Et minuit, chassant les fats,
les importuns ridicules,
ne nous séparera pas.

Toujours la neige moutonne,
mon cocher s'endort d'ennui :
tinte, grelot monotone,
la lune meurt dans la nuit...

Le chant d'Oleg le Prudent

Oleg le Prudent s'est promis d'accabler,
vengeur, les sauvages Khazares.
La flamme et le fer par leurs bourgs et leurs blés
pour prix de leurs courses barbares ! —
Ses preux l'escortaient : dans sa cotte d'acier
le kniaz chevauchait son fidèle coursier.

Sortant tout à coup d'un hallier ténébreux,
paraît un voyant centenaire.
Fidèle à Peroun, car Peroun est son Dieu,
il voit l'avenir sans mystère.
Prédire et prier, c'est sa vie et son art.
Oleg pousse droit vers le sage vieillard.

« Dis-moi, favori de nos maîtres divins,
Dis-moi, quel destin dois-je attendre ?
Serai-je bientôt, pour la joie des voisins,
couvert par la tombe et la cendre ?
Découvre mon sort, et prédis sans effroi,
et prends en paiement mon meilleur palefroi. »

« Du prince puissant, le devin n'a pas peur.
Il n'a de ses dons nulle envie.

Et libre est sa langue et tranquille est son cœur.
    Son âme des dieux est amie.
Brumeux et cachés sont les temps à venir...
Je vois ton destin sur ton front resplendir.

Entends ma parole et toujours t'en souviens :
    Guerrier, ton bonheur est la gloire.
Je vois ton écu près des murs byzantins.
    Ton nom est un cri de victoire.
Tu domptes les flots et les noirs continents.
Le monde est jaloux de tes faits étonnants.

La mer, la mer bleue et ses brusques hasards
    à l'heure des sombres tempêtes,
la flèche et la fronde et le traître poignard,
    grand prince, respectent ta tête.
Nul fer ne t'atteint sous ton noble harnais :
quelqu'un d'invisible te garde à jamais.

Ton brave coursier, lui non plus, ne craint rien.
    Toujours à tes ordres docile,
il brave, immobile, les flèches d'airain
    ou fuit par les plaines hostiles.
Bourrasque ou bataille, il s'en rit comme toi :
pourtant, tu mourras par ton bon palefroi. »

Oleg a souri : sur son front, cependant,
de sombres pensers s'amoncellent ;
Il met pied à terre en silence, appuyant
sa droite au pommeau de la selle.
Il flatte longtemps le beau col roide et long,
et fait ses adieux à son bon compagnon.

« Adieu, mon fidèle et fougueux alezan !
C'est l'heure où le sort nous sépare.
Mon pied jamais plus ne fera sur tes flancs
sonner l'étrier que l'or pare —
Adieu, vis en joie, ne va pas m'oublier —
Et vous, jouvenceaux, emmenez mon coursier !

Couvert mollement d'un splendide tapis,
au pré menez-le par la bride.
Qu'il trouve en sa crèche des grains bien choisis,
qu'il boive eau courante et limpide. »
Un page l'entraîne au pacage royal.
Oleg a bondi sur un autre cheval.

***

Oleg et ses preux font honneur au festin.
Joyeuses, leurs coupes résonnent.
Leurs chefs sont plus blancs que la neige au matin
au front des *kourganns* qui moutonnent.

Ils rêvent, les vieux, des grands jours écoulés
des rudes combats où leur sang a coulé.

« Mais où, dit Oleg, est mon bon serviteur,
où donc mon cheval intrépide ?
Est-il demeuré turbulent et joueur,
resté courageux et rapide ? »
Quelqu'un lui répond : « Sur le tertre élevé,
il s'est endormi pour ne plus se lever. »

Oleg le puissant, entendant ce propos,
pensif, laisse pendre la tête.
« Vieillard ignorant, ton avis était faux,
menteur ton oracle, ô prophète !
Sans toi, mon cheval m'eût porté bien longtemps.
Allons vers sa tombe et ses chers ossements. »

Oleg le prudent, escorté de ses pairs,
d'Igor, héritier de son sceptre,
chevauche et s'en va vers les bords du Dniéper,
où gisent des os sur un tertre.
L'averse les mouille et le sable y poudroie,
sur eux l'herbe haute et les trèfles ondoient.

Le kniaz met le pied sur le crâne poudreux !
« Dors bien, compagnon de naguère !

Ton maître survit, mais ton maître est très vieux.
Au jour du festin funéraire,
tombant sous le fer, tu ne peux, d'un sang chaud
mouiller ma poussière et rougir mon tombeau.

C'est donc dans ces os qu'un perfide Destin
cachait sa mortelle menace ? »
Du crâne du mort sort et siffle soudain
l'aspic des tombeaux ; il enlace
d'un sombre ruban sa cheville et son pied —
Le kniaz sous le dard douloureux a crié...

* * *

Le vin pétillait, et les coupes sonnaient,
autour de la table funèbre ;
Igor près d'Olga sur le tertre trônait,
au bord de la tombe célèbre.
Les preux devisaient des grands jours écoulés,
des rudes combats où leur sang a coulé... (1)

---

(1) Oleg, successeur de Rurik, prince de Kiev, s'avança jusqu'à Byzance (906) et mourut en 912.

Alexis TOLSTOÏ

(1817-1875)

Alyocha Popovitch

Qui donc fait virer, rapide,
sa nef parmi les roseaux ?
C'est Popovitch l'intrépide,
c'est Alyocha le héros.

Il a son luth sur l'épaule,
son bouclier rouge luit ;
mais sa nef est une geôle :
la Princesse est devant lui.

Craintive, elle a, dessous elle,
reployé ses pieds mignons :
elle compte les coups d'aile
de l'héroïque aviron.

« Chanteur, pourquoi m'as-tu prise ?
Ravisseur sans foi ni loi,
Alyocha, je suis promise :
je n'ai point d'amour pour toi. »

Popovitch, riant : « Ma belle,
ravisseur ne suis : tu vins
de toi-même en ma nacelle,
soumets-toi : c'est ton destin !

Va, tu n'es point la première
qu'emporta l'esquif vainqueur.
Car j'ai, par la terre entière,
renom d'habile oiseleur.

Dans les touffes d'angéliques
j'ai souvent, sans glu ni rets,
pris avec mes chants magiques
les oiseaux bleus des marais.

Mais de peine et de détresse
je ne les fais point mourir.
Soumets-toi donc, ô princesse,
et cède au fier Bogatyr ! »

« Ton esquif n'a point de place
pour un autre passager.
Crains que mon poids ne le fasse,
avec nos deux corps plonger ! »

« Vois, où la jonchaie ondule,
dit Alyocha, près du bord,
cet essaim de libellules
chatoyer au soleil d'or.

Sous leur corps, nul jonc ne penche.
A ma nef, vierge aux doux yeux
pèse autant qu'à cette branche
libellule au corset bleu. »

La nef, sur les eaux dormantes
glisse, couchant les roseaux ;
l'aviron abat les plantes,
et reluit comme une faux.

Les grands iris de la berge
regardent passer l'esquif,
tandis qu'au Héros la Vierge
adresse un appel plaintif :

« Méchant Oiseleur sauvage,
ne vois-tu point mon émoi ?
Abordons à cette plage !
Ravisseur, délivre-moi ! »

S'écartant du bord — la quille
grince sur le gravier gris — :
« Rends-toi, dit-il, belle fille ;
livre-toi, trésor sans prix !

O ma princesse, je t'aime,
je te veux, tu m'as charmé.
Par contrainte, ou de toi-même,
il te faudra bien m'aimer ! »

Alyocha jeta sa rame,
prit sa vibrante guzla...
D'un chant, doux comme un dictame,
le lac s'emplit, et trembla...

Les sons s'épanchent, se mêlent...
Seigle bruissant au vent ?
Martinet frôlant des ailes
la cloche d'un vieux couvent ?

Murmure éternel et vague
des sources dans la forêt ?
Ou bien cliquetis de dagues
ou cristaux qu'on heurterait ?

Est-ce flamme qui crépite,
ouragan tourbillonnant ?
Galop fou qu'on précipite ?
Mère qui berce un enfant ?

Rappel des jours d'allégresse ?
Réveil d'un printemps qui dort ?
Attente d'une caresse ?
Pressentiment de la Mort ?

Ah ! qui pourrait le comprendre,
l'hymne aux mots vertigineux ?
Le cœur s'arrête, à l'entendre,
et l'ombre envahit les yeux.

Couples d'oiselets agiles
charmés soudain par le son,
libellules immobiles
à la pointe des ajoncs,

bolets bigarrés, livèches,
tous s'inclinent pour ouïr
— le long de la berge fraîche —
la chanson du Bogatyr !

Par les herbes aquatiques
l'esquif fuit en plein courant...
Attentive à la musique,
elle écoute en soupirant...

Que se passe-t-il en elle ?
Grief chagrin apaisé ?
Mystère qui se révèle ?
Miracle réalisé ?

Tous les soucis de naguère
ainsi qu'un brouillard, enfuis ?
Soudain tombent les barrières...
Quel est ce rêve inouï ?

Involontaire amoureuse,
ses yeux pénètrent ses yeux.
Son âme est triste et joyeuse,
humides, ses cils soyeux.

Est-ce amour ? ou fourberie ?
Qu'importe ! à présent soumis,
le cœur virginal se fie
au chant magique, et frémit...

. . . .

Voici la Volga profonde,
et le grand calme des eaux...
On ne voit plus à la ronde
que le ciel et les roseaux...

Ivan S. TOURGENIEV

(1818-1883)

Le Sommeil

Je n'avais de longtemps point revu ma patrie.
Mais je n'y trouvai point grand'chose de changé.
Même stagnation sans pensée et sans vie.
Toujours maisons sans toits et murs désagrégés,
misère et saleté, puanteur et tristesse,
mêmes regards d'esclave, effrontés ou contrits.
Notre peuple à présent est libre, mais il laisse
pendre ses libres bras comme rameaux flétris...
Tout est comme autrefois, et la terre et les hommes :
Europe, Asie, hélas ! tout reste en l'ordre ancien.
Mais non... Jamais encor d'un si terrible somme
n'avaient dormi, je crois, mes chers concitoyens.
Tout dort chez nous, partout : à la ville, au village,
en télègue, en traîneau, nuit et jour, en marchant,
assis, debout, couchés, de tout grade, à tout âge,

vous dormez, *tchinovniks* (1), et vous dormez, marchands.
Dans la pluie ou le gel ou l'ouragan de neige,
ou bien au grand soleil, la sentinelle dort ;
le prévenu somnole et le juge en son siège
ronfle ; et le moujik dort du sommeil de la mort.
Et tout ce qui laboure et tout ce qui moissonne,
et ce qui bat le blé — dans l'aire ou dans les champs,
tout dort, parents, enfants, sans excepter personne...
Qui reçoit des coups, dort ; dort celui qui les donne,
et seul le cabaret ouvre un œil vigilant.
Serrant dans ses cinq doigts l'anguleuse bouteille
pleine d'impérial *alcool rectifié*,
notre Sainte Russie à tout jamais sommeille,
le pôle sous sa tête et l'Elbrouz à ses pieds !

(1) Fonctionnaires.

APPENDICE II

Poésie Polonaise

J. SLOWACKI

(1809-1849)

Je suis triste, Seigneur... [1]

(1836)

Je suis triste, Seigneur ! A l'Occident ton bras
tend pour moi l'arc-en-ciel qui d'éclairs s'irradie ;
et pour moi dans l'azur des flots, s'éteint là-bas
un soleil d'incendie...
Tu dores ciel et mer d'éclatantes lueurs...
Je suis triste, Seigneur !...

L'esprit sans aliment, le cœur sans volupté,
je porte haut la tête ainsi qu'un épi vide.
Pour d'autres, mon visage a la sérénité
de ton azur splendide.
Mais devant toi, toi seul, je découvre mon cœur :
Je suis triste, Seigneur !

[1] Ecrit en mer, devant Alexandrie. (Note de Slowacki.)

Comme un petit enfant, je suis prêt à pleurer,
comme un petit enfant qui voit partir sa mère.
Le soleil qui se noie est venu m'effleurer
de sa flamme dernière.
Je sais que renaîtront l'aurore et la splendeur...
Je suis triste, Seigneur...

Aujourd'hui, sur la mer inféconde isolé
à cent milles d'un bord et de l'autre à cent milles,
blanches, j'ai vu dans l'air des cigognes voler,
passer en longues files...
J'ai vu leur vol jadis sur nos plaines en fleurs...
Je suis triste, Seigneur !

Ayant souvent rêvé sur des débris humains,
ayant presque oublié la maison de mon père,
ne sachant — pèlerin surpris dans son chemin
par l'ombre et le tonnerre —
demain dans quel tombeau m'étendre, si je meurs,
je suis triste, Seigneur.

Dieu ! tu ne verras point piliers et chapiteaux
veiller mes os blanchis au front d'un mausolée ;
mais je frémis parfois d'envier leurs tombeaux
aux cendres désolées !
Ah ! mon dernier sommeil sera sans paix — j'ai peur,
je suis triste, Seigneur !

Une enfant innocente, aux lieux où je naquis,
doit te prier pour moi, pour ma nef vagabonde, —
Ma nef ne vogue point, hélas ! vers mon pays,
en voguant par le monde. —
Je les sais impuissants, sa prière et ses pleurs —
Je suis triste, Seigneur !

Vers cet arc triomphal que tes Anges, mon Dieu !
ont dressé dans ton ciel aux feux multicolores,
des hommes dans cent ans, ayant tourné les yeux,
mourront — mourront encore —
Parce que mon néant m'abîme dans l'horreur,
je suis triste, ô Seigneur !

Adam MICKIEWICZ

(1798-1855)

A une Mère polonaise

(1831)

O mère polonaise ! as-tu vu le génie
dans les yeux de ton fils allumer sa clarté ?
Et sur son front d'enfant la noblesse infinie
de la Patrie en deuil met-elle une fierté ?

Fuyant ses compagnons, sa jeune âme héroïque
lui ferait-elle aimer les vieillards et leurs chants ?
Les gestes des aïeux et notre histoire épique
font-ils pencher sa tête et bouillonner son sang ?

Eh bien ! ces jeux sont fous, et ces façons, mauvaises !
Va prier à genoux la Mère des douleurs ;
voir ce cœur et ce glaive, ô mère polonaise :
c'est un glaive pareil qui percera ton cœur !

Car si même la Paix, miracle de l'Histoire,
devait unir les rois, les cœurs, les nations,
ton fils reste marqué pour les luttes sans gloire,
pour le martyr obscur, sans résurrection.

Donne-lui sans tarder pour lit la natte humide,
pour séjour le désert et les antres béants :
et qu'il respire un air lourd d'effluves putrides :
qu'une vipère dorme au lit de ton enfant !

Et qu'il apprenne d'elle à se cacher sous terre ;
qu'il soit comme un abîme insondable à l'esprit ;
qu'il sache empoisonner d'un mot ; que sa colère
rampe humblement, ainsi que le serpent maudit.

Notre Sauveur joua, durant sa sainte Enfance,
avec la croix infâme où râla le Martyr :
O mère polonaise ! à ton fils de souffrance
apprends à manier ses jouets à venir.

Que la chaîne, en ses jeux, à son poignet s'attache ;
fais-lui donc du forçat traîner le chariot.
Qu'il sache sans pâlir considérer la hache,
regarder sans rougir les bois de l'échafaud.

Car il n'ira jamais, comme les preux antiques,
dresser sur les Saints Lieux le trophée et la croix,
ni comme les soldats des jeunes Républiques
semer la Liberté dans les sillons des Rois !

Dans un champ clos, miné d'un perfide artifice,
un espion masqué lui jettera le gant :
un témoin corrompu sera seul dans la lice :
un puissant ennemi sera juge-du-camp.

Et le vaincu n'aura pour monument funèbre
que la haute potence ou l'infâme échafaud :
et pour gloire, il n'aura, dans les lâches ténèbres,
qu'une plainte de femme et quelques longs sanglots...

A mes amis Moscovites [1]

(1831)

Vous souvient-il de moi? Pour moi, lorsqu'à mes frères
je rêve, aux prisonniers, aux morts, aux déportés,
je songe à vous aussi : vos ombres étrangères
dans mon âme pensive ont le droit de cité.

O Ryléyev [2] ! ton cou, d'une grâce si pure,
que mes bras fraternels ont si souvent étreint,
le Tzar lui réservait une étreinte plus dure :
honte aux peuples bourreaux de leurs prophètes saints !

Et toi, mon Bestoujev [3], noble soldat-poète,
à la plume, à l'épée on arracha ta main ;
le Tzar lui fait traîner la chaîne et la charrette :
un poignet polonais est rivé près du tien.

Les autres... leurs destins sont plus cruels peut-être...
Tel, d'un ordre ou d'un grade ayant subi l'affront,
vendit son libre esprit pour la faveur du maître,
et sur le seuil du Tzar meurtrit son triste front...

---

[1] Vers écrits après la révolution, à l'adrese des « décabristes » ralliés au tzarisme, comme Pouchkine.

[2] Poète, impliqué dans la conspiration décabriste, pendu le 14 juillet 1826 à la forteresse Pierre-et-Paul.

[3] Bestoujev-Marlinski, romancier d'une immense popularité. Fut déporté en Sibérie, puis au Caucase, à la suite de l'affaire des décabristes.

Tel chante pour de l'or ses armes triomphantes,
ou des frères martyrs raille la passion ;
tel, couvert de mon sang, ô Pologne sanglante !
s'honore auprès du Tzar des malédictions !

Si jusqu'à vous parvient l'écho des pays libres,
si jusqu'au Nord glacé peuvent voler mes chants,
vous entendrez dans l'air la liberté qui vibre,
comme un vol de cigogne annonce le Printemps.

Reconnaissez ma voix ! Dans l'esclavage infâme,
comme un serpent prudent j'ai rampé, j'ai flatté.
Je trompais le despote : à vous j'ouvrais mon âme,
pareil à la colombe en ma simplicité.

Je distille à présent le poison sans vergogne...
Mordants et corrosifs et brûlants sont mes vers ;
ce poison fait du sang, des pleurs de la Pologne,
qu'il brûle et ronge, amis, non point vous, mais vos fers !

Et si quelqu'un de vous se plaint qu'on le soulage,
ce n'est que l'aboîment d'un chien, si familier
avec les instruments de son long esclavage,
qu'il veut mordre la main qui défait son collier !

Le chant du Waïdélote

O Lithuaniens ! lorsque l'Epidémie
vient semer parmi vous l'épouvante et la mort,
un regard prophétique aperçoit l'ennemie :
car, si vous en croyez la voix du Barde — alors,
parmi les vieux tombeaux, dans les champs du silence,
on voit, le front nimbé d'un cercle d'or brûlant,
la Vierge du Miasme et de la Pestilence
se lever tout à coup, en longs vêtements blancs [1] !
Dominant Bialowiège [2] aux chênes séculaires,
elle agite dans l'air un linge ensanglanté.
Les gardes des châteaux abaissent leur visière,

---

[1] « Les gens du peuple, en Lithuanie, imaginent la Peste sous les traits d'une jeune fille dont l'apparition, décrite ici suivant la tradition populaire, précède l'épouvantable maladie. Je cite, en substance du moins, une ballade qu'on entend parfois en Lithuanie. La Vierge de la Peste (*morowa dziewica*) apparaissait toujours, et selon sa coutume, passant la main par les portes et les fenêtres et agitant un mouchoir rouge, elle semait la mort dans les demeures. ...Un noble se dévoua pour ses concitoyens ; il prit son épée du temps de Sigismond, où les noms de *Jésus-Maria* étaient inscrits, et ouvrit sa fenêtre. Il coupa la main de la Vierge et prit le mouchoir rouge, conservé aujourd'hui dans l'église. Il mourut, ainsi que sa famille, mais il n'y eut plus jamais d'épidémie. » (MICKIEWICZ.)

[2] *Bialowieżska puszcza* : forêt du gouvernement de Grodno où vivent encore quelques aurochs.

et les chiens, leur museau plongé dans la poussière,
hurlent, flairant la mort et son souffle empesté...

Et la Vierge s'en va — croyez le Vaïdélote,
vers les villes, les bourgs, les manoirs hauts et fiers :
chaque fois qu'en sa main le lambeau rouge flotte,
toujours quelque palais se change en un désert.
Elle avance — et sa marche à chaque pas trébuche
sur un cadavre, et creuse un sépulcre nouveau.
Malheur ! — mais du pays germain d'autres embûches
vous guettaient, de l'Ouest vous venaient d'autres maux,
quand les heaumes brillaient sous la plume d'autruche,
la *croix noire* (1) éclatait sur les larges manteaux.

Ah ! partout où passa le spectre de ces guerres,
à quoi bon dénombrer vos cadavres, ô bourgs,
ô villes, car la tombe a pris la terre entière.
Ou bien, s'il reste encore au désert morne et sourd
un Lithuanien (2) en qui vive une trace
de l'âme des aïeux... qu'il vienne auprès de moi :
asseyons-nous ensemble au tombeau de la race
pour penser et pleurer, et chanter tant d'effroi.

(1) Des Chevaliers teutoniques et porte-glaive.
(2) Par *Lithuanie*, le poète entend naturellement la Pologne qu'il ne pouvait nommer dans cet ouvrage paru à Wilna sous la censure russe.

O Légende! salut, sainte arche d'alliance
entre les jours passés et les jeunes vivants —
le peuple a mis en toi ses trésors d'espérance,
l'orgueil de son histoire en toi reste présent.
C'est en toi qu'il dépose et l'armure et le glaive
de ses héros tombés, la trame de ses rêves,
la fleur de sa pensée et de ses sentiments.

Arche ! tant que ton peuple élu sera fidèle,
ne redoute aucun coup du Temps ni du Destin.
O poésie ! et toi, tu feras sentinelle
auprès du temple et des trésors des temps anciens.
D'un Archange est ta voix, d'un Archange ton aile,
le glaive de l'Archange est parfois dans ta main.

Le feu peut dévorer les fresques ; la main vile
des pillards, profaner les sacrés ostensoirs.
Mais le chant du poète échappe au sac des villes !
Et si la lâcheté de vos âmes serviles
ne le nourrit de deuil, ne l'abreuve d'espoir,
il fuit vers la montagne ou bien vers les décombres
et pleure sur la cendre amère des manoirs,
et là — fait du Passé surgir les grandes ombres.
Ainsi le Rossignol, du palais embrasé
s'envole, et puis se dresse un instant sur le faîte —
et, si le toit s'écroule, alors l'oiseau-poète

s'envole encor plus loin, dans les bois ; et posé
sur un rameau tremblant, chante dans les ténèbres
le chant de l'incendie et des cendres funèbres...

J'entendis un tel chant... Je vis un laboureur
centenaire, heurter du soc de sa charrue
les ossements des morts, tandis qu'avec ferveur
il disait lentement sur sa flûte menue
un hymne aux grands aïeux... sans héritiers. Au loin
l'écho lui répondait... Et j'écoutais. La scène
semblait d'autant plus grande, et cette cantilène
d'autant plus triste et plus sublime, qu'en la plaine
j'étais seul auditeur et j'étais seul témoin.

Et comme au jugement, le clairon de l'Archange
fera des froids tombeaux surgir le passé mort,
ainsi le chant faisait, de la poudre et la fange
des spectres se dresser, gigantesques et forts —
s'ériger des piliers, des arches et des halles,
clapoter des lacs verts au choc des avirons —
et les palais ouvrir leurs portes triomphales —
scintiller les joyaux des couronnes royales,
scintiller les harnais des chefs et des barons,
vibrer les luths, tourner les rondes virginales...
Ardente vision de gloire et de soleil...
merveilleux fut mon rêve... et cruel mon réveil.

Car tout a disparu : les forêts paternelles,
les lacs, les nefs. Car ma pensée au vol hardi,
épuisée et souffrante, a replié ses ailes
pour se blottir auprès du foyer refroidi.
Et mon luth est muet sous mes doigts engourdis.
Et la débilité de tous mes sens est telle
qu'à travers les sanglots de mes frères, parfois,
parfois même, ô Passé, je n'entends plus ta voix.
Pourtant une étincelle encor d'anciennes flammes
vit au fond de moi-même ; et ce feu peut encor
éclairer ma mémoire et ranimer mon âme.
Car mon âme est pareille au lumineux décor
dont un artiste a peint une lampe de verre.
Un long oubli laissa la suie et la poussière
en ternir les couleurs. Mais rendez la lumière
à ce cœur de cristal : et les dessins s'éclairent,
renaissent, et l'on voit sur les murs du palais,
à peine atténués, se jouer leurs reflets...

Ah ! je voudrais, ce feu que rien ne peut éteindre,
le verser dans leur sein pour y ressusciter
l'âme des jours passés. — Ah ! je voudrais atteindre
par ma parole ardente au cœur d'un peuple entier !
Peut-être que, touchés du chant de la patrie,
ils sentiront soudain un battement de cœur —

oublié dès longtemps — qu'en leur âme flétrie
refleuriront soudain la force et la grandeur.
Peut-être seront-ils, pour un moment vengeur,
ce que leurs grands aïeux furent toute leur vie.

Mais pourquoi regretter ces héros sans reproche ?
Barde, n'accuse point ton temps ; il a les siens...
Je vais chanter l'un d'eux — vivant, puissant et proche.
Ecoutez, comprenez, ô Lithuaniens [1] !

(1) Ce morceau est intercalé dans le long poème *Konrad Wallenrod*. Konrad, d'origine lithuanienne, s'est fait élire grand-maître de l'Ordre des Chevaliers teutoniques, dans la pensée de nuire le plus qu'il lui sera possible aux ennemis de sa race. Dans un festin, il invite un vieux barde lithuanien ou Waïdélote à chanter ses chants populaires. Le Waïdélote s'adresse au patriotisme de Konrad, qu'il excite contre les Allemands.

Les trois Budrys

(Rimes intérieures au vers de douze pieds.)

Dans la cour de Budrys — sont debout ses trois fils —
ceux qu'en rudes Litvinns il élève :
« Sortez donc vos coursiers — et vos cottes d'acier,
aiguisez javelines et glaives.

On m'a dit qu'à Wilna — le héraut claironna
qu'on ferait cet été trois campagnes —
Olgierd va vers les Lacs — Skirgiell sus aux Polaks,
et Kestoutt, aux croisés d'Allemagne.

Servez, forts et joyeux — le Pays et nos Dieux
qui seront avec vous sans nul doute :
moi, je reste au pays — mais oyez mes avis,
trois vous êtes : allez par trois routes !

Qu'Olgierd prenne avec soi — le premier de vous trois,
vers l'Ilmen, et Novgrod, où s'entasse
aux comptoirs des marchands — zibeline d'argent.
Ce pays a plus d'or que de glace.

Le second fera route — aux côtés de Kestoutt —
Sus aux chiens de Croisés ! qu'il les pille !
Il prendra monceaux d'ambre — et draps d'or dans leurs
et joyaux et chasubles qui brillent. [chambres,

Que Skirgiell, toi, t'emmène ; — au delà du Niémen
ni joyaux, ni parures qui plaisent !
Mais prends-y boucliers — et bons sabres légers,
et m'amène une bru polonaise !

Là, plus douces qu'ailleurs — sont les filles ; meilleur
est l'amour : ce sont chattes jeunettes.
Teint de lait, et cils noirs ; — et leurs yeux, dans le soir,
ont l'éclat des étoiles muettes.

Et leurs seins sont plus durs — que des coings demi-
et leurs pieds si petits que sans peine [mûrs,
l'un tiendrait dans la fleur — qui d'un lis a l'ampleur,
et qu'on nomme « Soulier de la Reine ».

Voilà bien cinquante ans — j'étais jeune en ce temps —
j'y allai me chercher une amante ;
dans la tombe elle gît ; — son image aujourd'hui,
quand par là je regarde, me hante ! »

Ayant dit, le vieillard — les bénit d'un regard ;
ils s'armèrent ; en selle ils se mirent ;
l'hiver touche à sa fin ; — aucun d'eux ne revint.
Budrys croit qu'à la guerre ils périrent.

Neige... Un preux qui galope... — Et sa cape enveloppe
un butin assez vaste... et qui pèse...
« Je le vois, charge double ; — est-ce hermine, ou bien [roubles ?
» Non, mon père : une bru polonaise... »

L'autre arrive et galope — et sa cape enveloppe
un butin assez vaste — et qui pèse...
« Qu'as-tu pris aux Germains ? — deux quintaux de [succin !
» Non, c'est, père — une bru polonaise... »

Le troisième galope — et sa cape enveloppe
le butin des campagnes féroces...
Mais avant d'en rien voir — Budrys fait, pour le soir,
inviter ses féaux aux trois noces (1) !

(1) Olgierd, Skirgiell, Kestoutt : grands-princes de Lithuanie (XIVe siècle). Litvinn = Lithuanien.

L'Embuscade

(Sur le même rythme que la ballade précédente.)

Le jaloux Voïvode — au jardin guette et rôde,
puis s'élance au manoir, où, livide,
écartant en deux parts — les rideaux de brocart,
il frémit de trouver le lit vide.

Le vieux tord sa moustache — et l'œil sombre s'attache
au plancher ; de son ample casaque
sur son dos et sa hanche — il rejette les manches,
puis appelle Naoum, son Cosaque.

« Hé, Cosaque ! manant — n'est-il plus maintenant
chien ni garde en la sombre verdure ?
Tout de suite décroche — un mousquet, et ma poche
de blaireau, mon fusil à rayures. »

Ils s'armèrent tous deux ; — au jardin ténébreux
leur pas glisse aux charmilles touffues ;
sur un banc de gazon — sous les plis du linon
une femme leur est apparue.

D'une main sur ses yeux — ramenant ses cheveux ;
avec l'autre, pudique et rebelle,
de sa gorge et son sein — elle écarte la main
d'un jeune homme à genoux devant elle.

Embrassant ses genoux, — il lui dit : « Aimons-nous !
Ai-je donc tout perdu ? dis, l'infâme
aurait-il de son or — acheté ton beau corps,
tes soupirs, ton étreinte et ton âme ?

Moi, d'un cœur enflammé — qui souffris et t'aimai,
j'aimerai, pleurerai solitaire ?
Sans amour ni tourments — il compta ses besants,
et soudain, tu t'offris tout entière ?

Tous les soirs il viendra — près de toi, bercera
son vieux front sur ta gorge soumise,
goûtera dans ta couche — et boira sur ta bouche
une ivresse à moi-même promise ?

Sur mon bon palefroi, — dans la boue et le froid,
je vins donc aux rayons de la lune,
à ta nuit de plaisir — apporter mes soupirs,
à tes noces ma plainte importune. »

Mais l'épouse résiste ; — il murmure, il insiste,
il supplie — il redouble sa plainte.
Elle tremble et défaille, — abandonne sa taille,
abandonne sa gorge à l'étreinte.

Voïvode et Cosaque — ont tiré de leur sac
et mordu la cartouche fatale ;
puis dans chaque escopette — enfonçant sa baguette
chacun bourre sa poudre et ses balles.

« Maître, dit le Cosaque, — ah ! le Diable m'attaque
si je puis... sa beauté me désarme...
En chargeant mon fusil — un frisson m'a saisi,
sur ma poudre est tombée une larme ! »

« Paix ! ou bien je t'apprends — à pleurer ; allons,
si ta poudre est humide, la mienne ! [prends,
Mets l'amorce au mousquet ; — un coup d'ongle au
puis ajuste : ta tète ou la sienne ! [briquet,

Vise à droite, plus haut, — mais attends, car il faut
que d'abord je dépêche le traître. »
Le Cosaque obéit — mais, tirant avant lui,
il troua le vieux front de son maître...

La Wilia et la Vierge

La Wilia, de nos ruisseaux la mère,
a l'or pour fond, le ciel dans ses eaux claires.
Et la Litvine y vient puiser, s'y joue :
plus pur est son cœur, plus céleste est sa joue.

La Wilia, dans sa vallée arrose
narcisses d'or, et tulipes et roses.
Kowno la douce, aux pieds de la Litvine,
voit gars plus beaux que les roses divines.

La Wilia, dédaigneuse, méprise
les fleurs du val, car le Niémen l'attend.
D'un étranger la Litvine est éprise :
nul d'entre nous ne sera son amant.

Le grand Niémen tient sa proie enlacée,
la traîne par les rocs et les déserts ;
puis il l'attire en sa couche glacée :
ils vont tous deux périr au fond des mers.

Ainsi, venu d'une rive lointaine,
quelqu'un t'arrache à ta patrie heureuse :
tu vas te perdre, ô Lithuanienne,
plus tristement que la vague écumeuse.

La vague court ; amoureuse est la vierge :
qui retiendra le cœur et la rivière ?
Niémen endort Wilia dans ses berges.
La vierge pleure en sa tour solitaire.

Les forêts de Lithuanie

(Extrait de *Pan Tadeusz*)

Des grands-princes Litwinns sombres contemporaines,
forêts de Bialowièj, de Ponar, de Switèz,
vous dont l'ombre couvrit les têtes souveraines
de Mindow, du terrible et puissant Witénès, —
de Ghédyminn, le soir où, près d'un feu de chasse,
au coteau de Ponar couché sur sa peau d'ours,
il écoutait chanter les exploits de sa race
par Lizdéïko, plein de sagesse et plein de jours.
Or, par la Wilia murmurante sans trêve
et par la Wiléïka qui clapote et bruit,
bercé, le kniaz s'endort, et soudain voit en rêve
une louve de fer se dresser devant lui...
Et réveillé, docile à l'ordre que lui donnent
les dieux, et comprenant la claire vision,
le kniaz fonda Wilna que les bois environnent,
louve à l'affût parmi les ours et les bisons.
Et de Wilna, pareille à la louve de Rome,
sortent Kestoutt, Olgierd et tous leurs rejetons,
chevaliers et chasseurs, glorieux sous le heaume,
habiles à traquer le fauve et le Teuton !
Le songe d'un veneur à la Lithuanie
prédit son avenir, et que son nom vivrait,
et que libre à jamais serait notre patrie,
tant qu'elle aurait encor du fer et des forêts !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Pouchkine.

Alexis Tolstoï.

Tourgeniev.

Poésie Polonaise. — Slowacki.

Mickiewicz.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Lermontov.